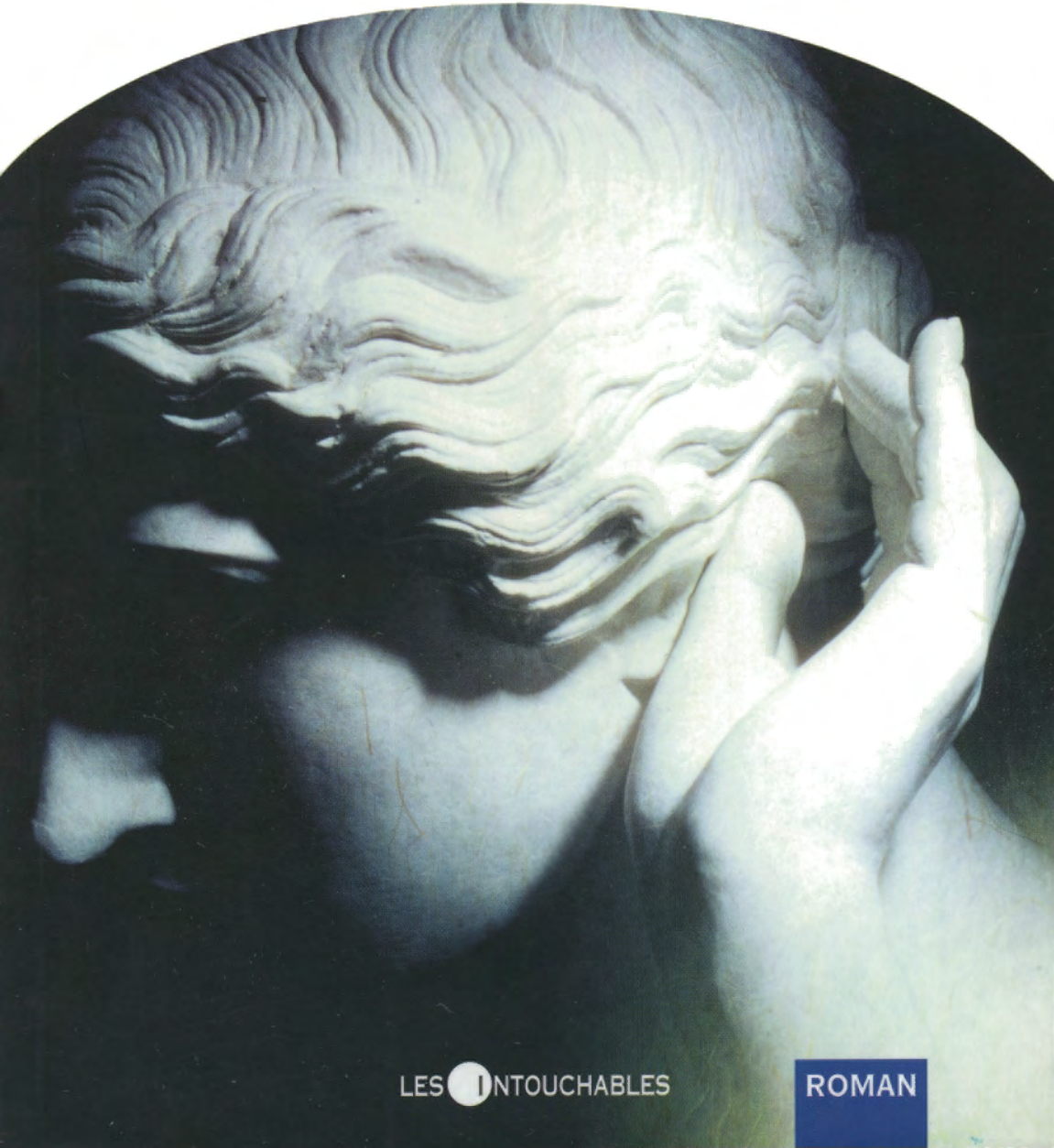
VICTOR TEBOUL

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler



LES INTOUCHABLES

ROMAN

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux
quand il se met soudain à parler

Du même auteur :

Mythe et images du Juif au Québec, essai, De Lagrave, 1977.
Le Jour, Émergence du libéralisme moderne au Québec, Hurtubise HMH, 1984.
Une femme, un vote, ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Gouvernement du Québec, 1990.

VICTOR TEBOUL

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler

roman

LES INTOUCHABLES

Les Éditions des Intouchables bénéficient
du soutien financier de la SODEC, du PADIÉ
et sont inscrites au Programme de subvention globale
du Conseil des Arts du Canada.

LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES
4649, rue Garnier
Montréal, Québec
H2J 3S6
Téléphone : (514) 992-7533
Télécopieur : (514) 529-7780
intouchables@yahoo.com

DISTRIBUTION : DIFFUSION DIMEDIA
539, boulevard Lebeau
Saint-Laurent, Québec
H4N 1S2
Téléphone : (514) 336-3941
Télécopieur : (514) 331-3916

Impression : Veilleux Impression à demande
Infographie : Yolande Martel
Photographie de la 4e de couverture : Mélanie Lessard
Photographie de la couverture : Tony Stone

Dépôt légal : 1999
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions des Intouchables, 1999
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 2-921775-88-3

À Louise Labissonnière

REMERCIEMENTS

Je désire exprimer ma gratitude à Jocelyne Archambault, à François La Bissonnière et à Louise Leclerc pour leur lecture attentive du manuscrit et leurs remarques judicieuses. Je remercie aussi André Brochu pour ses généreux conseils et ses encouragements constants. *Chokran !* à Salomon Schinasi, et un merci tout personnel à É.A. pour m'avoir accompagné tout au long de ce projet.

V.T.

Mon récit sera fidèle à la réalité ou, du moins, au souvenir que je garde de cette réalité, ce qui revient au même. Les faits sont très récents, mais je sais que la pratique littéraire veut qu'on intercale des détails circonstanciels et qu'on accentue l'emphase.

(Jorge Luis Borges,
Le livre de sable)

À quoi ça sert de conter ta vie si t'en inventes pas des bouts ? — La duchesse

(Michel Tremblay,
Des nouvelles d'Édouard)

Les Ben Haïm avaient embarqué au Havre sur un bateau qui portait le nom d'Homère. On racontait toutes sortes de choses, dans les salons du *Homeric*, sur ce pays qui recevait tant d'immigrants et leur octroyait, comme ça, par générosité et avec beaucoup de bonne humeur, la citoyenneté canadienne. Plusieurs jeunes passagers étaient d'origine allemande, ils se regroupaient au bar et chantaient bruyamment de vieilles chansons de leur pays. Ils allaient s'établir directement dans les plaines de l'Ouest où le blé n'arrêtait pas de pousser. D'autres, des Grecs et des Italiens, s'en allaient vivre à Toronto, une ville anglaise, disait-on, où du travail les attendait. D'autres encore vivaient déjà dans ce pays et n'en disaient que du bien. Parmi eux, des prêtres, habillés en costume gris, l'air sérieux et pas du tout jovial comme le père Evelin. Ils parlaient français et fronçaient les sourcils lorsque le père de Maurice, mi-figue, mi-raisin, leur déclarait qu'il était un libre penseur français d'Égypte. (« Toujours drôle, le père. »)

Accoudé au bastingage du paquebot, Maurice se rappelait leur départ d'Alexandrie, sa ville natale. Son père détenait un passeport français, et la France était en guerre avec l'Égypte. C'était la crise de Suez. Comment ses parents, pourtant établis de longue date dans ce pays dont ils parlaient la langue, pouvaient-ils être français ?

Son père y était même né. Son grand-père, lui avait-on expliqué, était né en Tunisie, un protectorat français. « Quelle chance, ironisait Maurice, que d'avoir été des protégés de la France ! Cela nous a valu d'être des réfugiés, expatriés de ce pays où je suis né. » L'Égypte effectivement expulsait les ressortissants français. Les Ben Haïm et tant d'autres Juifs, natifs d'Égypte mais détenant un passeport français, avaient eu sept jours pour plier bagage et s'embarquer sur un navire en direction de Marseille. Sept jours. Comme s'ils avaient été des touristes de passage, alors qu'ils y avaient passé une vie. Navires bondés, valises pleines à craquer. Ils n'avaient droit qu'à leurs vêtements. Et à trois cents dollars par personne. Leurs avoirs confisqués. Nationalisés. Pourquoi leur avait-on refusé la citoyenneté égyptienne, alors qu'ils en avaient fait la demande ? Les autorités savaient-elles que la plupart de ceux qui possédaient des passeports français en Égypte étaient juifs ?

Maurice revoyait sa mère, dans leur appartement d'Alexandrie, assise devant la table de la salle à manger. Les persiennes en bois vert foncé étaient mi-closes, comme à l'heure de la sieste, et elle posait ses cartes, une à une, sur la nappe de velours bordeaux en soupirant. Espérait-elle pouvoir déjouer le destin ? Elle avait déjà vécu tout cela dans son enfance. Combien de fois fallait-il recommencer ? Elle était venue s'établir à Alexandrie, fuyant Smyrne en feu et le massacre des siens, les Grecs d'Anatolie. Tout cela lui apparaissait clairement dans ses cartes.

En France, ils avaient été hébergés dans un couvent de l'Isère. Une centaine de familles juives. Des réfugiés d'Égypte, des gens bien. Est-ce un hasard si tous les exilés du monde passent par les mêmes lieux ? D'autres, pourchassés par les nazis, y avaient trouvé refuge durant la guerre, grâce au père Evelin, le responsable de ce centre d'accueil qui appartenait aux pères oblats. Comme il était jovial et chaleureux ce prêtre, grand et rond dans

sa soutane noire, le visage rougi par le bon vin ! Maurice le revoyait offrant aux enfants d'Égypte, pour le goûter, sa traditionnelle tablette de chocolat noir accompagnée d'un solide quignon de gros pain français. « J'avais quel âge ? » se demandait-il en se remémorant ces années qui avaient suivi le départ d'Égypte. « Onze ou douze ans ? »

Puis ç'avait été Paris où son père avait trouvé du travail. Maurice se souvenait des six années passées dans une chambre d'hôtel. Il y avait une pénurie de logements dans la Ville lumière. Et un beau jour, sa sœur, devançant tout le monde, était partie avec son mari s'établir au Canada. Ce pays tranquille et sans histoires. Il lui en voulait d'avoir eu cette idée, car il allait bientôt être séparé, encore une fois, de ses amis. Il parlait avec l'accent parigot et portait des pantalons à pattes d'éléphant. On s'adapte si rapidement lorsqu'on drague dans les fêtes foraines de Pigalle ou de la Nation.

Ses parents souhaitaient partir pour le Canada car, une fois arrivés en France, ils n'étaient plus français, aux yeux des fonctionnaires, mais tunisiens ! La Tunisie en avait assez d'être protégée par la France, elle était devenue carrément indépendante. Et pas moyen d'obtenir la nationalité française. Des locataires espagnols de l'hôtel parisien, en plus de chercher un appartement, attendaient d'être naturalisés depuis plus de dix ans. Et, de Montréal, la sœur ne cessait d'écrire. Au Canada, tout nouvel arrivant était tout de suite consacré canadien, racontait-elle. Tout de suite ou presque, il suffisait de cinq ans de résidence. Alors, la France... Un jour donc, le visa était arrivé. Adieu Paris, salut les potes, au revoir Françoise, le tout premier amour de Maurice. Quel âge avait-il cette fois, dix-sept ou dix-huit ans ?

Il était sûr que tous ces déplacements étaient causés par une prédisposition atavique. Cela devait remonter très loin dans sa famille. Un grand-père tunisien, des ancêtres gréco-turcs, même une grand-mère algérienne parlant espagnol qui s'était elle aussi établie à Alexandrie.

Pas de frontières, à l'époque. Pratique pour les nomades. Combien de fois ces gens-là avaient-ils fait le tour de la Méditerranée ? Comment auraient-ils pu obtenir la naturalisation égyptienne si la loi exigeait des preuves d'établissement *ininterrompu* au pays depuis 1849 ? L'Égypte était sans doute un lieu de passage.

Peut-être tous ces arbres et ces forêts qu'il avait tant de fois coloriés à l'école l'avaient-ils prédestiné à s'établir dans ce pays sentant la résine et les sapins. Être un arbre dans une forêt, au moins un arbre c'est solide, il demeure sur place durant des millénaires, Maurice pourrait se gaver de tire et s'érabiliser. S'établir, enfin s'établir. Le mot prenait tout son sens lorsque des dames prenant le thé au Sporting Club d'Alexandrie, bracelets en or cliquetant au poignet, disaient de quelqu'un qu'il était « établi au Canada, ma chère ». Il y avait quelque chose de noble dans ce mot. Une continuité, une fermeté, une permanence. Finies toutes ces randonnées autour de la Méditerranée, enfin, le bienheureux, il ne voyageait plus, il était installé pour de bon. *Basta* les promenades ! Ouf !

Dans sa famille, on était polyglotte. On parlait français à la maison, mais aussi grec, arabe, italien, hébreu, espagnol. Toutes les langues de la Méditerranée. Et Maurice fréquentait l'école anglaise. D'où leur venait cette propension pour les langues ? Un héritage du nomadisme ou du cosmopolitisme d'Alexandrie ? Kif-kif, non ?

Il se souvenait aussi de toutes ces religions présentes dans sa famille. Son père, tout Juif qu'il fût, étudiait le Coran dans la langue arabe. Et ses parents, avait-il appris, s'étaient d'abord mariés à la mosquée, jusqu'à ce que les rabbins acceptent Marie, qui était grecque, dans le clan de Sarah et d'Abraham. Ou plutôt jusqu'à ce qu'elle fût admise dans le clan des Ben Haïm. Son père emmenait toute la famille à la synagogue aux fêtes juives, mais il aurait pu tout aussi bien prier à la mosquée.

Maimonide, lui qui écrivait en arabe, ne l'y avait-il pas autorisé? En plus, Maurice, tout en préparant sa Barmitsva au temple, chantait tous les matins des hymnes presbytériens à la *Saint Andrew's School for Boys*, l'école écossaise d'Alexandrie. Pouvait-on trouver famille plus multiculturelle que la sienne?

Au moins, la révolution égyptienne avait rendu les choses claires, l'expulsion d'Égypte avait permis de clarifier ses appartenances: passeport français, religion juive, point à la ligne.

Il en voulait à ses parents d'avoir rêvé à l'Occident tout en jouissant de l'Égypte.

Allait-il répéter leurs erreurs? Au Canada, il pourrait enfin appartenir à une nation.

Dans la salle à manger du *Homeric*, les Ben Haïm étaient assis à la même table que monsieur et madame Gutman, un couple juif qui revenait d'un voyage en Europe où ils avaient célébré leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. Monsieur Gutman, toujours en costume prince de galles, était médecin. Il avait les yeux noisette et les cheveux roux. Madame Gutman avait de petits yeux verts, un visage pâle, des cheveux noirs; ses yeux se plissaient lorsqu'elle souriait, ce qui lui donnait un air de fillette. Elle portait des robes aux couleurs sobres, parfois des imprimés à col blanc. Quelque chose de paisible émanait du couple. Monsieur Gutman transportait constamment avec lui un calepin rectangulaire en cuir noir. Il y notait des choses, après le potage, en attendant le mets suivant. Il parlait français sans le moindre accent et adorait les desserts, particulièrement les sorbets. Il tenait la petite cuillère comme un aristocrate, le petit doigt en l'air, et contemplait ainsi son dessert un moment avant de l'entamer. « *This is exquisite* », disait-il en aparté à sa femme. Une fois les présentations faites, sa femme et lui avaient raconté que cela allait mal dans le monde et que, même au Canada, les troubles s'en venaient. Des bombes avaient éclaté; des terroristes

voulaient que la seule province française du pays se sépare du Canada. Mais les Français, ajoutait le couple, n'étaient bons à rien, ils étaient incapables de coloniser un pays. « Regardez le désastre qu'ils ont provoqué en Algérie ; ils ont tout construit pour les Algériens et ils leur laissent tout. La France mettrait tout de suite la main sur Québec », affirmait monsieur Gutman.

Parmi les passagers, il y avait aussi des Français du Canada. Ils avaient un accent français lorsqu'ils parlaient avec les passagers qui allaient s'établir au Canada et puis, tout à coup, ils changeaient d'accent et avaient l'air de se comprendre entre eux en parlant une autre langue.

Des couples français, belges et suisses se destinaient à devenir des instituteurs au Canada. Ils avaient fait leurs études dans des institutions catholiques et avaient été sollicités par des établissements canadiens. Ils en étaient très fiers et parlaient de leur « permis de travail ». Leurs filles portaient, de façon visible quoique discrète, une croix autour du cou, une petite croix en or qui, sur le pont du navire, brillait au soleil dans l'encolure en forme de *V* de leur pull-over tricoté. Peut-être qu'eux aussi appartenaient à un autre type de réfugiés. Sans doute en avaient-ils eu assez des valeurs républicaines qui avaient cours en Europe depuis un siècle et avaient sorti la religion de l'école. (Mais le géant de Gaulle s'agenouillait en se pliant en trois sur un prie-Dieu à Colombey-les-Deux-Églises dès qu'il avait un moment de libre.) Certains, parmi les Français plus particulièrement, étaient des restaurateurs et pensaient trouver au Canada un coin qui ressemblât à la France. D'autres, enfin, disaient que le Canada avait été à l'abri de toutes les révolutions qui avaient eu cours en Europe et que le peuple était pacifique, refusant les guerres, toutes les guerres, d'où sa peur que les immigrants n'apportent avec eux de vieux conflits qui lui étaient étrangers.

À table, en complet, une chaîne de montre sortant de son gilet, monsieur Gutman racontait, avec son accent soigné et neutre, qu'il avait reçu en cadeau de son fils et de sa belle-fille un livre d'histoire du Canada qui le passionnait. Sa bru enseignait dans la plus grande université anglaise de Montréal. Il fallait aller vivre au Canada pour connaître le pays, parce que, à l'étranger, aucun livre d'histoire ne parlait des deux peuples qui formaient le Canada, disait-il. (Maurice pensait à tous ces livres qui, dans toutes les écoles qu'il avait fréquentées, parlaient de tous les minéraux et autres substances que contenait le sol canadien, mais jamais des gens qui le peuplaient.)

Monsieur Gutman semblait vouloir à tout prix faire part des découvertes qu'il avait faites dans ce livre.

— Vous vous rendez compte, s'exclamait-il, sous le régime français on refusait les colons qui n'étaient pas catholiques, mais les Anglais ont permis à leurs nouveaux sujets francophones de conserver leur foi et leur langue.

(Après tout, les Anglais, ils étaient toujours bien tolérants. N'avaient-ils pas colonisé l'Égypte? Et puis le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique, acquiesçait, silencieuse, Marie Ben Haïm.)

— Lorsque la colonie a été conquise par les Anglais, c'est grâce à leur esprit libéral que le pays a été finalement ouvert à l'immigration. Et après, l'économie a connu un essor prodigieux, prodigieux! répétait monsieur Gutman en s'exclamant. L'Église les a toujours dominés depuis, expliquait-il encore. Que voulez-vous? Elle a tout de suite remplacé les dirigeants français qui sont repartis en France après la conquête britannique. Elle contrôlait tout, les livres, les journaux, même aujourd'hui il y a des films qui ne sont pas projetés à Montréal, vous vous rendez compte... Et les immigrants qui n'étaient pas catholiques, mieux valait pour eux qu'ils aillent du côté des Anglais.

— Freddy exagère parfois, disait doucement madame Gutman en posant délicatement sa tasse de thé dans la soucoupe, parce que, dans les années 30, quand il a commencé à pratiquer la médecine, l'un de ses collègues a provoqué une grève dans les hôpitaux de Montréal...

— Ah oui, le pauvre Samuel Rabinovitch, il voulait travailler parmi les Canadiens français... et ils l'ont expulsé de l'hôpital. Ils ne voulaient pas de Juifs parmi eux.

Monsieur Gutman avait fini sa phrase en riant, comme pour se moquer de la futilité du geste de ce Rabinovitch.

— Sois juste, Freddy, tu te souviens, il y avait un journaliste français canadien qui l'avait défendu. Tu l'admirais d'ailleurs et tu lisais son journal...

— Asselin? Mais lui, il était anticlérical.

Les Ben Haïm écoutaient sans vraiment savoir ce qu'il fallait penser de ce nouveau pays qui les attendait. Qu'essayait donc de leur dire, sur les Français du Canada, ce couple nanti qui, bien que parlant français, ne semblait pas faire partie de ce peuple de langue française qui habitait dans ce pays?

— Mais les Français du Canada sont des gens bien, des gens très croyants, ajoutait, rassurante, madame Gutman. Ne vous inquiétez pas, disait-elle, souriante, en dirigeant vers Marie ses yeux qui se plissaient.

Elle semblait vouloir lui toucher la main, posée sur la nappe blanche, qui jouait avec des miettes de pain.

— Ne vous inquiétez pas, madame Ben Haïm, il ne se passe vraiment rien au Canada, n'est-ce pas, Freddy?

Madame Gutman portait sagement ce jour-là sa robe à imprimé gris, au col blanc aplati sur les épaules. Au fond, ce n'était pas si mauvais qu'ils aient été conquis par les Anglais, semblait-elle dire, cela avait apporté une certaine paix, une certaine tranquillité.

— C'est vrai, acquiesçait la mère de Maurice, qui revenait, elle, constamment à l'Égypte, son seul cadre

de référence dès qu'il s'agissait des Anglais. Sans les Britanniques (ce mot évoquait, dans l'esprit des Ben Haïm, les époques coloniales et toutes les périodes de réjouissance qu'apportaient avec elles les troupes de Sa Majesté; même la chanson irlandaise *It's a long way to Tiperrary,* que chantaient les militaires au casque plat, résonnait de gaieté et d'assurance), les Allemands seraient entrés en Égypte et Dieu sait ce qui nous serait arrivé. Grâce aux Britanniques, tout allait bien en Égypte, c'est quand ils sont partis que tout a commencé, soupirait-elle, comme lorsqu'elle tirait une mauvaise carte.

Un après-midi, sur le pont, alors que le vent fouettait les visages, monsieur Gutman était assis sur une chaise longue, tout enroulé dans une couverture. Un grand livre était posé sur ses genoux. Il indiqua de la main à Maurice que la chaise à côté de lui était libre. «Pas encore lui», pensa Maurice.

— Ma femme dort dans la cabine, cria-t-il. Pourriez-vous garder ma place? Je vais m'acheter un drink, en voulez-vous un?

De grand format, le livre était relié en maroquin grenat. Il était posé sur la couverture bleue à l'emblème du *Homeric* (un gouvernail qui évoqua tout de suite Popeye à Maurice). Le nom de Benjamin Sax était inscrit en grosses lettres couleur ocre. Le titre était écrit en anglais et en français: *History of Canada Histoire du Canada.* Un signet dépassait légèrement. Maurice approcha sa chaise et se pencha. Les pages de gauche étaient lisses, elles reproduisaient des photographies de documents manuscrits. À droite, les pages étaient plus épaisses, presque de carton. Le texte du premier chapitre commençait par une grande majuscule stylisée.

«Le 15 septembre 1738, un jeune Français était cité à comparaître devant des responsables du gouvernement à Québec. Il venait de débarquer de la goélette *Saint-Michel,* venue du port français de La Rochelle. Il disait s'appeler Jacques La Farge et être venu en Nouvelle-

France à la recherche de travail. Mais quelque chose chez lui éveillait les soupçons des autorités coloniales. Peut-être était-ce sa jeunesse, ses manières raffinées, ou encore ses vêtements mal ajustés.

« Sa différence devint vite apparente. Interrogé par le commissaire maritime, La Farge admit que non seulement son nom était d'emprunt, mais aussi son sexe... En réalité il, ou plutôt elle, était une Juive française de dix-neuf ans du nom d'Esther Brandeau.

« [...] Née à Bayonne, en France, fille de réfugiés juifs ayant fui l'Inquisition portugaise, Esther Brandeau fait naufrage à l'âge de quinze ans en route vers la Hollande, où elle va rendre visite à des parents. Après son sauvetage, elle décide de ne pas retourner chez elle, mais de parcourir le vaste monde.

« Sous le nom de Pierre Mausiette, elle se déguise en garçon et devient marmiton à bord d'un bateau à Bordeaux. Apparemment, la cuisine ne lui convient pas et au cours des quatre années suivantes elle est tailleur, boulanger, garçon de courses dans un couvent et valet de pied d'un officier de l'armée. Sa soif d'aventure n'étant pas rassasiée, elle prend le nom de Jacques La Farge et embarque à bord du *Saint-Michel.*

« Il est évident qu'en tant que Juive elle ne peut rester en Nouvelle-France. Les autorités ecclésiastiques de Québec la supplient de se convertir au catholicisme. Des mois de persuasion, de cajoleries, de menaces et d'intimidations ne réussissent pas à lui faire abjurer sa foi. Exaspérées, les autorités se plaignent de sa "frivolité" et de son "obstination". Après une année d'efforts croissants, elles abandonnent. Esther Brandeau, concluent-elles, ne se convertira pas, et doit donc partir. Le roi Louis XV en personne est tenu au courant de cette bizarre situation, et c'est sur ses ordres qu'en 1739 Esther est ramenée en France — aux frais de l'État français.

« Les responsables français eurent plus de chance avec une autre Juive. Marianne Périous, née dans un

village près de Bordeaux, arriva en Nouvelle-France en 1749, sans se faire annoncer, à la recherche d'aventures et d'un mari. Avertie qu'elle devait rembarquer pour la France si elle ne se convertissait pas, Marianne, qui était illettrée, signa ses documents baptismaux d'un X. Il y avait une telle pénurie de femmes en Nouvelle-France que toutes étaient bienvenues, même les Juives converties. Mais il était évident que la Nouvelle-France n'était pas ouverte aux Juifs qui voulaient demeurer juifs. »

— Ça vous intéresse ? Je vous le prête si vous voulez.

Monsieur Gutman était déjà revenu. Il tenait un verre de la main gauche et le déposa par terre en se rasseyant avant de replacer précautionneusement la couverture autour de lui.

— Non, merci, je n'aime pas les livres d'histoire, se dépêcha de répondre Maurice.

Et puis le Canada avait-il une histoire ? C'était vers l'Amérique qu'il se dirigeait, celle qu'il avait vue combien de fois au cinéma, à Alexandrie ou à Paris. L'Amérique de Clark Gable où Elizabeth Taylor se prélassait, étendue sous un saule pleureur, en conversant de sa voix veloutée à l'accent sudiste avec Montgomery Clift. Le Canada avait-il besoin d'avoir une histoire ? C'était même à son avantage qu'il n'en eût pas, il bénéficiait ainsi d'une certaine innocence, n'ayant pas connu de guerres ni de conflits. Les Ben Haïm allaient enfin débarquer dans un nouveau pays qui accueillait, à bras ouverts, des centaines de milliers d'immigrants et en faisait des Canadiens, un pays qui, en plus, avait des affinités avec la royauté britannique (l'Union Jack ornait d'ailleurs fièrement le drapeau canadien), ce qui était très rassurant. Les mots « pays nouveau » se confondaient avec « avenir » dans la bouche des Ben Haïm qui ne cessaient de les répéter à leur fils alors que le navire s'approchait de la péninsule de Gaspé, laissant derrière lui tout un océan qui séparait le Canada de la France. Dans l'estuaire du Saint-Laurent, on apercevait des mai-

sons au toit rouge, parsemant des côtes verdoyantes. Dans quelques heures, Maurice allait enfin fouler le sol du Canada, ce pays paisible et sans histoires.

Je pensais : si elle crie, si elle dit quelque chose de désagréable, je m'en vais pour toujours. J'irai à l'autre bout du monde, même au Canada.

(J.-M.G. Le Clézio,
Printemps et autres saisons)

Au bout du monde

Au Canada, le *Homeric* poursuivait son trajet sur un fleuve, véritable bras gigantesque de la mer, tant son eau d'un vert profond, l'immense espace séparant ses deux rives, ou encore le vent impétueux s'abattant sur le navire rappelaient le grand large. La mer du Nord semblait même remonter le cours du Saint-Laurent, se faufilant dans son lit, entremêlant son eau à la sienne, laissant ses traces mousseuses sur son passage. Ainsi, même dans les terres nordiques, on pouvait retrouver la mer, mais comme son eau était foncée, insondable... Et des villages sur la rive portaient son nom. Métis-sur-Mer. Saint-Fabien-sur-Mer. L'Islet-sur-Mer. Pas étonnant que ce fleuve, qui alimentait d'autres veines aux ramifications multiples et pénétrait la terre en l'imbibant, eût, à maints endroits, le même goût que l'eau de la mer.

À Québec, la première escale, une forteresse protégeait le pays des invasions provenant du Sud. Pourtant, malgré ses airs de vieille Europe transplantée près des gratte-ciel de New York, la ville était peuplée d'êtres à l'allure américaine. Sur les quais, les dockers avaient une tête à la James Dean. Dans les rues pentues de la ville, les jeunes filles, délicates et sexy comme les jeunes Américaines des *comic books* Jughead et Archie, portaient des chaussettes si blanches et des chaussures de tennis si blanches qu'on aurait voulu leur lécher les

pieds. Des shorts blancs serraient leurs fesses rondes et, à travers cette blancheur qui paraissait transparente (à moins que ce ne fût un mirage), on pouvait apercevoir les contours d'un slip galbant la chair ferme. Elles s'en allaient jouer au tennis, la raquette au bout du bras, le nez retroussé, un bandeau blanc autour du front, par-dessus leurs cheveux courts. Et bronzées en plus.

Lorsqu'ils sortaient de leurs grandes voitures ailées qui avaient du mal à prendre les tournants des petites rues étroites, les hommes, remarquait-on, portaient des vestes serrées et des pantalons trop courts qui révélaient la blancheur de leurs chaussettes. Leurs femmes, en jupes étroites et en talons aiguilles, avaient des lunettes en forme d'oiseaux. Il n'y avait pas de doute, on était bien en Amérique, mais il y avait une certaine réserve dans l'air, une certaine hésitation.

Un comité d'accueil, composé des Dames de Sainte-Anne en robe de mousseline à petits pois bleus ou noirs, servait du thé et des biscuits aux nouveaux arrivants. Était-ce bien ici que Hitchcock avait tourné son film ? se demandait Maurice.

Québec, telle une vieille maîtresse d'école, gentille mais sévère, généreuse mais méfiante, observait, avec une discrète curiosité et un prudent sourire, tous ces arrivants qu'elle accueillait dans la bonne humeur tout en se demandant s'ils n'étaient pas un nouveau type d'envahisseurs.

Le trajet de Québec à Montréal se poursuivit sur le fleuve durant une partie de la journée et une nuit entière. Celle-ci parut bien longue à Maurice qui avait hâte de pouvoir enfin se mêler à la foule et de faire partie de l'Amérique. (D'autant plus qu'il voulait oublier sa peine d'amour.) On racontait que Montréal était une vraie ville américaine.

— Avec des gratte-ciel ? demandait anxieusement Maurice à un prêtre, vêtu en costume gris à col blanc, qui était accoudé à la balustrade.

— Oui, on en a un, lui répondit celui-ci avec un soupir.

On voyait des maisons paisibles, entourées d'un paysage verdoyant, qui longeaient le fleuve. Ainsi l'eau pouvait côtoyer la végétation. Quelle drôle de sensation que de voir, côte à côte, l'eau du fleuve et la verte végétation de la rive. L'eau ne devait-elle pas toujours se trouver au bout d'un banc de sable? Quoi qu'il en fût, les maisons et le paysage avaient quelque chose de reposant. Mais la nuit, durant la remontée du fleuve, une certaine anxiété avait envahi Maurice, comme s'il craignait que ses parents n'eussent retenu, de leur conversation avec le couple Gutman, que les aspects rassurants de ce nouveau pays tant recherché par les immigrants. Comme s'il en existait une face cachée, une face que l'on préférait ne pas connaître. Peut-être était-ce aussi, tout simplement, l'angoisse de l'arrivée qui troublait Maurice. Il avait décelé un doute, dans le sourire des Gutman, sur la nature paisible du Canada, et ce doute l'avait poursuivi jusque dans son sommeil. Une complainte sourde, tel une vapeur montant des eaux, s'était insinuée dans son esprit durant la nuit et avait dérangé ses rêves. Qui pouvait bien se plaindre, alors que l'on rêvait tant à ce pays, convoité par les Anglais et les Français? De toute façon, ce vieux couple avait beau raconter ce qu'il voulait, c'est en Amérique qu'on allait débarquer tout à l'heure.

Au port de Montréal, après avoir dit au revoir aux Gutman, au milieu des uniformes rouges d'une fanfare qui accueillait les passagers du paquebot avec des coups de cymbale et des poum-poum-poum (ils étaient drôles ces Canadiens à accueillir ainsi de parfaits étrangers comme s'ils étaient des enfants du pays revenant d'un long voyage), les Ben Haïm poursuivirent le trajet sur un boulevard qui portait le même nom que le fleuve et qui montait très haut, séparant carrément la ville en deux: les Anglais à l'ouest, les Français à l'est, de sorte que ce fût bien clair et qu'on ne risquât pas de se tromper. Il

était près de neuf heures du soir et une boule de feu aveuglait tout le monde droit devant : le soleil se couchait tout en haut, au bout du boulevard, dans un ciel orangé. « Pas moyen de conduire avec Galarneau dans les yeux », marmonnait le chauffeur de taxi. Curieusement, le soleil, ici, avait un nom et ne se couchait pas à l'ouest, comme partout ailleurs dans le monde, mais au nord. L'Amérique c'était donc ça, elle vous obligeait à remettre en question votre sens de l'orientation !

Les anciens immigrants du boulevard Saint-Laurent, des centaines de milliers, peut-être même des millions, avaient essaimé aux quatre vents, racontait le chauffeur de taxi. Le boulevard, comme une cheminée, avait disséminé sa fumée vers le nord et vers l'ouest, mais peu à l'est, le vent d'est la repoussant vers d'autres sphères. Ainsi, ce n'était pas un hasard si le fleuve et le boulevard portaient le même nom. C'était un long pénis qui semait sa graine, pénétrant cette terre, la fécondant, la transformant, la remuant, peut-être même la bouleversant. (Ce n'était pas le chauffeur qui disait cela.) La statue de la Liberté c'était, ici, un boulevard, mais quelle puissance !

Les bâtiments étaient construits très bas, laissant respirer le ciel. La liberté aussi d'ailleurs se respirait aisément. Maurice sentait quelque chose de familier dans l'air, comme s'il avait déjà vécu ici. Était-ce parce que le chauffeur de taxi faisait le guide — en français ! — et affirmait à ces nouveaux arrivés qu'ils allaient aimer Montréal même si elle avait beaucoup changé ? Il avait maintenant tourné à gauche et, au bout de la rue, en plein milieu d'une ville, s'élevait une montagne. Un tramway passait là autrefois, évoquait le chauffeur. Sur un grand terrain, en face d'une grande artère asphaltée qui semblait avoir été construite pour contenir les débordements de la montagne, des jeunes jouaient au football, d'autres traversaient nonchalamment l'avenue à cheval, s'apprêtant à faire une randonnée sur le mont Royal. Près du trottoir, des calèches attendaient. Était-il à

Montréal ou à Alexandrie ? Un tramway longeait la rue Fouad, face à un parc identique à celui-ci, près de la *British Boys' School*. Ici aussi, des gamins s'étaient placés comme lui au fond du wagon pour actionner la sonnette qui signalait le passage du tram. Ce tintement de la sonnette, d'autres, ici, l'avaient connu. Il était à peine arrivé et il avait déjà un souvenir en commun avec les gens du pays.

Le taxi pénétra dans la montagne du sommet de laquelle une grande croix veillait sur l'arrivée de ces nomades devenus immigrants « reçus » et qui, en son sein, laissait dormir paisiblement, tout près du ciel, des générations de morts. On atteignit finalement le chemin de la Côte-des-Neiges et l'immeuble de la rue Barclay, située à deux rues d'une synagogue, où on avait loué un appartement. Le nom de la rue avait quelque chose de rassurant, surtout pour Ben Haïm père, après tout c'était le nom d'une banque en Égypte. Pourquoi Côte-des-Neiges ? On avait choisi Côte-des-Neiges parce que les nouveaux arrivants des pays arabes trouvaient là les grands espaces dont on leur avait tant parlé, de même que des espaces verts, car des parcs il y en avait à chaque coin de rue. On pouvait mieux rêver à Casablanca et à Alexandrie en attendant la neige grrrelottante. On racontait que les hivers à Montréal étaient très durs. C'est sans doute pourquoi Nat King Cole chantait *I wish that summer would always be here.*

Si l'on choisissait de vivre à Côte-des-Neiges, on retournait toutefois toujours au boulevard qui continuait de nourrir tous ces immigrants venus des Antilles ou de la Méditerranée. Côte-des-Neiges respirait le Canada, le grand air. Un espace à peupler, quoi. « Enfin, se disait Maurice, qui semblait avoir oublié l'anxiété ressentie durant la traversée, me voici dans un vrai pays où toutes les nationalités se côtoient, me voici enfin chez moi, différent et pareil, pareil parce que différent. Ma mère n'aura plus à craindre que des hommes en uniforme

lui demandent ses papiers, comme en Égypte, après la Révolution.»

À la radio du taxi, alors que tout le monde, même le chauffeur, était sorti du véhicule, France Gall chantait *Sacré, sacré Charlemagne,* suivie immédiatement d'un chanteur qui semblait avoir du chewing-gum dans la bouche et s'égosillait à annoncer: «C'est le temps des vacances»...

Enfin, soupira Maurice, l'Amérique! Le chauffeur dit: «C'est icitte qu'on débarque», comme si on était encore sur le *Homeric.* Le taxi était arrêté devant une maison en briques rouges, il fallait descendre les valises. À l'appartement déjà meublé qui avait été loué par l'Agence juive, la télévision était allumée. Il était question d'un homme qui voulait obtenir l'indépendance du Québec en faisant la grève de la faim, et le port de Montréal, annonçait-on, allait bientôt être paralysé, lui aussi, par une grève, celle des dockers. Un nommé Hal Banks, grand boss de la mafia, semblait être le chef de ces grévistes. Ensuite deux animateurs occupèrent tout de suite l'écran; grands experts en linguistique, ils se demandaient, le plus sérieusement du monde, s'il fallait dire «*dockers*» ou «débardeurs», ce dernier mot, semblait-il, étant plus français.

Quant à la grande sœur, venue les rejoindre à l'appartement avec son mari, elle s'exprimait en anglais et cherchait ses mots lorsqu'elle s'adressait en français à ses parents. Elle habitait une ville anglaise, tout près, qui s'appelait *Town of Mount Royal.*

Le lendemain, la famille fut conviée chez elle pour un repas à l'égyptienne dans sa salle à manger aux meubles danois. À côté, dans le salon, à la moquette en poils rouges, la télévision bourdonnait sans cesse et, parfois, on entendait des rires provenant de l'appareil, comme si d'autres invités, dans une autre pièce, s'amusaient à gagner plein d'argent dans un jeu drôle. L'appareil semblait avoir une vie indépendante bien à lui, jouant tout

seul sans qu'on s'en occupe et n'attirant l'attention que lorsqu'il annonçait un cataclysme quelque part sur la planète. « Faudrait vous faire visiter la ville, s'exclamait-on. Le soir, on se croirait à New York. » Au coin des rues Peel et Sainte-Catherine, sur une enseigne lumineuse tout en haut d'une horloge, défilaient les dernières nouvelles du téléscripteur, comme à Times Square. Et en anglais. C'était bien l'Amérique.

* * *

Au bureau de la Jewish Immigration Aid Services, Maurice dut servir d'interprète à son père qui avait obstinément refusé d'apprendre l'anglais en Égypte. Ayant préféré l'italien comme langue seconde à l'école israélite d'Alexandrie, Haïm Ben Haïm découvrait que ses coreligionnaires de Montréal avaient adopté l'anglais comme langue maternelle et, si certains d'entre eux connaissaient quelques rudiments d'hébreu, aucun ne parlait l'italien. Voici donc pour la langue de Garibaldi ?

Les fonctionnaires de la JIAS étaient assez corrects. Après avoir expliqué aux Ben Haïm que le Canada était un pays vraiment démocratique, que les immigrants avaient des droits inscrits dans la loi, et même que le pays avait été bâti grâce à l'immigration (monsieur Gutman avait raison), ils offrirent à Maurice un emploi de commis au sein d'une organisation de la communauté juive. « Et dans quelques années, vous serez canadiens », ajoutèrent-ils. « Finis donc les tracas d'avoir à se demander si l'on exigera de voir nos papiers à tout bout de champ », se disait Maurice. On racontait que l'on traversait même la frontière américaine sans papiers ; les douaniers vous demandaient simplement où vous étiez né, si vous étiez canadien ou en voie de le devenir, et hop ! sous les gratte-ciel, les vrais, à vous promener sur Madison Avenue, comme Audrey Hepburn dans *Breakfast at Tiffany's*. Le Canada n'était pas qu'un pays sans histoires, c'était aussi un pays sans frontières.

Maurice fut embauché comme commis par une organisation qui envoyait de l'argent en Israël pour planter des arbres dans le Néguev. Il fallait bien que les Bédouins jouissent aussi d'un peu d'ombre comme tout le monde. Au début, Maurice pensait que l'on y exportait des arbres du Canada. Après tout, il y avait trop de forêts dans ce pays nordique, surtout qu'un parc en Israël s'appelait Canada Parc (en anglais). Ainsi, tous ces arbres que Maurice dessinait à son école d'Alexandrie l'avaient prédestiné à occuper cet emploi. En lisant les dépliants qui sollicitaient des dons (un arbre au nom de votre grand-père, un autre au nom de votre mère, et voici que toute une forêt porte les noms de vos proches), Maurice comprit que les arbres poussaient sur place, il suffisait d'un peu d'eau. Pourquoi en Égypte n'y avait-on pas pensé ?

Grâce au Canada, il pouvait enfin goûter au travail. Ce premier emploi à temps plein le sortait tout droit de l'enfance et des choses frivoles — et tristes à l'occasion — que représentait aussi son adolescence. Il avait bien eu des emplois d'été à Paris, à la « réserve » des jouets des Galeries Lafayette, où il remplaçait des employés qui partaient en vacances, même qu'à midi, comme les grands, il faisait la queue à la cafétéria et pouvait s'offrir un carafon de vin rouge. Ces emplois, même s'ils n'étaient que temporaires, l'avaient néanmoins fait grandir de quelques centimètres. C'était tout drôle déjà, à ce moment-là, de s'entendre dire qu'il s'en allait « travailler », comme si cette activité était réservée à d'autres, plus grands, plus responsables. Et il s'étonnait qu'il s'agît bien de lui. Le travail devait aussi fatiguer, c'était censé être quelque chose de pénible, on finissait immanquablement par transpirer et par avoir besoin d'un mouchoir (et d'un verre d'eau) pour s'éponger le front. Mickelle, le garagiste d'Alexandrie et ami de la famille, parlait toujours du « *lavoro* » lorsqu'il montait prendre un café entre deux « *macchine* » à réparer et qu'il s'as-

seyait en soupirant. « *Stanco* », disait-il, en expirant. La fatigue ne pouvait être mieux exprimée que par ce mot italien. Mais, finalement, travailler ce n'était pas si mal même si, aux Galeries Lafayette, avec cette blouse grise qu'il devait porter et qui le différenciait des employés du magasin, les vendeuses des comptoirs ne le prenaient pas au sérieux. Comme si, malgré tout, son statut d'employé temporaire l'empêchait de jouir de la considération qu'aurait dû lui valoir ce premier job. Ici donc, au Canada, il pouvait enfin travailler pour de vrai, être enfin un adulte, n'avait-il pas dix-huit ans ? Ses parents dépendaient tout à coup de lui, il devait leur traduire en français ce que disaient les fonctionnaires de la JIAS et, à cinquante ans, son père était déjà trop vieux, d'après la jeune fille qui, derrière son bureau, cherchait dans des fiches la description des emplois. Elle accordait une attention toute particulière à Maurice parce que c'était lui qui allait être le gagne-pain de la famille. Il avait de quoi être fier, il était enfin un adulte. Il lui fallait aussi donner à ses parents toute sa paie, ou presque, à la fin de chaque semaine. Il était reconnaissant au Canada d'avoir fait de lui un adulte, subitement, rien qu'en lui faisant traverser l'Atlantique. Cela ressemblait à ce conte pour enfants sages qu'on lui lisait à Alexandrie. Comme il enviait cet enfant qui entrait dans un ascenseur, avalait une pilule et grandissait en arrivant au dernier étage. Voici qu'au Canada, cela était possible.

J'étais trop épuisé pour déguiser mon accent. Dès que j'ai ouvert la bouche, le chauffeur, un titi avec un accent parigot à faire frémir (areuh, areuh, areuh), s'est mis à rire.

(Michel Tremblay,
Des nouvelles d'Édouard)

À l'Organisation qui plantait des arbres, la radio jouait tout le temps. On écoutait toujours un poste du nom de CKGM et, dès que la musique cessait, on dressait l'oreille pour écouter les nouvelles qui étaient diffusées toutes les heures. Le speaker les débitait de façon tellement précipitée, et sur un ton qui indiquait qu'il était si mécontent et irrité par tout ce qu'il annonçait, que tous les employés du bureau s'arrêtaient net de travailler pour l'écouter. Il donnait ainsi un caractère d'urgence à tout ce qui se passait dans le monde, quelle que fût son importance. On n'avait donc pas le choix : il fallait être bien informé, particulièrement des événements au Moyen-Orient car, en Amérique du Nord, il n'y avait rien de bien préoccupant.

Parmi les employés de l'Organisation, certains étaient des rescapés des camps nazis et portaient des numéros tatoués à l'avant-bras. Ils préféraient ne pas répondre aux questions inopportunes de Maurice, qui voulait en savoir davantage sur cet épisode sombre de l'histoire récente dont on parlait tant à la télévision. D'autres étaient venus de Hongrie, fuyant les Russes qui avaient envahi Budapest. Mais la plupart des employés, ainsi que des bénévoles qui venaient donner un coup de main, étaient nés ici, leurs grands-parents ayant fui les pogroms sous les tsars. Enfin, quelques-uns étaient

canadiens, leur famille étant établie au pays depuis plusieurs générations.

Tout ce monde-là était reconnaissant au Canada de les avoir accueillis, eux ou leurs proches, et, en retour, ils avaient accordé à leur nouveau pays leur entière loyauté. Cet accueil, ce nouveau bien-être enfin retrouvé ici, reflétait bien tout ce qu'on avait toujours dit sur ce continent, véritable refuge des exilés de la terre, où l'on avait surmonté les barrières des religions et des nationalités. Si l'on pouvait se proclamer citoyen canadien quelle que fût sa langue, son origine ou sa religion, cela ne confirmait-il pas la fin de l'exil, ce à quoi rêvait tout immigrant, tout réfugié ? Rarissimes étaient les pays qui, comme le Canada, vous offraient leur citoyenneté, sans complication aucune, au bout de cinq ans de résidence et sans que vous ayez à démontrer quoi que ce soit d'autre que votre volonté d'être canadien.

On avait beau parler du Canada, pour Maurice, Montréal respirait l'Amérique : la couleur ocre de ses autobus, les chapeaux en pots de fleurs des dames, les chaussures pointues des hommes, les barres de chocolat à dix cents. (Mais les taxis, hélas ! n'étaient pas jaunes.) En plus, le représentant de l'ambassade canadienne à Paris avait bien raison, tout ici se passait en anglais.

Cependant, à l'Organisation, on disait qu'il y avait aussi des gens qui parlaient *Canadian French*. « *It's not exactly Parisian French, but you'll pick it up* », expliquait, rassurant, Bernie, le superviseur du *Mailing Room*.

Maurice savait très bien qui étaient ces gens dont parlait Bernie. En se dirigeant vers le centre-ville, la première semaine, il eut tout un choc de ne point comprendre le chauffeur d'autobus ; dans sa façon de parler, celui-ci dérangeait le rêve américain. Pourtant, à l'arrivée, le chauffeur de taxi s'exprimait aussi dans cette langue étrange, pourquoi ne l'avait-elle pas dérangé ? Était-il à ce point absorbé par cette ville toute verte qui s'étalait devant lui ?

— Faut qu'tu pognes la 4 sus Sherbrooke.

Il était en route pour le Montréal des grands magasins et des kiosques à journaux qu'il avait visité avec sa sœur. Le soleil de l'été donnait aux pentes de la Côte-des-Neiges une allure à la San Francisco. Le bus vous conduisait au centre-ville en montant toute une côte, il longeait ensuite un cimetière verdoyant — et pas du tout encombré comme ceux de Paris, qui, eux, étaient, en plus, tout en marbre — et redescendait jusqu'à la vraie ville, où étaient situés les bureaux, les banques et l'unique gratte-ciel de Montréal. En fait, il ne manquait que les trolleybus pour se croire à Frisco.

— Faut qu'tu pognes la 4 sus Sherbrooke.

Il demandait au chauffeur le trajet pour se rendre en ville. Qu'était-il en train de lui répondre? Il ne le comprenait pas. Et le chauffeur se fâchait. Qu'avait-il pu lui dire pour qu'il soit en colère?

— Est-ce que vous allez jusqu'à la rue Peel, monsieur? pensait-il lui avoir demandé.

— Faut qu'tu pognes la 4 su'Sherbrooke.

— Pardon?

— *You have to transfer on Sherbrooke*, lui répondit-il cette fois-ci en anglais.

«Pourquoi me parle-t-il en anglais? se demandait Maurice, en scrutant le billet que lui avait remis le chauffeur. Ai-je tellement l'air d'un étranger?»

— Pourriez-vous me dire ce que c'est qu'un transfert? persistait-il en français, tandis que le chauffeur répondait poliment en anglais à une dame aux cheveux violets et d'un âge respectable qui venait de monter à l'arrêt suivant.

Le chauffeur avait maintenant un air exaspéré, il regardait droit devant lui, en tenant fermement des deux mains son gros volant. D'où sortait ce jeune tocson qui lui parlait en parisien et ne comprenait pas l'anglais? Le chauffeur feignait maintenant d'ignorer Maurice tout en ramassant les billets que lui tendaient d'autres passagers, à chaque nouvel arrêt.

— Avancez en arrière, criait-il, pour se débarrasser de Maurice qui tentait de lire au travers du pare-brise les noms des rues, car le chauffeur mangeait toutes crues les syllabes des mots en annonçant les arrêts, et les enseignes semblaient avoir été conçues expressément pour ne pas être lues de loin. Finalement, Maurice se tourna vers d'autres personnes, plus jeunes, moins contrariées et qui parlaient anglais plus gentiment.

Les explications obtenues, Maurice n'osait plus regarder cet homme arrogant qui le rabrouait par une si belle journée et le rendait si confus et irrité d'avoir à parler une autre langue pour se faire comprendre d'autres francophones. « Mais parlent-ils vraiment français ? » se demandait Maurice. Il s'étonnait de remarquer que le chauffeur s'adressait dans cette langue seulement à certains passagers, comme s'il les connaissait. En tendant l'oreille, Maurice comprit même quelques bribes de mots, mais qui sonnaient tout drôle. Les passagers s'entretenaient avec le chauffeur dans une langue qu'on ne parlait plus depuis des siècles. C'était bien du français, un peu mâchonné, comme s'ils avaient du chewing-gum dans les gencives et du papier émeri entre les dents, ce qui les faisait siffler les *d* et les *t*. Comment le chauffeur pouvait-il reconnaître ceux qui parlaient sa langue ? Les passagers de l'autobus avaient tous la même allure américaine, les hommes avec les cheveux en brosse, les femmes avec des coiffures à trois étages. L'accent pointu de Maurice, sa veste cintrée, ses cheveux crêpés semblaient en tout cas rendre agressifs ces Canadiens français. Il valait mieux ne plus s'attirer d'ennuis et adresser la parole en anglais aux chauffeurs d'autobus. Ils vous accordaient d'ailleurs bien plus d'égards lorsque vous parliez cette langue. Peut-être, au fond, n'aimaient-ils pas les Français ?

Donc Montréal c'était l'Amérique. Seuls l'Union Jack, sur le drapeau, et la reine d'Angleterre, sur les dollars, rappelaient qu'il y avait une toute petite diffé-

rence. Et il y avait aussi cette langue française étrange que l'on parlait ici. Mais cela ne gênait pas vraiment le rêve américain, qui, de toute façon, était à une heure d'auto.

Un après-midi de novembre, toutefois, l'Amérique s'était figée net. Au *Mailing Room* de l'Organisation, la petite radio, qui diffusait les annonces publicitaires de la quincaillerie Pascal's, interrompit le cours de sa programmation habituelle pour annoncer subitement que le président Kennedy venait d'être victime d'un attentat. Il avait été transporté d'urgence à l'hôpital. Tous les employés étaient descendus des quatre étages de l'immeuble jusqu'au sous-sol pour écouter la suite de cette histoire incroyable. Et puis, à peine une heure après, on annonça que le président Kennedy était mort. Ainsi, même en Amérique, les rêves pouvaient finir dans un cauchemar. Dans la petite pièce où on remplissait les gros sacs de la poste canadienne de toutes ces enveloppes en quête de dons, les hommes, debout, avaient la mine sombre, les femmes s'étaient assises sur le bord des bureaux et pleuraient en silence. On était déjà en deuil. Tout le monde aurait voulu qu'à la petite radio on eût annoncé que l'on avait réussi à sauver la vie de Kennedy. Mais non, il était bien mort. Tout le monde était sidéré. Cela s'était passé aux États-Unis, tout près, c'était incroyable. Tous les employés de l'Organisation fixaient des yeux le petit poste de radio, qui ne diffusait plus ce jour-là les comptines publicitaires, toutes en refrains, des magasins d'alimentation Dominion.

Tout le monde à l'Organisation regrettait la mort de Kennedy. Même s'il était catholique, il avait la réputation d'être bon pour Israël. Après tout, n'avait-il pas nommé un Juif ministre de l'Éducation ? Et il s'était entouré de tant d'intellectuels. Et quel raffinement, quelle culture. Le magazine *Life* photographiait constamment JFK sur les dunes de Cape Cod jouant avec ses enfants, un gant de baseball dans la main. Les employés de l'Organisa-

tion l'admiraient et ils regrettaient que le Canada n'eût pas un homme d'État jeune comme lui pour insuffler de la vigueur au monde politique si terne du Canada. (Ike, avant lui, était souvent malade et jouait au golf sur le tapis de son bureau.) Et puis, les Kennedy avaient introduit de nouvelles habitudes dans la *high society*. Les riches s'embrassaient sur la joue, à la française, selon la coutume qu'aurait introduite Jackie lorsqu'elle accueillait ses invités sur la pelouse de la Maison-Blanche. Tout ce raffinement venait d'être détruit par un communiste, disait-on. À la télévision, le soir, tout le monde était rivé à l'écran. Certains se plaignaient d'être privés de leur émission favorite — *Ma sorcière bien-aimée* ou *Docteur Welby* —, toutes les émissions habituelles ayant été annulées afin que tous puissent suivre le fil des événements. Et la même scène repassait continuellement. Le cortège à Dallas filant à toute vitesse, et, en direct, un autre assassinat, celui du présumé meurtrier de Kennedy, le visage boursouflé, se tenant le ventre en recevant les coups de feu de Jack Ruby. Ensuite, les funérailles, les frères Kennedy tenant par le coude Jackie en pleurs et le petit John-John effectuant un salut militaire. Un rêve venait de disparaître. Ce fut un mois de novembre gris sombre.

* * *

Les Juifs natifs de Montréal étaient de vrais Nord-Américains. Ils baignaient dans l'ambiance de ce continent comme s'ils en avaient inventé la culture et la langue, telles qu'elles s'exprimaient à la télévision et au cinéma. En plus, ils parlaient l'américain de façon si articulée, ils maîtrisaient si bien cette langue qu'elle semblait avoir été la leur de tout temps. Ils en connaissaient toutes les subtilités, ils la parlaient comme s'ils avaient été des intellectuels américains. On racontait même que la langue s'était pliée à leurs expériences et

avait incorporé dans son vocabulaire des mots yiddish. Ils parvenaient ainsi à transformer la langue du continent pour qu'elle leur ressemble. D'où tenaient-ils ce pouvoir ? L'Amérique était-elle encore en train de s'inventer ?

Monsieur Stein, l'éditeur du journal de l'Organisation, recevait les périodiques les plus importants des États-Unis et se nourrissait de leurs réflexions. Il en avait tant à lire qu'il les emportait même chez lui le soir, mais on voyait bien qu'il le faisait parce que cela l'intéressait et lui permettait de forger sa propre pensée en rédigeant ses éditoriaux. Il était très respecté et plutôt silencieux, toujours penché sur sa feuille blanche, les deux doigts sur le clavier de sa petite machine à écrire, ses grosses lunettes noires au bout du nez. Comment ne pas admirer ce grand maigre alors que même Marilyn Monroe s'était amourachée d'un type comme lui, au point de se convertir au judaïsme pour l'épouser ?

Le rêve américain était donc accessible. Si les Juifs de Montréal l'avaient atteint, d'autres aussi pouvaient le faire, d'autres aussi pouvaient parler comme eux et se laisser transformer par l'Amérique. À les voir et, surtout, à les entendre, on constatait qu'ils étaient chez eux ici, ils n'étaient plus des exilés. Il y avait une aisance et une grâce certaines dans leur façon cérébrale d'analyser les problèmes du monde entier et d'adopter une position logique et tout à fait raisonnable. De plus, ils connaissaient tous les rouages de la démocratie et de la société nord-américaine, et tout compte fait, pour eux, aucune différence marquante ne séparait le Canada de cette société ; ils écrivaient dans les journaux canadiens-anglais et argumentaient de façon convaincante pour des causes qui leur paraissaient justes. Devenir un Nord-Américain, cela signifiait parler avec le même accent qu'eux, posséder la même agilité de se mouvoir dans ce monde moderne. Cette grâce toute naturelle qui émanait d'eux exprimait bien que tout pouvait se faire avec une facilité désarmante. De plus, ils étaient libres,

et, parfois, riches aussi. Cette liberté, ils la défendaient, car c'était elle qui leur avait permis d'accéder à ce rêve où rien ne les différenciait de la majorité. Elle était d'ailleurs elle-même une valeur typiquement nord-américaine, qu'ils défendaient en tant qu'Américains ou en tant que Canadiens, non en tant que Juifs. Même leur particularité juive était inscrite dans le paysage. Dans les magazines américains que feuilletait Maurice avant de les livrer à monsieur Stein, des annonces vantaient les mérites de ces beignes au sésame d'Europe de l'Est: « *You don't have to be Jewish to eat a bagel!* » s'exclamait un Inuit souriant sous son capuchon et en s'apprêtant à le porter à sa bouche. Ce n'était donc plus tragique que d'être juif, on pouvait en rire et partager même cette différence. Et, grâce à ce pouvoir qu'ils avaient de la parole, ces Juifs avaient réussi à imprégner la culture américaine de leurs expériences. À la télévision, lorsque Jack Benny racontait ses blagues juives à toute l'Amérique, était-il juif ou américain? Et Danny Kaye et Jerry Lewis? Des célébrités, et juifs en plus. C'était à ne pas en croire ses oreilles. Même les Noirs rêvaient d'être juifs. Sammy Davis, *junior*, ne s'était-il pas converti au judaïsme?

En plus, les Juifs américains influençaient, par leurs votes, la politique des États-Unis. Dans quelle mesure cette politique n'était-elle pas définie par tous ces journaux dans lesquels ils écrivaient? Et puis, n'était-ce pas grâce à eux qu'Israël existait?

Certains employés de l'Organisation natifs de Montréal parlaient aussi français. Leur accent ressemblait par moments à celui des Canadiens français, mais il les trahissait très vite et finissait par paraître caricatural. S'ils étaient nés ici, pourquoi parlaient-ils si différemment le français?

On disait au *Mailing Room* que la « *Province of Kouebek* » était de langue française. Mais qu'était-il arrivé à la ville de Montréal puisque tout le monde ici parlait

anglais ? Il y avait bien quelques quartiers dans l'est où l'on parlait français canadien, expliquait-on à Maurice. Mais pourquoi ces Français canadiens ne vivaient-ils pas dans l'ouest, dans le centre-ville, partout ? Est-ce que cette ville ne leur appartenait pas ? Il n'avait pas de réponses à ces questions. Il en avait été ainsi de tout temps. Montréal, lui racontait-on, avait même été entièrement anglaise au siècle dernier. Difficile de comprendre la complexité de son nouveau pays. Une enclave anglaise en plein milieu d'une province française. En Égypte, pourtant, son père parlait couramment l'arabe, sans aucune trace d'accent, et en France les « Israélites », comme on les appelait, ne se différenciaient pas de la majorité de la population et ne rêvaient qu'à se fondre dans l'ambiance environnante en adoptant les mimiques des Français. Pourquoi ici parlait-on si bien la langue du continent et si peu celle de la « *Province of Kouebek* » ? Que s'était-il passé ici pour produire des particularités si distinctives et créer tant de distance entre toutes ces personnes vivant dans la même ville ?

Ces différences frappantes entre les Montréalais rendaient Maurice perplexe et suscitaient bien des interrogations car, autour de lui, les identités et les appartenances des gens se découpaient de façon très nette. Ici, on ne vous demandait jamais vos papiers. Ce n'était pas nécessaire, car dès que vous ouvriez la bouche, on savait dans quelle partie de la ville vous habitiez, et même si vous veniez tout juste d'arriver. Et les Canadiens français, malgré leur hostilité à l'égard de ceux qui parlaient pointu, se préparaient à recevoir, en grande pompe, le ministre de la Culture du général de Gaulle, nul autre qu'André Malraux en personne. C'était lui qui allait inaugurer le Salon du livre au Palais du commerce, il allait même être accompagné de vrais gendarmes français portant képis. (Le cœur de Maurice ne pouvait s'empêcher de battre vite et fort à la vue de ces képis qui éveillaient tant ces senteurs d'*espresso* des bistros

parisiens, et puis Françoise...) Allait-on finir par se brancher, en voulait-on des gens venant de France ou non ?

Ces différences d'accents, de perceptions, d'origines, pourtant très nettes, n'étaient jamais reconnues ni expliquées dans les livres sur le Canada ou le Québec, et encore moins dans les rares films canadiens, où l'on ne parlait que des lacs et de la pêche au saumon. Pourquoi tous ces gens avaient-ils évolué différemment ? Chacun avait sa propre version des faits. L'histoire officielle déclarait que le Canada avait eu deux peuples fondateurs : les Français et les Anglais du Canada. On avait oublié tous les autres. Mais ces peuples ne se considéraient ni comme français ni comme vraiment anglais. Allez comprendre. Les Français du Canada regrettaient d'avoir été français et ils en avaient presque honte. Ils étaient établis ici depuis si longtemps que Français de France et Français d'ici s'étaient mutuellement tout simplement oubliés. (Napoléon préférait l'Égypte.)

Quant aux Anglais, ils vénéraient la reine. Pourtant, elle n'habitait pas ici, elle était représentée à Ottawa par un gouverneur à l'air fatigué, des médailles plein la poitrine, et, dans les provinces, par des lieutenants-gouverneurs qui n'apparaissaient, solennels et en redingote, que lorsqu'un parlement *provincial* reprenait ses travaux. En fait, ce qui distinguait les Anglais, c'est qu'ils n'étaient pas américains. Qu'avaient-ils au juste de si différent ? Ils étaient très fiers de répéter tout simplement qu'ils n'étaient pas américains. Pourtant, ils parlaient comme des Américains, ne voyaient que des films américains au cinéma et mangeaient des hamburgers, comme eux. « Mais non, nous des Américains ? Jamais de la vie. Nous des *maudzi* Français ? Arrêtez de nous insulter. » Pour quelqu'un qui venait d'arriver, c'était comme si les uns comme les autres finalement niaient ce qu'ils étaient. On disait qu'ils étaient en crise d'identité. Et la radio diffusait, très tard dans la nuit,

des discussions interminables d'intellectuels qui tentaient de définir l'identité du pays. Cela avait lieu quelque part, sans doute très loin, encore plus au nord, parce que même le journaliste, qui faisait un compte rendu de tous ces débats interminables, bégayait en prononçant le nom de Couchiching. Au Canada, Maurice ne parvenait pas à trouver de Canadiens. Tout le monde affichait qui sa religion, qui son origine. Il y avait les « Anglais », les « Canadiens français » et tous les autres. Où étaient passés les Indiens ? Tous ces gens-là appartenaient-ils au même pays ? Combien de fêtes nationales célébraient-ils ? Est-ce que le Canada existait ?

En plus, personne ne se demandait ce qui avait pu se passer au Québec pour que tous ceux qui n'étaient pas d'origine française aient eu à se tourner vers les Anglais. Avaient-ils eu des histoires parallèles qui les avaient séparés en autant de groupes distincts ? Avaient-ils des héros différents ? Des monuments spécifiques érigés en leur mémoire ? Combien de mémoires avaient-ils ? Leurs souvenirs se croisaient-ils ? Pour un pays moderne, cela avait l'air pas mal compliqué dès qu'on essayait de comprendre.

À l'Organisation, on était en plus très soucieux dès qu'il s'agissait du Québec. On se méfiait de ceux qui parlaient français. Ces derniers étaient catholiques et avaient des propensions antisémites, disait-on. Natifs pourtant de Montréal, les jeunes employés et les bénévoles étaient traumatisés par le Québec qui les avait exclus, disaient-ils, des écoles publiques françaises et catholiques. Ils avaient dû se tourner vers les écoles protestantes, qui étaient de langue anglaise. Ils craignaient plus particulièrement les « *separatists* » (cela sonnait comme « *zapatists* ») qui défilaient à la Saint-Jean, avec leurs drapeaux fleurdelisés, et leur rappelaient d'autres défilés qui avaient fini dans un cauchemar en Europe.

Mais comment pouvaient-ils craindre les festivités des Canadiens français ? Celles-ci s'affichaient haut et

fort. On en parlait dans *La Presse* et des jeunes filles vous accostaient près de chez Eaton's pour vous vendre des macarons. Peut-être y avait-il moyen de participer aux célébrations, pensait Maurice, alors que tous disaient que c'était « leur » fête. Peut-être pouvait-il fêter la Saint-Jean-Baptiste comme le 14 juillet en France, car les jeunes de l'Organisation n'avaient pas le sens de la fête particulièrement développé. Il y avait bien eu des *partys* sages dans les sous-sols de ces maisons de Snowdon, où l'on finissait invariablement par chanter *Hava Naguila,* entre deux apparitions d'une mère juive qui servait du jus d'orange de Jaffa. Mais cela manquait de spontanéité et de laisser-aller. Peut-être que les Canadiens français (c'est ce qu'on insinuait d'ailleurs à leur propos) étaient moins refrénés dans leur comportement. Sans doute qu'ici aussi cela commencerait par un défilé militaire et se terminerait par un bal musette sur le bord du Saint-Laurent. Il fallait être bien entêté pour s'approcher de ces Canadiens français après tout ce que l'on disait sur eux, mais comment ne pas être intrigué par leur fête ?

Au Québec, toutefois, les chars, dans la rue qui portait le nom d'un lord Sherbrooke, étaient qualifiés d'« allégoriques » ; construits en carton et portés par des autos américaines, ils annonçaient Coca Cola ou Molson's. Les sièges longeant la rue étaient réservés et les propriétaires des maisons louaient les marches de leurs escaliers aux spectateurs. Tout le monde applaudissait et poussait des « Oh ! » et des « Ah ! » devant ces chars de Ford et de General Motors. Sur l'un d'eux, un enfant blond et frisé, portant une toge, avait un mouton dans les bras. Maurice se mit à regretter qu'ici ils n'eussent pas connu autant de guerres qu'en France et qu'il n'y eût donc ni cavalerie, ni uniformes d'époque, ni chars d'assaut. Il eut un pincement au cœur à un moment donné en croyant apercevoir des soldats en uniforme. Mais non, c'étaient les musiciens d'une fanfare. Et puis, il y en avait des

fanfares, chaque école du Québec semblait en avoir une et elles étaient toutes là !

Maurice se consolait : les Canadiens français avaient quand même le sens de la fête et ils aimaient les grands rassemblements. Et puis, malgré tout, quelque chose le tourmentait : si, en France, on célébrait la fête nationale du pays, ici, on fêtait la Saint-Jean, la fête des Canadiens français, et chaque groupe — Irlandais, Juifs, Grecs, Italiens — avait un char allégorique bien à lui sur lequel ses membres adressaient leurs propres bons vœux aux Canadiens français. Pourquoi tout ce monde-là n'était-il pas tout simplement canadien-français ? Ainsi Maurice, en se mêlant à la foule, se demandait à quel titre il participait aux célébrations. À quel groupe appartenait-il ? Peut-être fallait-il se contenter d'observer le défilé comme un étranger, même s'il portait comme tout le monde le macaron en forme de soleil qu'on lui avait vendu dans la rue. Avec un peu de chance, et s'il n'ouvrait pas la bouche, peut-être le prendrait-on pour un Canadien français. Et puis, la foule, une véritable mer humaine, l'emportait, il n'était pas facile de résister à cette première fête de la Saint-Jean en terre d'Amérique, malgré toutes ces ambiguïtés. Peut-être que, grâce à la Saint-Jean, il finirait par savoir à quel pays il appartenait et que, si la foule ne faisait pas trop attention à son accent, il pourrait même passer pour l'un des leurs.

La nuit, la foule nombreuse s'était massée sur le pont Jacques-Cartier pour aller faire la fête sur l'île Sainte-Hélène. Des milliers de personnes marchaient gaiement sur le pont, toute circulation ayant été interdite pour que l'île soit accessible aux piétons en fête. Puis vint l'orage. Tout était d'une telle intensité, d'un tel grandiose à Montréal, lorsqu'on s'exposait aux intempéries, que l'on comprenait immédiatement pourquoi les orages étaient électriques. La foudre tombait sur des arbres et des poteaux et on entendait inévitablement la sirène des pompiers. Sur le pont, la foule attendait, suspendue

entre ciel et eau, que la pluie cesse, cherchant un abri sous la ferraille. Qu'est-ce qui craquait dans le noir et déchirait le ciel? Le pont allait-il tenir, alors que toute cette charpente métallique au-dessus des têtes suffisait à peine à les abriter de la pluie torrentielle? Et les éclairs qui ne cessaient d'illuminer le ciel noir... Ouf! la foudre était tombée ailleurs, pas sur le pont. Il fallait faire marche arrière, la masse humaine étant refoulée vers les artères avoisinantes. Sur le chemin du retour, rue Saint-Denis (la fête sur l'île avait-elle eu lieu quand même?), mouillés jusqu'aux os, les pieds dans des flaques d'eau, ces gens sautillaient, chantaient, l'esprit en fête. Ce qu'ils aimaient la pluie! Torse nu, des enfants, des jeunes, couraient, en plein milieu de la rue et, la bouche grande ouverte, buvaient l'eau qui tombait du ciel. Comme ces gens aimaient la fête! Pourquoi les craignait-on, ces Canadiens français? Était-ce parce qu'ils étaient trop différents, qu'ils ne tenaient pas tant que ça à vous faire partager leurs particularités? Était-ce cela qui les rendait parfois si rébarbatifs?

* * *

La première jeune fille de son âge que Maurice rencontra à l'Organisation s'appelait Sherry Perlstein; elle lui demanda tout de go à quelle carrière il se destinait, ce que faisait son père et s'il pensait au mariage. C'était tout juste si elle ne lui demandait pas de répondre à un questionnaire.

— J'ai à peine dix-huit ans, lui répondit Maurice qui, à d'autres moments, avait hâte de prendre de l'âge.

— Avec votre *look fancy* de *Parisian*, vous avez l'air plus âgé. De toute façon, mon frère n'a que vingt ans et il se prépare à se marier et ensuite à partir avec sa femme pour *Israyel*.

Les Juives anglophones étaient d'une autre race. Elles étaient à des années-lumière de ces autres filles qu'il

avait rencontrées, frôlées, touchées aux colonies de vacances juives en France, entre deux danses israéliennes. Ici c'était tout de suite *business*. Ce qu'elles avaient à offrir n'était pas gratuit. Quelque chose de sérieux était invariablement attaché à l'amour et au sexe, des choses qui se négociaient. Sans doute parce qu'elles étaient *sexy* à vous couper le souffle. Les pantalons serrés, l'haleine Colgate ou Dentyne, le chewing-gum claquant, le rouge à lèvres écarlate, les ongles aussi, elles sortaient tout droit des magazines américains, tout comme le pull-over moulé en mohair et la queue de cheval oscillante. Mais l'impassibilité de leur regard pétrifiait vos arrière-pensées. C'est à peine si on pouvait les toucher. Sûr, on pouvait goûter à leur chewing-gum dans leur bouche, ainsi qu'à leur rouge à lèvres, peut-être même toucher à leurs nichons sous le mohair ou frôler leurs cuisses par-dessus leur pantalon serré. Mais les déshabiller pour caresser leur corps ? Oh non, « *What are you doing to my bra, Maurice ? Stop that.* » Ce n'est pas un hasard si, plus tard, la libération sexuelle serait une affaire de Juifs et de Juives : de Philip Roth à Betty Friedan. En enlevant leur soutien-gorge, les Juives nord-américaines se déconstipaient. Et puis, elles demeuraient toujours intriguées par la culture arabe de Maurice.

— Vous êtes juif, insistait Sherry, alors pourquoi ne comprenez-vous pas le yiddish ? Pourquoi parlez-vous arabe ?

Elle faisait allusion à une conversation qu'elle avait entendue entre Maurice et un autre jeune homme d'Égypte qui, lui aussi, avait été engagé par l'Organisation. Pour se différencier — cela semblait être la coutume en Amérique du Nord —, Maurice avait trouvé commode de se déclarer juif arabe, mais cela suscitait des froncements de sourcils. Et, comme il avait retrouvé d'autres Juifs d'Égypte, il se mit à parler avec eux la langue d'Om Khalsoum.

— Je suis un Juif arabe, se plaisait-il à dire par bravade, lui qui voulait tant devenir nord-américain.

Parmi les jeunes volontaires qui venaient à l'Organisation insérer des lettres de sollicitation dans des enveloppes, il y avait Arthur, un frisé aux cheveux châtains, étudiant en sciences politiques à McGill. Il n'était pas très bavard avec les autres anglophones mais parlait sans cesse avec Maurice tout en travaillant. D'esprit curieux, il lui posait toutes sortes de questions sur ses origines, un associé de son père étant d'origine égyptienne. Propriétaire d'un magasin de fourrures, la famille d'Arthur était établie à Montréal depuis plusieurs générations.

Parlant un français soigné, quoique plus à l'aise en anglais, Arthur était épris de la littérature canadienne-française, plus particulièrement de Gabrielle Roy. Il ne cessait de parler de Florentine Lacasse et du quartier Saint-Henri. Selon Arthur, Gabrielle Roy était très sensible au sort des Juifs et, dans un autre roman, son héros Alexandre (un prénom typiquement juif, insistait Arthur, sans expliquer en quoi) éprouvait de véritables cauchemars du fait que les Britanniques empêchaient les Juifs de s'établir en Palestine.

— Il faut que tu lises ses livres pour comprendre le Québec. Ce n'est pas vrai que les Canadiens français sont des antisémites, disait-il. Au contraire, ils mènent le même combat que nous, ils luttent pour leur survie.

Sympathique au mouvement indépendantiste, qui faisait plutôt peur à Maurice en lui rappelant la révolution égyptienne, l'arrivée des uniformes et des passeports, Arthur, étrangement, y trouvait des similitudes avec le mouvement sioniste.

— Mais, disait Sherry qui les interrompait à tout bout de champ et passait constamment du vous au tu, les *separatists* n'aiment pas les Jouifs. Vous ne savez pas ce que vous disez, Arthur. *You are going to confuse him and he'll believe you.* Voyez-vous, Maurice, Arthur est un

idea-list, il croit que toutes les luttes sont acceptables, mais il oublie que ça peut se tourner contre nous, les Jouifs. La religion catholique est très fort au Québec, le FLQiou n'aime pas les Israyeliens, ils aiment les Arabes. *Why don't you tell him everything, Arthur ?*

Arthur demeurait silencieux à ces moments-là, comme s'il n'osait pas contredire Sherry ou ne voulait pas s'engager dans un débat avec elle.

— Mais pourquoi tu ne te joins pas au mouvement indépendantiste ? lui demandait naïvement Maurice.

— *It's not our battle*, répondait Arthur en coupant court à la conversation, dès que d'autres s'en mêlaient.

— *We'll have to watch you guys, you're always talking and no work is being done*, marmonnait Bernie, le superviseur.

Arthur se passionnait pour l'histoire du Québec et avait une connaissance encyclopédique des rapports entre Juifs et Canadiens français. Ses grands-parents, aussi bizarre que cela pût paraître à Maurice, avaient été socialistes, et l'une de ses grands-mères était tellement éprise d'idées de gauche qu'elle était partie séjourner en URSS dans les années 1930.

— Savais-tu que le premier et seul député communiste de l'histoire du Canada était juif ?

« Quelle horreur ! pensait Maurice, ces Juifs du Canada sont des athées, ils admirent les communistes et ils s'en vantent. »

— Mais c'est une honte d'être communiste, lui répliquait Maurice. À ta place, je n'en parlerais même pas, Arthur. Chez nous, on les considérait presque comme des damnés, ces quelques Juifs qui se joignaient au communisme.

— C'est parce que vous, les Juifs des pays arabes, vous n'avez pas connu de grands bouleversements. Ce sont des Juifs qui ont été à l'origine du communisme en Europe de l'Est. As-tu entendu parler de Trotski, de Rosa Luxembourg, et même de Marx, même si lui, il était anti-juif. Il ne voulait pas que nous ayons un État.

Le sionisme a, à sa base, une forte dose de socialisme. Le FLQ est socialiste même si ses membres sont anti-Israéliens. S'ils sont contre l'État d'Israël, c'est parce qu'ils ne connaissent pas de Juifs francophones comme toi. Ils n'ont connu que des capitalistes anglophones. C'est ça l'avantage d'être juif francophone, vous allez faire en sorte que les Canadiens français connaîtront d'autres types de Juifs, et qui parlent français comme eux.

— Mais, objectait Maurice, ils sont catholiques, et on dit que, durant la guerre, ils sympathisaient avec les fascistes...

— *Stop talking guys,* interrompait Bernie. *We'll never get any work done. Arthur, for heaven's sake, stop lecturing him on Quebec.*

En remplissant les boîtes d'enveloppes, le sourire discret, le regard interrogateur ciblant sa proie à travers ses grosses lunettes, comme s'il allait révéler une vérité qu'il s'étonnait que Maurice ne connût pas, Arthur revenait à la charge baissant le ton.

— Oui ils l'ont été, antisémites, comme tout le monde l'était à cette époque. Aux États-Unis, penses-tu qu'ils auraient participé à la guerre s'ils n'avaient pas été attaqués par les Japonais ? Penses-tu que les gens se souciaient des Juifs à cette époque ? Un prêtre américain livrait des sermons-fleuves antisémites à la radio dans une émission qui était très écoutée aux quatre coins du continent nord-américain. Et Henry Ford, l'inventeur du modèle TEE, il était fier de recevoir une médaille d'Hitler. Et puis, à McGill, penses-tu que nous avions le droit d'étudier là ? Ils faisaient le décompte des étudiants juifs et sais-tu ce qu'ils ont fait, ils ont établi des quotas. Tant d'étudiants juifs par année et puis *no more.* On était une menace pour les *WASPS.* Ils nous considéraient comme trop envahissants. Il y en avait qui, parmi nous, étaient trop brillants. Alors, il fallait bien qu'ils trouvent une façon de limiter le nombre des inscrip-

tions. Et puis, sais-tu que même le Canada refusait des réfugiés, alors qu'Hitler était encore prêt à les laisser partir. L'une de mes tantes serait peut-être encore vivante aujourd'hui si le Canada anglais n'avait pas été antisémite et n'avait pas refusé des réfugiés. En fait, lorsqu'on étudie l'histoire du Québec, on s'aperçoit que les Juifs ont été assez bien traités par les francophones. Nous avons eu le droit de voter dans le Bas-Canada beaucoup plus tôt qu'en Angleterre.

Malgré cette connaissance qu'il avait des Canadiens français, Arthur ne comptait toujours pas d'amis parmi eux.

— *Are you kidding? We don't mix. Unless you want to meet a French-Canadian girl. But then, what will the rabbi say?* demandait-il à la blague. *Did you meet any French girls, Mo? You must be hustling them, hey Mo, you Sephardics are cool, you can speak beautiful French, they'd love that. What do they say in French, in Parisian French* « draguer », c'est ça Maurice? *In any case, their* « boîtes à chanson » *are full of separatists. All they do is sing separatist songs.*

— *You bet,* intervenait Sherry. *I saw Morris at* Eaton's *the other day hustling one of those French-Canadian salesgirls they're hiring, and you know what, he pretended he didn't see me. The nerve he's got...*

Maurice rougissait. Sherry faisait allusion à la jeune vendeuse qui trouvait drôle que Maurice lui demande où il pouvait s'acheter des chaussettes.

— Des chaussettes? Vous voulez dire des bas, disait-elle.

— Des bas? Les bas, c'est pour les dames!

— Pour les dames? s'esclaffait-elle. Pas au Canada. Ici, on appelle ça des bas.

— Bon, ben des bas.

— Hé! vous choquez pas là. Vous êtes français?

« Elle veut se faire draguer, celle-là, et il ne me reste que dix minutes pour retourner travailler... », pensait-il.

— Alors, Maurice vous draguez chez Eaton's ? ajouta Arthur, moqueur.

— *What did I say, you Sephardics, may become our link...*

C'était la première fois que Maurice entendait ce mot. « *Sephardics* ». Cela ressemblait à un nom de tribu africaine mais, ne voulant pas dévoiler son ignorance, il chercha ce mot dans l'encyclopédie qu'un colporteur irlandais lui avait vendue et découvrit que cela désignait les Juifs originaires de la Méditerranée qui avaient fui l'Espagne et le Portugal lors de l'Inquisition. Le nomadisme de tous ces ancêtres sur les dunes d'Afrique du Nord devait remonter à cette époque, pensa-t-il vaguement.

Comme pour la plupart des Juifs anglophones, Arthur semblait avoir juré allégeance au Canada et craignait que l'on puisse douter de sa loyauté. Même s'il en voulait aux autorités canadiennes d'avoir refusé d'accueillir des réfugiés juifs durant la guerre, on sentait que c'était un reproche vite oublié. Comme la famille d'Arthur, tous ces gens établis ici, parfois depuis des générations, avaient, malgré tout, comme cadre de référence le Canada et l'Amérique du Nord où ils avaient livré des combats pour se faire reconnaître, et même, pour ceux parmi eux qui avaient des tendances socialistes, pour changer, humaniser quelque peu l'Amérique. Le Québec ne s'intéressait guère à eux mais la réciproque était aussi vraie. Cette indifférence avait fait vivre Juifs et Canadiens français côte à côte, fréquentant presque les mêmes lieux, parfois les mêmes édifices. Le Monument national du boulevard Saint-Laurent, qui appartenait pourtant à la Société Saint-Jean-Baptiste, à l'époque plus catholique que le pape, était en même temps le haut lieu de la culture yiddish. Ils vivaient ainsi comme des fantômes, se côtoyant, comme dans une émission de *The Twilight Zone*, sans jamais se toucher, sans se frôler.

— Ma grand-mère signait le bail avec la Société Saint-Jean-Baptiste parce que nous utilisions leur local

du boulevard Saint-Laurent. Ils ont reçu les grands de la poésie et du théâtre yiddish, Shalom Aleichem et d'autres, racontait Arthur.

— Pourquoi vous ne vous fréquentiez pas? lui demandait Maurice, insistant.

Le passé d'Arthur lui rappelait sa propre grand-mère, les pieds nus sur le carrelage en marbre, parlant arabe comme les Arabes, achetant les poules d'un marchand musulman. « Se différenciait-elle d'eux? » se demandait-il tout en écoutant Arthur. Pourquoi ces êtres, pourtant juifs comme ceux de Paris ou d'Alexandrie, étaient-ils si différents au Québec?

— Eh bien, il y en avait qui se fréquentaient. Des amies de ma grand-mère, peintres ou artistes, fréquentaient certains Canadiens français plus proches des milieux communistes. Il y a même eu des mariages mixtes, à une époque où le mariage civil n'existait pas au Québec et où ni les prêtres catholiques ni les rabbins n'acceptaient de les marier. N'étant pas du tout croyants, Juifs et Canadiens français qui étaient tombés amoureux se mariaient chez les protestants.

— Alors, toutes ces histoires finissaient toujours chez les Anglais, quoi! ajoutait Maurice.

Ces mariages entre personnes de confession différente lui rappelaient de vieux souvenirs familiaux.

— Les Anglais, les Anglais. Vous avez quelque chose contre les Anglais. Êtes-vous séparatiiiste, Maurice? demandait Arthur.

Voilà qu'il le vouvoyait. Ces Anglais, décidément, ne s'embarrassaient pas trop des subtilités de la langue française. Lorsque Arthur ou d'autres Juifs anglophones parlaient français, c'était une autre surprise. Invariablement, on décelait une différence dans l'air: différence d'accent, d'intonation, de précision, d'hésitation. Pour des gens qui savaient comment parler, ils parlaient souvent français comme s'ils l'avaient appris ou bien dans la rue ou bien à l'école, mais dans les deux cas ils causaient

des électrochocs linguistiques à faire se hérisser le poil, en disant des choses hors contexte, en ne respectant pas le niveau de langue de la conversation en cours. Dans leur parler se mêlaient donc, de façon caricaturale, des expressions joualisantes, des tournures anglaises et d'autres formules d'un français international appris à l'école. Autrement dit, pas du tout comme Jean Seberg dans *À bout de souffle*. Ainsi, Arthur interpellant Maurice :

— Hey, Mo, quelque chose à boire ?

Maurice mettait un peu de temps à déchiffrer ce qu'il voulait dire. Finalement, Arthur s'impatientait et reprenait en anglais :

— *Hey, Maurice, stop daydreaming, do you want something to drink from the store, for Christ's (!) sake ?*

Ainsi, le « quelque chose à boire » était la traduction tout simplement littérale de « *something to drink* ». Il fallait donc traduire de l'américain pour comprendre Arthur. C'était génial, pensait Maurice. Il réussissait, après tout, à faire plier le cou de cette langue française si rigide, si aristocratique, il parvenait à la rendre populaire, américaine quoi, et à la débarrasser de sa syntaxe. Pourquoi, contrairement à ceux des États-Unis ou à ceux de France, les Juifs d'ici n'avaient-ils pas pénétré la culture du Québec ? Pourquoi ne l'avait-on pas imprégnée de l'expérience juive ? Les Juifs du Québec avaient évolué en se joignant aux classes nanties ; ils avaient alimenté les milieux professionnels tout en n'acquérant qu'une vague connaissance du Québec. Ils le savaient là, l'observaient même parfois comme dans une vitrine, mais ne se l'appropriaient pas. Comme si, contrairement aux sociétés américaine ou française, quelque chose leur disait que ce n'était pas tout à fait leur société, qu'elle ne pouvait pas leur appartenir et qu'ils devaient toujours être des *outsiders*. Les règles du jeu semblaient avoir été respectées des deux côtés. Comme dans *Roméo et Juliette* ou dans *West Side Story*, il ne fallait pas transgresser les frontières. Cela rappelait ce que disait le docteur Gutman

sur le bateau à propos de Samuel Rabinovitch qui avait osé traverser les lignes pour travailler comme interne à l'hôpital Notre-Dame. Pourtant, dans les deux camps, lorsque l'un découvrait l'autre, c'était toujours la surprise totale. Juifs et Canadiens français semblaient alors étonnés de cette mégarde, de cet oubli mutuel. En même temps, pour un francophone venu d'ailleurs, c'était comme si le Québec s'était formé tout seul, sans l'apport de toutes ces personnes venues s'installer ici, comme s'il avait raté l'occasion de faire de tous ces gens de futurs citoyens de la francophonie canadienne. Maurice ne savait pas trop si Arthur n'était pas finalement heureux, presque soulagé, que le Québec eût évolué à part, tout seul, comme parallèlement à toutes ces personnes venues d'ailleurs, et qu'il ne les ait pas incitées à se joindre à cette francité que constituait le fait d'être un Franco-Canadien en terre d'Amérique. Car un Canadien français, c'était et ne pouvait être qu'un catholique parlant un français d'Amérique que seuls les Canadiens français comprenaient, un peu comme le yiddish l'avait été pour les Juifs.

« À qui reprocher ces involutions parallèles ? » se demandait confusément Maurice. Aux Canadiens français ou aux Juifs ? Ces derniers étaient venus en Amérique, mais l'Amérique ne les avait-elle pas aussi exclus ? Et pourtant, ne lutteraient-ils pas pour en faire partie ? N'avaient-ils pas combattu ces quotas à McGill dont il était toujours question ? Pourquoi donc ne s'étaient-ils pas battus pour que les Canadiens français leur fassent une place parmi eux ? Pourquoi n'y avait-il eu que le cas isolé de Samuel Rabinovitch pour percer le mur ? Ce pauvre Rabinovitch qui avait réussi à déclencher une grève dans les hôpitaux de Montréal parce qu'il avait osé franchir la frontière ethnique pour pratiquer la médecine dans un établissement catholique. Pourquoi d'autres Juifs ne s'étaient-ils pas joints à lui pour forcer cette carapace qui les empêchait de devenir des Cana-

diens français? D'un autre côté, peut-être que cela avait fait l'affaire de tout le monde, que tout le monde ici voulait conserver sa particularité pour mieux écarter l'autre. Les Juifs anglophones n'utilisaient-ils pas la catholicité du Québec comme un prétexte pour expliquer et justifier leur américanisation? Arthur et sa famille ne connaissaient d'ailleurs pas vraiment de frontières entre le Québec, le Canada anglais et les États-Unis: une tante à Brooklyn, une sœur à Toronto, et voilà qu'il songeait à poursuivre ses études en Californie. C'était à se demander si Arthur avait le même sens du territoire que les francophones finalement, car, pour les anglophones, l'Amérique du Nord, c'était un vaste territoire où toutes les frontières n'étaient que des barrières artificielles et contraignantes, sans aucune prise sur les mentalités. Ils évoluaient dans cette grande mouvance, sans aucune autre limite physique que les montagnes et les rivières. L'indépendance du Québec, dans cet esprit, ce n'était pas anachronique, c'était antigéographique.

Quoique sympathique au mouvement indépendantiste, Arthur éprouvait un sentiment qui lui était très caractéristique et le faisait opter pour le compromis avec le Canada anglais plutôt que pour la rupture. Pour le sioniste convaincu qu'il était, la raison semblait l'emporter sur les sentiments lorsqu'il était question du Québec.

— Ils vont sans doute finir par avoir leur État indépendant, concédait-il, mais, d'après moi, le Canada offre le meilleur *deal* de compromis à l'heure actuelle. D'une certaine manière, c'est la double appartenance qui correspond le mieux aux minorités.

Ne voyait-il pas là de contradiction puisque, en Israël justement, on avait voulu en finir avec l'ambivalence? Mais non, cela revenait toujours, les Juifs, à cause du génocide, avaient été acculés à la création de l'État pour empêcher qu'un autre dictateur ne s'en prenne à eux. Sinon, les Juifs du monde entier n'auraient jamais adhéré au sionisme. D'ailleurs, la majorité d'entre eux n'en vou-

laient pas, avant la guerre, précisait Arthur. On sentait que la cause de l'indépendance du Québec, c'était vraiment une cause étrangère, une affaire qui appartenait à une autre famille, à un milieu, à un territoire où les Juifs n'étaient pas les bienvenus, comme un terrain dont l'accès était interdit. On sentait qu'Arthur prévenait Maurice contre la tentation de ne jamais s'en mêler. C'était une affaire à régler entre Canadiens français, comme Israël l'était pour les Juifs.

* * *

Une école sélect avait annoncé, à grand renfort de publicité dans *La Presse*, des cours du soir de journalisme. Les plus grands noms de ce métier tant vénéré par Maurice dispensaient leurs connaissances dans cette institution éducative « d'intérêt public ». Cela coûtait trente dollars par mois, le salaire d'une semaine. Peut-être finirait-il par réaliser son rêve, guidé en plus par les plus grands du métier. À l'école, des jeunes filles obsédées par la bonne prononciation suivaient des cours de diction et de personnalité. Le seul professeur canadien-français qui prononçait correctement « Ben Haïm » était nourri de culture européenne et avait dirigé la radio des Forces françaises libres quelque part en Angleterre, durant la dernière guerre.

(« Attention, attention, les loups sortiront ce soir, ici la radio française libre... », c'était donc lui ?)

— N'écrivez pas de longues introductions, disait-il à Maurice, les lecteurs veulent du jus, du palpable. Ne racontez pas ce qui se passe en Irak, les lecteurs d'ici, ça ne les concerne pas. Et puis arrêtez d'utiliser l'imparfait. Pourquoi mettez-vous tous vos verbes à l'imparfait ? demandait-il, irrité, avec son accent européen. Ce temps doit être enraciné dans votre culture.

« Ça doit remonter aux *Mille et une nuits* », pensait Maurice.

Parmi les étudiants, l'un d'eux sollicitait des adhésions à la Société Saint-Jean-Baptiste, mais jamais il ne s'était adressé à Maurice. Sans doute pensait-il que sa francophonie était étrangère au destin du Québec, et Maurice, naïvement, pensait que cela avait à voir avec les festivités de la Saint-Jean et le défilé du 24 juin. Peut-être fallait-il détenir une carte de membre pour s'asseoir sur l'un des chars allégoriques de Coca-Cola ou sur l'une des marches louées des maisons longeant la rue du lord Sherbrooke où passait le défilé.

* * *

C'était maintenant l'hiver noir à Montréal. Il avait beau essayer d'accoster une fille dans l'autobus, invariablement son accent le trahissait. Sans même regarder le chauffeur, qui risquait de lui adresser la parole en anglais et de lui rappeler ainsi son étrangeté, il allait vite s'asseoir et, s'il était à côté d'une jeune voisine et lui disait :

« Eh ben, dites donc, il fait plutôt froid à Montréal (sujet de conversation constant) », elle lui demandait spontanément s'il était français.

— Comment avez-vous deviné ?

— Vous aut', les Français, vous êtes jamais contents, vous vous plaignez tout l'temps, expliquait-elle.

Cela le refroidissait plus encore que le climat. Pourtant, les Canadiens français aussi se plaignaient de l'hiver, mais eux, au moins, ils savaient comment l'exprimer. En donnant sa correspondance au chauffeur d'autobus, quelqu'un disait :

— Y fait frette en titi.

Là, tous les deux se comprenaient, ils acquiesçaient, se solidarisaient contre la « froidure ». Peut-être même que le chauffeur l'aurait fait monter gratuitement. Ainsi dans le Grand Nord, même la langue française s'était figée en refusant d'être partagée par tous ceux qui

n'avaient pas connu les mêmes temps froids, les mêmes ancêtres. C'était comme si les mots de cette langue avaient été précieusement conservés dans de la ouate et que seuls ceux qui avaient traversé les épreuves du temps détenaient la clé donnant accès à la bonne prononciation.

Le samedi soir, Montréal était à des années-lumière des caves du Quartier latin et du dancing du Golf Drouot. Ici, on ne connaissait pas le *be-bop*, et seuls des adolescents imberbes dansaient le twist, dans des sous-sols d'église où l'on ne servait que du Coca-Cola. À dix-neuf ans, Maurice, tout à coup, était trop vieux. Ceux qui avaient son âge fréquentaient des boîtes de nuit qui évoquaient l'Amérique latine. Dans des salles de danse qui s'appelaient *Tropicana* ou *Casa Loma*, on dansait le tango, le meringue et la samba, des airs vieillots sur lesquels avaient dansé ses parents en Égypte. De plus, bien des interdits pesaient ici sur l'alcool, comme si les coutumes britanniques avaient fini par s'installer dans ce pays qui voulait pourtant tellement se rapprocher de ses origines françaises. Tout un rituel entourait la consommation des boissons alcoolisées. Dans certains restaurants qui affichaient pourtant « Licence complète », il fallait, si l'on consommait une bière, commander aussi un sandwich, que l'on vous posait sur la table au cas où un policier passerait, tout en sachant que vous le retourneriez sans y avoir touché. Était-il plastifié ? Sortait-il d'une boutique d'attrape-nigauds ? L'alcool sans nourriture n'était servi que dans des lieux clos, comme si l'on commettait un péché quelconque et qu'il fallait être à l'abri des regards. En été, on ne pouvait pas s'asseoir sur une terrasse en pleine rue pour savourer une bière. Les rues, pourtant larges, avaient de minuscules trottoirs. Elles étaient faites pour les voitures.

De toute façon, il faisait très froid sept mois par année. On jouait *La Vie heureuse de Léopold Z* quelque part, sans doute au Cinéma Parisien. Avec toutes ces tonnes de neige, il fallait bien dédier un film à ceux qui la

ramassaient, même la veille de Noël. On était loin de la *Dolce Vita* et de *Pierrot le fou*. Ici, même les films étaient sérieux. « Heureusement il y a les copains », chantait Bécaud, mais là, dans les nuits noires de Montréal, il n'était pas facile de se faire une nouvelle « *gang* » en Amérique. Nouvelle « *gang* ». Les mots anglais qui pénétraient la langue française du Canada lui donnaient une allure bâtarde, pas du tout comme à Paris, où cela vous donnait à vous un air snob. Les noms des rues à consonance anglaise détonnaient dans la voix des annonceurs de la radio francophone, qui les prononçaient pourtant correctement avec l'accent américain. Comment pouvait-on parler français et tout à coup prononcer des mots avec un accent *yankee* en plein milieu d'une phrase ?

Les gars avaient les cheveux en brosse, droits et hérissés, comme les GI's de l'armée américaine qu'il avait entrevus dans les bars de Pigalle. Ils portaient des souliers noirs pointus et des pantalons étroits, toujours trop courts, qui laissaient paraître des chaussettes blanches à la cheville. Ils avaient l'air de vrais Américains, aussi grands que les joueurs de football, ces colosses qui portaient des casques sur la tête et s'affrontaient sur des terrains boueux. Il était toujours étonnant de les entendre parler français. Dans les grands magasins, pas moyen de se trouver un complet à sa mesure. Tout à coup, Maurice était devenu trop petit. Trop vieux et trop petit. Sa taille, son poids, ses pieds, tout avait rapetissé. Les vendeurs le repoussaient vers les rayons des garçons de douze ou treize ans. Sa taille se mesurait en pieds. Il mesurait cinq pieds huit pouces. Un nain. Et il pesait moins que rien : cent dix livres. Quel pays de fous qui se disait de langue française et ne connaissait ni les mètres ni les kilos ! Tout s'y mesurait à l'anglaise, même la température. Chez Eaton's, au rayon des vieux, il lui fallut se résigner à se faire fabriquer un costume sur mesure. Le tailleur, un galon autour du cou, avait un

accent d'Europe centrale. L'air agacé, il demanda à Maurice : « *Are you a separatist ?* » parce qu'il avait osé lui adresser la parole en français. Il semblait prêt à lui cracher au visage toutes les aiguilles qui pendaient de ses lèvres pendant que, l'air tendu, il s'affairait rapidement à lui prendre ses mesures. Peut-être prenait-il Maurice pour un de ces poseurs de bombes ! Voilà que les immigrants parlant anglais le prenaient pour un Canadien français, même s'il n'en avait pas l'accent !

Et puis, les filles se méfiaient de lui. Elles disaient que les Français étaient tous athées et cherchaient à embrasser tout de suite sur la bouche. « Je n'aime pas les *French kiss* », affirmaient-elles en articulant soigneusement, dès qu'elles décelaient son accent parisien. Elles avaient peur de se retrouver enceintes. Celles qui venaient de l'extérieur de Montréal et étaient hébergées au Centre Maria-Goretti devaient même demander conseil à leur curé avant d'embrasser un gars. Comment faisaient-ils, ces Canadiens français, pour avoir tant d'enfants s'ils ne faisaient pas l'amour ?

À Montréal, en été, on ne se bécotait pas sur les bancs publics. Les agents de police rôdaient la nuit dans les parcs et arpentaient les pelouses, lampes de poche à la main, en projetant des faisceaux lumineux qui zigzaguaient sur le gazon. Ils pourchassaient les quelques couples téméraires qui osaient s'adonner à des attouchements dans l'obscurité. Dans les salles de cinéma, les jeunes couples fixaient l'écran, les plus audacieux se tenant sagement par la main. Sur le trottoir, la fille ne devait pas marcher du côté de la rue et, surtout, il fallait passer devant elle pour lui ouvrir la porte. Les hommes étaient de vrais portiers. Il y avait bien des règles à observer dans ce pays qui se prétendait libre et était tout empesé de pruderie britannique. Et que de douceurs dans la nourriture où l'on arrosait la viande de sauces sucrées. On racontait que le Canada français se révoltait contre son Église et pourtant, à sept heures du

soir, certains s'agenouillaient pour réciter le chapelet en famille car la prière était diffusée à la radio. « Une famille qui prie est une famille unie », annonçait l'officiant au début de l'émission. Entre deux chansons de Sheila, on entendait des cantiques que chantaient des fidèles dans une église.

La religion découpait tout ce beau monde en autant de petits groupes distincts : juifs, catholiques et protestants, chacun avait ses propres écoles pour mieux se distinguer de son voisin. Les catholiques parlant français étaient des Canadiens français, les protestants parlant anglais étaient des *English-Canadians* et les Juifs avaient le choix entre les écoles juives et les écoles protestantes. Dans ce dernier cas, ils étaient alors considérés comme protestants aux yeux du fisc. Était-ce clair ? Si un vent de changement semblait s'élever sur les anciennes traditions du Québec, il était encore plus étonnant pour Maurice de découvrir que des religieux en étaient les porte-étendards. Le livre le plus revendicateur et le plus lu avait été écrit par un frère religieux qui tenait à demeurer anonyme. Ce livre remettait en cause le parler des Canadiens français et l'autorité intransigeante du clergé qui dirigeait les écoles publiques de langue française. Même ce frère, tout compte fait, semblait rassuré par la présence des Anglais : il n'y aurait jamais de révolution ici, remarquait-il, car les Anglo-Canadiens en étaient l'élément immunisant.

Soudain, comme venue d'un autre monde, une lettre arriva de Paris dans laquelle, d'une écriture arrondie à l'encre verte, Françoise expliquait qu'elle partait « en mission » pour l'Afrique. Les trois feuilles transparentes de papier bleu avaient une légère essence citronnée, comme si Françoise les avait conservées dans son grand sac avant de les poster. Ces feuilles, pensait Maurice, elle les avait touchées. Dès qu'il tournait une page, cela évoquait un monde où il était entouré d'amitié et d'affection. « Oui, se disait-il, c'était bien cela l'amour. » Il le

savait, maintenant qu'il en était privé. En lisant la lettre de Françoise, il eut le sentiment que les mots prenaient tout à coup un sens définitif, une importance qu'il ne leur connaissait pas jusqu'à cet instant. Françoise avait une autre vie. Ses propos étaient amicaux mais distants, pas tendres. Pas de « Sois sage, mon beau lapin », comme elle l'écrivait dans ses cartes postales lorsqu'elle allait rendre visite à sa mère en Normandie.

Peut-être que tout cela était un mauvais rêve, qu'il se réveillerait à Paris, dans sa chambre d'hôtel, qu'il irait retrouver Eddy et les potes de la *Bonne Bière* de Belleville. Au moins, là, tout le monde parlait la même langue, ils appartenaient tous à la même bande.

Il aurait voulu être un ermite, s'enfermer dans un lieu clos pour lire, se laisser absorber par les livres et s'oublier totalement. Les livres qu'il choisissait répondaient à son appel et lui renvoyaient même son reflet. Dans le café lugubre où il ruminait ses pensées sur l'humanité, Antoine Roquentin tâtait le galbe en cuir du siège où il s'asseyait, avant de tâter les tétons fermes de la patronne. C'était un drôle de dégoût du corps humain qui se dégageait de ce livre qui portait bien son nom. Et puis, il y avait Meursault qui s'habituait à tout, plus de cigarettes, plus de Marie, son indifférence lui avait coûté cher. Maurice sentait parfois qu'il devait remercier tout ce monde qui l'entourait, ses parents, sa sœur, son beau-frère et tous ces Canadiens aux appartenances multiples qui l'avaient reçu ici dans ce pays, car on lui indiquait enfin le droit chemin, le chemin de l'autorité, du travail, de l'ordre et de la maturité. En France, il se serait dissipé dans le jeu et le plaisir ; ici, il pouvait s'instruire, lire, obtenir un passeport canadien. Et puis comment ne pas sympathiser avec Joseph K., qui n'était pas responsable de son sort et se faisait arrêter pour n'avoir rien fait. Ces portes immenses du tribunal où Anthony Perkins arrivait, ahuri, la salle pleine à craquer, et le juge qui était assis très haut, au ciel. C'était

Montréal au mois de février, quelque part autour de 1964. Heureusement que, au cours de journalisme où il s'était inscrit, le professeur Guy Boulizon ne cessait de parler des *Nourritures terrestres* et des fleurs d'orangers qui poussaient à Blidah.

Mais comment comprendre les romans canadiens-français ? Ils décrivaient des êtres meurtris, blessés, dans une langue pleine de cicatrices. Il fallait à Maurice tout réapprendre à dix-neuf ans. Entrer dans une nouvelle langue, remonter le cours d'une histoire qui ne faisait pas toujours l'unanimité parmi les Canadiens eux-mêmes. Et puis la langue, pourtant française, avait des intonations et des mots qui n'avaient plus cours en France depuis au moins deux siècles. Comme si on en voulait tellement à la France moderne, laïque et républicaine, qu'on était resté attaché à celle de l'Ancien Régime, dont on avait précieusement conservé les tournures de phrase. Pour comprendre la langue, il fallait connaître l'histoire. Cela contredisait ce qu'on racontait sur ce pays sans histoire, dont la devise était « *Je me souviens* ». De quoi se souvenait-on au juste ? Et de qui ? Ensuite, quelle histoire apprendre, laquelle fallait-il adopter, celle, rebelle, qui refusait le sort d'un peuple conquis, ou celle, plus conciliante, qui avait choisi le compromis ? Le choix n'était pas facile à faire, d'autant plus que les gens d'ici ne parvenaient pas à trancher. Sinon, que faisait donc l'amiral Nelson à surplomber du haut de son socle la place Jacques-Cartier dans le quartier le plus historique de Montréal ?

Les livres canadiens de langue française ne dissipaient pas non plus ce sentiment d'avoir atterri sur une planète qui avait été coupée du reste du monde depuis si longtemps. Certes, les gens d'ici parlaient une langue connue jusque sur les rives de la Méditerranée, mais pourquoi les mots prenaient-ils ici des sonorités si agressives ? Peut-être que Maurice parviendrait un jour à pénétrer le sens de ces mots, à s'approprier le parler des

gens d'ici, se disait-il. Il partagerait alors leurs souvenirs, quels qu'ils fussent, et peut-être qu'ils le laisseraient partager aussi leurs souffrances et leurs peines. Qui sait? Peut-être même qu'il découvrirait de nouveaux mots qui lui apprendraient leur façon d'aimer. (S'ils voulaient bien toutefois les lui enseigner, car dès qu'il ouvrait la bouche, il sentait l'obstacle, la distance infranchissable qui le séparait d'eux.)

En poursuivant ses lectures, il avait le sentiment d'être indiscret, de s'immiscer dans des histoires qui s'adressaient uniquement aux gens du pays et n'avaient pas été écrites pour être lues par d'autres. Comme s'il écoutait derrière les portes des gens qui racontaient des choses intimes ou qui se disputaient entre eux. Tel ce Jean le Cassé qui criait bien fort: «Si y faut que j'me mette à tuer autant que j'ai fourré*.» Les mots contenaient tant de colère comprimée depuis deux siècles que cela choquait Maurice, le rebutait. Il se sentait repoussé ailleurs, vers d'autres rives moins escarpées, moins hostiles, vers ceux qui parlaient anglais et étaient peut-être plus distants, mais combien plus reposants, plus neutres. Et où trouver les livres d'ici? Rue Sainte-Catherine? «A jouissait. Une vraie guidoune», disait encore le Cassé à propos de l'artère la plus éclairée de Montréal. Au coin de la rue Peel, comme dans toutes les grandes rues de Montréal, les enseignes n'affichaient qu'en anglais et tout le monde parlait d'abord cette langue. Où dormaient-ils, la nuit, les Canadiens français? Pourquoi ne prenaient-ils pas possession de cette ville pourtant installée sur leur territoire et fondée par l'un de leurs ancêtres? Pourquoi éprouvaient-ils tant d'hostilité envers elle et tant de nostalgie de la campagne? Que leur avait-elle fait, l'Amérique?

Il fallait trouver le moyen de comprendre ce pays-là, de le comprendre malgré lui.

---

* Jacques Renaud, *Le Cassé*, Éditions Parti pris, 1968.

Il n'arrivait pas à se faire de nouveaux amis parmi les Canadiens français. D'ailleurs, Jean le Cassé était lui-même un solitaire. « Jamais des tchommes qui viennent placotter », déplorait-il.

Dans l'autobus, en veston et cravate, Maurice observait des jeunes qui fréquentaient l'Université de Montréal et s'en allaient en petits groupes danser au centre social. Il aurait bien aimé pouvoir leur demander s'il pouvait se joindre à eux. Mais la plupart des étudiants francophones, en gros pulls, souvent barbus, fréquentaient des boîtes de nuit dont les murs étaient décorés de coquillages et dont le plafond était couvert de grands filets de pêcheurs, provenant sans doute de Gaspésie. Et là, en fumant des Gitanes, on écoutait des chanteurs dont les timbres de voix et les mélodies ressemblaient étrangement à celles de Brel. « Je me fous du monde entier Quand Frédéric me rappelle... Tu t'rappelles ? Frédéric... » Curieusement, Maurice ne se sentait pas touché par cette chanson qui parlait pourtant de dispersion. L'écoutait-il ? De plus, tout ce monde dégageait une profonde tristesse. À *La Catastrophe*, près d'une ruelle appelée rue de la Police, où, invariablement, une auto-patrouille ronronnait, le tuyau d'échappement répandant ses vapeurs dans la nuit froide, des serveurs en costume rayé de prisonniers se faufilaient entre les tables dans le noir. Ils transportaient sur une main, par-dessus les têtes, un plateau rempli de bouteilles de bière. De la scène arrivaient par flots des chants grivois, dont les spectateurs semblaient boire toutes les paroles qui les faisaient rire à gorge déployée. On se moquait des curés et de la religion. Comment Maurice aurait-il pu fredonner ces airs de Brassens alors que le seul prêtre qu'il eût connu était le père Evelin, le seul être qui lui eût ouvert les bras pour l'accueillir comme un Français et qui en plus délaissait ses collines fleuries (quand elles n'étaient pas enneigées) pour monter jusqu'à la grisaille parisienne et prendre des nouvelles de « Momo »,

comme il l'appelait ? Et puis, les chansonniers se moquaient du Canada et des Anglais, ce Canada qui bientôt lui donnerait enfin un passeport, un vrai, une véritable appartenance. Peut-être même qu'avec un passeport canadien il pourrait retourner à Paris épater ses copains avec une auto louée et retrouver Françoise. Que faisait-il là parmi ces révoltés ? Il avait le sentiment d'assister à un rite religieux qui lui était tout à fait étranger, comme si les adeptes de ce culte étaient liés entre eux par des liens familiaux et qu'il fallait appartenir à la même confrérie pour tout comprendre. Il avait le sentiment que son voyage était loin d'être terminé et qu'il se tramait quelque chose qui allait encore une fois démolir un rêve.

Ç'arrive à manufacture les
deux yeux farmés ben durs...

(Robert Charlebois, Réjean Ducharme,
Mon pays ce n'est pas un pays, c'est un job)

Comment pouvait-il devenir riche en travaillant pour une organisation de bienfaisance juive ? « *You can't make money working for Jews* », lui rappelait Bernie, le superviseur, lorsque Maurice se plaignait de sa maigre paie. Il devait en savoir quelque chose, lui qui travaillait là par conviction politique depuis une dizaine d'années et tenait à apporter sa propre contribution à la fertilisation du Néguev. Son père vendait des journaux provenant du monde entier, au coin des rues Sainte-Catherine et Université, dans un minuscule kiosque sombre, équipé en hiver d'une toute petite chaufferette, à vingt degrés sous zéro. En prenant leur journal du matin, les piétons pressés voyaient une main gercée se tendre pour ramasser la monnaie qu'ils laissaient sur son comptoir, et parfois ils apercevaient une tête emmitouflée dans une écharpe apparaissant derrière les petites vitres coulissantes, entre les couvertures de *Der Spiegel*, *Time*, *Life* et d'une multitude d'autres revues qui pavoisaient son kiosque. Pour que Bernie devienne avocat, il avait passé sa vie dans l'obscurité de sa cabane, s'épongeant le front devant un ventilateur portatif durant les mois d'août de Montréal, torrides et poisseux d'humidité, se levant à cinq heures du matin pour recevoir les journaux et ne quittant son kiosque qu'à six heures du soir, les dernières éditions des quotidiens paraissant en fin d'après-

midi. Mais son fils préférait aller s'établir en Israël et préparait son émigration prochaine.

Kaiser & Kaiser, dont le siège social se situait au Connecticut, fournissait le matériel complet du bâtisseur : des tables à dessin aux instruments d'arpentage et même jusqu'aux bulldozers. Sa succursale de Montréal était située près de l'aéroport de Dorval. En se rendant au travail, Maurice découvrait l'Ouest canadien à quelques kilomètres de chez lui. L'horizon s'étendait à perte de vue à travers la fenêtre de l'autobus qui le conduisait à la Côte-de-Liesse. Dès que le chauffeur ouvrait la porte pour laisser monter des passagers, une vague d'air froid accompagnait les bouffées de poussière qui montaient à l'intérieur du véhicule aux fenêtres givrées. On démolissait la route qui conduisait à l'aéroport pour construire une autoroute. Des mastodontes étaient à l'œuvre, creusant, défonçant, piochant, tandis que des bulldozers déracinaient des arbres, aplanissaient les terrains. Des formes humaines au dos courbé, la tête basse, les mains dans les poches de leur blouson, descendaient de l'autobus et traversaient un chemin rocailleux, la montée Durocher, pour se rendre à l'arrière de l'édifice où se trouvait la salle d'expédition. En jeans ou pantalons noirs, les jeunes employés du *shipping* semblaient défier le froid, gardant leur chemise ouverte à quinze sous zéro, ne portant ni chapeau ni gros manteau, à peine un bandeau autour des oreilles. Les secrétaires arrivaient accompagnées en auto par les employés du bureau, l'*office*, et entraient par la porte principale. Le bâtiment très vaste, en rez-de-jardin, était entouré de vitres géantes à travers lesquelles apparaissaient des terrains vagues à l'infini. Au loin, traversant de biais la montée Durocher, on pouvait voir une voie ferrée envahie d'herbes mortes où le train ne passait jamais. L'édifice au carrelage blanc et luisant, où les machines à écrire crépitaient au même rythme que celui des calculatrices, semblait se trouver en plein milieu de ces immenses

espaces canadiens que montraient les films américains en Égypte.

À l'aéroport, des avions déversaient des milliers d'immigrants. Le Canada était en pleine expansion et, en plus, on préparait l'Exposition universelle qui devait avoir lieu dans peu de temps, à Montréal. L'autoroute pourrait ainsi conduire les futurs visiteurs directement à l'emplacement d'Expo 67. Toujours l'esprit pratique, ces Canadiens. Le boulevard Décarie, qui était le prolongement de la Côte-de-Liesse et faisait penser à Los Angeles, allait changer de visage. Les concessionnaires aux terrains remplis d'autos américaines, qui offraient de grosses Oldsmobile pour une bagatelle, le prix marqué à la craie sur le pare-brise, allaient disparaître pour faire place à l'autoroute. De même que les restaurants aux noms américains, à l'allure de casinos. *Miss Montreal* et *Ruby's* offraient même des spectacles dans des lieux clos. Les journaux racontaient que, dans l'un de ces établissements, une effeuilleuse avait osé enlever son soutien-gorge en faisant son numéro de strip-tease, mais avant qu'elle n'enlève son slip (« *Take it off, take it off* », criait un client éméché), l'escouade de la moralité de la police de Montréal avait envahi la salle et interrompu le spectacle. Ailleurs, dans le West Island, au nouveau centre commercial de Pointe-Claire, une réplique de la statue de David faisait scandale. On n'exposait pas des hommes nus à la vue des enfants. Comment leurs parents pourraient-ils leur expliquer cette chose que les hommes ont entre les jambes ? Des danseuses d'une troupe de ballet africain qui allait donner un spectacle, dans cette deuxième ville de langue française au monde, devaient se couvrir les seins avant d'apparaître sur scène. « Quand ça bouge, c'est pas de l'art », avait dit le chef de la police. Montréal était très soucieuse de sa vertu et son maire surveillait la moralité de ses concitoyens ; après tout, on allait recevoir de la visite.

Les cadres de Kaiser & Kaiser étaient des Britanniques qui avaient fait toutes les colonies de Sa Majesté, même l'Égypte. Le directeur général aurait pu jouer dans un film avec Alec Guinness. Roux, il était grand, costaud et portait une grande moustache touffue. Chaussé de bottines noires et vêtu d'un pantalon gris, il s'activait toujours en chemise blanche, les manches relevées, le col ouvert et sans cravate. Il était si affairé qu'il transpirait en hiver comme en été, malgré l'air climatisé. Un pan de sa chemise sortait constamment de la ceinture de son pantalon, comme ces enfants de bonne famille, à la mise soignée et en blazer, mais pleins d'énergie et qui, en jouant, oublient toute retenue et courent en tous sens dans les cours d'école. Avec son assistant, il dirigeait les affaires de façon prompte et efficace. La bonne humeur régnait dans ce bureau spacieux et éclairé. Le ciel bleu s'étendait jusqu'à l'horizon. Tout le monde ici ne parlait qu'anglais et les blagues, souvent à double sens, contenaient des allusions sexuelles.

— *Does she or doesn't she?* demandait le directeur, à l'intention d'une secrétaire aux jupes serrées, en paraphrasant la publicité d'un shampoing colorant.

— *Only my hairdresser knows for sure,* répliquait Brenda, la plus sexy d'entre toutes, talons aiguilles, fesses rebondies, rouge à lèvres rose.

Travailler, c'était donc ça : de la bonne humeur à longueur de journée. On ne voyait pas passer le temps. Les fins d'après-midi d'hiver, on était même étonné de remarquer que les grandes baies vitrées reflétaient, comme sur un écran géant, l'ambiance effervescente et enjouée du bureau, dont les lumières, entre-temps, s'étaient imperceptiblement allumées, la nuit ayant soudain entouré l'édifice. Ici, on n'écoutait pas toute la journée CKGM, on ne tendait l'oreille que lorsqu'une fusée était prête à décoller de Cap Canaveral, à la conquête de l'espace. Le directeur ayant apporté son transistor, ses assistants entouraient son bureau et attendaient le décollage.

« *Ten, nine, eight, seven...* », signalait une voix à l'accent sudiste.

Le superviseur, comme la majorité des employés du bureau, était canadien-anglais ; ils habitaient tous à Dorval, à Pointe-Claire ou à Lachine, comme d'ailleurs les Britanniques. Le grand patron était américain ; il n'intervenait jamais dans les affaires courantes. En costume bleu foncé et cravate rayée, la peau légèrement dorée des gens de la Nouvelle-Angleterre, les cheveux noirs et lisses sagement séparés par une raie, il n'apparaissait parmi les employés que très exceptionnellement, son bureau étant situé à l'autre extrémité de l'édifice, où il avait sa secrétaire personnelle. Néanmoins, au cours de ses brèves apparitions, les cadres du bureau accouraient vers lui, dès qu'ils l'apercevaient, pour le débarrasser de la commande anodine qu'un président ou un vice-président quelconque d'une autre entreprise avait pu lui présenter. On disait qu'il était aussi l'actionnaire majoritaire de la filiale canadienne de Kaiser & Kaiser. C'est dans la salle d'expédition, le *shipping*, plutôt sombre, où il fallait s'enquérir de la disponibilité des stocks, que se trouvaient les Canadiens français et la plupart des Irlandais. Ceux-ci, curieusement, parlaient français et s'entendaient comme larrons en foire avec les francophones, faisant avec eux des farces à propos de tout et de rien. On les entendait sortir ensemble, les vendredis après-midi, pour se rendre à la taverne du coin. Été comme hiver, les employés du *shipping* demeuraient enfermés dans la pénombre. C'est à peine si, en été, ils sortaient à midi, avec leur boîte à lunch, sur la pelouse qui entourait le bâtiment. Ce n'était pas un hasard s'ils étaient si pâles. La clarté du soleil devait certainement les aveugler lorsqu'ils sortaient ainsi soudainement de l'obscurité.

Les Irlandais, qui semblaient tous habiter une ville du nom de Verdun, s'appelaient Sean ou James, et leurs femmes, qui travaillaient toutes dans le bureau, étaient

rousses ou blondes, portaient des chignons haut perchés sur la tête et se prénommaient Maureen, Helen ou Brenda. Certains, parmi les Irlandais, étaient des représentants. Dès qu'ils franchissaient la porte principale à sept heures du matin, frais rasés, sentant le Old Spice, les traits encore tirés, ils débitaient des blagues :

— *Hey Mo, you know what the rabbi said after the circumcision : it won't be long now !*

Ils s'adressaient à Maurice en anglais, mais parlaient français aux Canadiens français avec le même accent que ces derniers. Pourquoi diable parlaient-ils anglais à Maurice ? D'ailleurs, ils passaient d'une langue à l'autre avec aisance, sans même changer de registre.

Une cantine ambulante arrivait ponctuellement aux heures des pauses café à l'arrière du bâtiment : un klaxon que l'on entendait du bureau annonçait l'arrivée de la camionnette dans le stationnement — deux coups brefs qui faisaient penser aux sirènes des paniers à salade de la police française. La cantine annonçait aussi l'heure du repas ou des pauses. Le conducteur ouvrait le panneau qui révélait des étagères remplies de chips, de Mae-Wests, de Life Savers, de gâteaux aux raisins et, derrière une vitre, dans un frigo, des sandwichs aux œufs, du Pepsi, du Coca-Cola. Monsieur Kelly, le concierge de l'immeuble, racontait, toujours en riant, que des cantines identiques avaient servi à approvisionner les immigrants chinois qui posaient les rails du chemin de fer dans l'Ouest canadien. Ici, en tout cas, chez Kaiser & Kaiser, on aidait à la construction du Québec.

À la cafétéria, à l'heure du midi, seuls les anglophones s'adressaient à Maurice. Les francophones baragouinaient entre eux dans une langue qui lui était toujours étrangère. « As-tu vu l'nouveau à l'office ? Y est-tu hindou ? » disaient-ils, tandis qu'il les surprenait en train de parler de lui. Son travail consistait à prendre des commandes au téléphone. « *Order desk*, bureau de com-

mandes », lui fallait-il répondre, le bilinguisme étant de rigueur.

Très discrets, les anglophones du bureau ne lui avaient jamais posé de questions sur ses origines. Seul le gérant britannique avait fait allusion à l'Égypte en prononçant à son intention quelques mots de bienvenue en arabe, le premier jour de son arrivée, voulant sans doute montrer par là qu'il avait fait les colonies. Mais le fait que Maurice parlât anglais semblait l'inclure d'emblée parmi les *nouveaux* Canadiens qui venaient de partout et avaient peuplé le Canada. On disait de Maurice qu'il était un « *New Canadian* » ; il y avait là quelque chose de valorisant, de rafraîchissant dans l'idée de nouveauté, comme si les immigrants venaient rajeunir le Canada. C'était une tout autre paire de manches avec les Canadiens français. Le seul d'entre eux qui travaillât au bureau échangeait peu de paroles avec Maurice. À l'heure des repas, il se tenait avec les Irlandais et les autres Canadiens français du *shipping*, parlant même anglais et riant très fort. Sans doute les Canadiens français et les Irlandais étaient-ils faits pour s'entendre, se disait Maurice. Il s'imaginait qu'il devait y avoir bien du bruit dans les tavernes où ils allaient boire de la bière les vendredis après-midi. Est-ce que cela virait à la bagarre ?

Monsieur Kelly polissait tout le temps le carrelage déjà brillant du plancher, avec sa cireuse au ronron tranquille. Une fin d'après-midi, alors que Maurice était en train de laver sa tasse de café, il lui raconta que les Canadiens français n'avaient jamais fait la dernière guerre. Ils avaient fui à la campagne, dit-il en ricanant. Il s'entendait pourtant à merveille avec eux, leur offrant des gâteaux qu'il achetait à la cantine, parlant avec eux en français, comme si ç'avait été sa propre langue. Mais il semblait éprouver une certaine rancune à leur endroit, rancune qui remontait à la dernière guerre. Maurice se

demandait pourquoi il lui avait dit cela. Avait-il deviné ses origines juives ou tentait-il de le dissuader de les fréquenter ? Toujours est-il que les Canadiens français n'approchaient pas Maurice, d'autant moins qu'il ne travaillait pas dans le *shipping*. À la petite cafétéria, à l'heure des repas, ils l'observaient de loin et plaisantaient entre eux en imitant l'accent parisien.

L'employé canadien-français du bureau s'appelait Michel Tremblay (pas l'écrivain, un autre) et ne détestait pas se faire appeler Mike. Il avait les cheveux châtains clairsemés et portait des complets gris sombre ou bleu marine qui lui donnaient un air distingué. Ses lunettes, à travers lesquelles perçaient des yeux noisette au regard clair, passaient inaperçues, sans doute à cause de la monture d'un gris transparent qui se confondait avec les verres. On les remarquait seulement lorsque Michel, paraissant perplexe, fixait son interlocuteur par-dessus en baissant légèrement la tête. Il adoptait cette attitude lorsque Maurice l'interrogeait, ne parvenant pas à comprendre les précisions trop techniques de certains produits, qui étaient pourtant décrits en détail dans le catalogue de l'entreprise. Malgré ces échanges, Michel Tremblay gardait ses distances et, à l'heure du lunch, il s'asseyait à la même table que les gars du *shipping*, comme s'il voulait ainsi manifester sa solidarité avec eux. Au bout de plusieurs mois, toutefois, il adressa un jour familièrement la parole à Maurice sur un sujet qui ne concernait pas le travail. Les difficultés éprouvées par Maurice avaient sans doute contribué à briser la glace. Michel Tremblay comprenait les aspects techniques des instruments de précision comme s'il avait fait des études d'ingénieur. Les techniciens allemands du service de réparation, qui détestaient se faire déranger lorsqu'ils se penchaient sur les pièces démontées des appareils, lui accordaient toute leur attention dès qu'ils le voyaient apparaître dans leur local, ôtant même parfois leur blouse grise pour le suivre jusqu'au téléphone

et apporter des explications techniques supplémentaires au client qui attendait au bout du fil. Peut-être que Michel s'était approché de Maurice en se disant: «*Ce gars-là, y se donne ben de la misère pour nous comprendre pis y lâche pas, m'en vas y dire un mot*», ou quelque chose du genre. C'est que, effectivement, Maurice s'était assis, un jour, à la cafétéria, à la même table que les gars de l'expédition, mais, au bout de quelques minutes, il s'était rendu compte que toute le monde riait, sauf lui: il ne parvenait toujours pas à comprendre leurs blagues. Il s'était donc levé poliment pour aller aux toilettes. De plus, sa fierté l'empêchait de reconnaître qu'il ne comprenait pas les clients francophones qui faisaient des commandes par téléphone et il avait fini par demander de l'aide à Michel. Cependant, il en avait honte. Il lui fallait un interprète et il était censé être bilingue. Que diraient de lui les patrons? Malgré toutes ses lectures, il ne comprenait toujours pas tout à fait les francophones de ce pays. Certains, parmi les clients, lui adressaient même carrément la parole en anglais, tout en sachant qu'il parlait français.

— Pourquoi me parlez-vous anglais? Se mit-il à hurler un jour dans le bureau tranquille. Parlez-moi en canadien, maudzi! s'écria-t-il écrié, excédé, pendant que les autres employés se tournaient pour le regarder.

Le client, irrité, ne le rappela plus, préférant s'adresser plus simplement à Michel.

— D'où tu viens? lui demanda un jour Michel, à brûle-pourpoint, en essuyant sa tasse de café avec du papier brun, à l'heure du *break* matinal. Es-tu français?

— Ben non, s'essaya Maurice sur un ton familier, je viens d'Égypte.

— T'es égyptien d'abord...

— Non, non, j'chuis juste né là.

— Ben, si t'es né là, t'es égyptien...

* * *

Kaiser & Kaiser recevait de gros contrats de tous ces projets de construction qui pullulaient partout à Montréal et dans les alentours. Les camions de livraison partaient, remplis de jalons, de gros rouleaux de papier, de tables à dessins et de toutes sortes d'instruments de précision. L'emplacement de l'Expo n'étant pas assez grand, on avait décidé de construire une autre île en plein milieu du fleuve. Peut-être que l'on construirait aussi une tour qui serait haute de trois cent vingt-cinq mètres, plus haute que la tour Eiffel, pour célébrer du même coup le trois cent vingt-cinquième anniversaire de Montréal. Et puis non, des penseurs réunis dans un château, près d'Ottawa, n'étaient pas d'accord. Cela correspondait à mille soixante-six pieds, ce qui risquait d'apparaître comme un affront fait aux Anglais en leur rappelant la date malencontreuse d'une autre conquête, celle de Guillaume le Conquérant. Pas commode d'être biculturel au Canada ! Mais, en fait de construction, rien n'arrêtait ces Canadiens qui alimentaient en électricité l'Amérique entière. Il fallait commander des instruments pour les arpenteurs directement d'Allemagne fédérale, Kaiser & Kaiser ayant épuisé ses stocks. L'île de Montréal était un immense chantier de construction. La ville poussait sous terre et dans les airs. On avait à peine fini de construire le métro de Montréal qu'on décidait d'agrandir son réseau. Le Québec lui-même était en pleine croissance : on construisait un grand barrage quelque part dans le Nord. Le Klondyke de la construction ne semblait pas avoir de fin, au grand bonheur des arpenteurs-géomètres, des ingénieurs et des patrons de Kaiser & Kaiser. Il fallait répondre aux demandes toujours grandissantes, et l'on finit par engager au bureau d'autres jeunes Canadiens français. D'autant plus que les clients refusaient de parler anglais, même si certains parmi eux conversaient parfois dans cette langue avec Maurice lorsqu'ils s'apercevaient de son accent étranger. (Compliqué, le Québec.) Les patrons agissaient de

la sorte par pragmatisme, n'ayant jusqu'ici embauché que des employés unilingues anglophones. De nombreux clients de l'entreprise étaient des firmes d'ingénieurs, comme si le Québec avait prévu ce gigantesque développement et s'était pourvu d'une armée de constructeurs en les préparant spécifiquement pour ce moment épique. Outre ces sociétés, le plus gros client était le gouvernement du Québec. Son ministère des Travaux publics et son ministère de l'Éducation appelaient sans cesse pour faire des commandes. Ce dernier, d'ailleurs, construisait partout dans la province des « polyvalentes », des écoles secondaires modernes et démesurément spacieuses destinées à contenir tous ces enfants qui ne cessaient de naître.

Maurice avait de quoi être complexé. « Je ne ferai jamais partie de ce Québec si je ne parle pas comme eux », déplorait-il en silence. Comment allait-il participer à la construction de ce pays du Grand Nord ? Pourrait-il devenir canadien français ? Les Anglais, eux, ne se posaient jamais ce genre de questions. Cela ne les gênait pas de ne pas parler la langue de leurs employés et de leurs clients.

Il avait beau faire des efforts pour parler canadien, rien à faire. S'il essayait de parler comme eux, ils risquaient de penser qu'il se moquait d'eux. Les mots prenaient ici une autre tournure, le froid et l'isolement les avaient complètement déformés. « Merde », ce n'était pourtant pas compliqué à prononcer. Pourquoi les employés du *shipping* s'obstinaient-ils à dire « Marde » ? Il y avait même dans le mot « s'obstiner » une dose d'agressivité à l'égard d'une religion qui les avait pourtant protégés. Une seule syllabe bien aspirée évoquait tout un périple traumatisant. C'est « s'*ost*iner » qu'il fallait dire. La même syllabe pouvait aussi servir à ponctuer une phrase et elle s'ajoutait aux exclamations, accentuant ainsi l'admiration ou la colère. D'autres mots encore, issus tout droit de l'autel de l'église, étaient soudain

transformés en jurons dès qu'on les prononçait par exaspération ; ils sentaient alors non pas les cierges, mais la taverne et la force rude des hommes nordiques. Comment Maurice aurait-il pu employer les mêmes jurons, lui qui avait connu un autre périple ? S'il avait existé un manuel de phonétique, il se serait mis immédiatement à l'apprentissage de cette langue pour devenir canadien français. Mais bon Dieu, dans quelle école enseignait-on cette langue ? Il voulait l'apprendre maintenant, « tusuite ».

À la télévision on parlait pointu comme lui, on parlait un français international et on reprochait au peuple de parler mal. Pourquoi donc les gars du *shipping* ne l'acceptaient-ils pas, lui qui parlait comme les lecteurs de nouvelles ? Il y avait là quelque chose qui lui disait qu'il n'était pas tout à fait normal. Il souffrait d'une difformité causée par sa différence. Il ne pourrait jamais parler comme eux, jamais se fondre dans le paysage. Certains psychologues, qui étudiaient l'âme des peuples, associaient les Canadiens français à cette figue à l'écorce dure, mais au noyau tendre, qui poussait dans le Néguev, auquel étaient associés les Israéliens de naissance, les Sabras. Combien de temps cela allait-il lui prendre pour arriver jusqu'au noyau ? En même temps, voulait-il vraiment se rapprocher d'eux ? Et à quoi lui servirait de se joindre à eux, s'il voulait devenir riche ? L'Amérique, la langue de l'Amérique, c'était bien l'anglais. En Égypte, n'avait-il pas été formé dans des écoles anglaises ? Pourquoi était-il si intrigué par ces gens-là ?

Il pleuvait des cordes en cette fin de journée d'octobre. Maurice attendait une éclaircie derrière la baie vitrée de la réception pour courir jusqu'à l'arrêt d'autobus. Une horde, sortie de l'entrepôt, traversait la grande salle aux murs lambrissés de bois et allait s'engouffrer dans une voiture qui attendait devant l'entrée principale, lorsqu'il entendit :

— Maurice, viens-t'en, on s'en va prendre une bièïre.

C'était Michel, déjà dans la cour, se tournant vers lui en courant, regardant dans sa direction sans le voir, ses lunettes ruisselantes.

(« Quelle horreur, pensait-il, prendre un verre avec ces Canadiens français à qui je n'ai même pas dit que j'étais juif, et je ne les comprends même pas quand ils parlent, et puis ils ont l'air rude, parlant fort avec des « *criss* » à tout bout de champ. Que faire ? »)

— Ben... où allez-vous ? leur cria-t-il par la porte vitrée entrebaîllée.

— À taverne, viens-t'en, répondit Michel, en tenant la portière ouverte pour qu'il les rejoigne.

Dans la vieille Chevrolet Belair, il fallait s'entasser, cela sentait le shipping, une odeur de cuivre et de colle mêlée à une senteur de savon. La taverne était remplie d'hommes, assis en grappes autour de petites tables, chacun installé devant deux ou trois verres de bière, quand ce n'était pas de grosses bouteilles brunes. Et quelle cacophonie montant de tous ces hommes parlant fort et tous en même temps. De petits carreaux aux vitres épaisses laissaient filtrer de vagues taches rouges clignotantes formées par l'enseigne au néon du bowling d'en face. Des ventilateurs tourbillonnaient mollement au plafond sans dissiper l'odeur acide qui restait collée sur les tables et les murs. La lumière jaune blafarde faisait penser à une prison. À quel autre endroit pouvait-on trouver des hommes réunis de la sorte dans un lieu d'où les femmes étaient exclues ? En plus, ils mettaient du sel dans leur verre et commandaient un œuf bouilli.

— Eille, Gros-Poil, deux molles pour notre ami le Français, criaient-ils au garçon, un gros bonhomme à moustache et en gilet qui, derrière le comptoir, enlevait soigneusement la mousse débordante des verres au moyen d'une languette, avant de les poser sur son plateau.

« Je dois avoir l'air d'un dandy avec mon costume cravate de chez Eaton's », pensait Maurice.

Au bout de plusieurs mois, la glace avait-elle fini par se briser avec ces Canadiens français ? « Il existe beaucoup de difficulté chez les Canadiens français à verbaliser les sentiments ainsi que beaucoup de sobriété et de pudeur* », avait-il lu la veille dans un ouvrage de sociologie.

Michel Tremblay habitait dans l'est de Montréal, quelque part près du boulevard Pie-IX. Même les rues portaient des noms de papes au Québec. Le quartier semblait être au bout du monde. À part quelques familles italiennes, il ne devait pas y avoir là d'immigrants.

— Dans quelle paroisse restes-tu ? lui demandait Michel.

— J'habite pas une paroisse, j'habite à Côte-des-Neiges.

— Il y a déjà eu là des Canadiens français, ajoutait Michel. Astheure, y a toutes sortes de nationalités, des Noirs surtout sur la rue Barclay...

Pourquoi parlait-il de nationalités ? N'étaient-ils pas tous canadiens ou en voie de le devenir ?

Michel n'était pas encore marié, mais il avait une « blonde *steady* » et son père avait hâte qu'il se marie. Il semblait très proche de son père, avec qui il prenait souvent une bière à la taverne, les fins de semaine. Cela étonnait Maurice.

— Tu prends une bière à la taverne avec ton père ?

— Ben oui, pourquoi pas ? Mon père, c'est un vrai chum, je lui raconte tout.

— Tout ?

— Certain, je lui parle même de mes blondes.

— Comme ça, lorsque tu couches avec une fille, tu en parles à ton père...

— Si j'ai des choses à lui dire, ben oui, pourquoi pas ?

Maurice pensait à son père, qui l'aidait autrefois dans ses leçons d'arabe en lui donnant des tapes sur la

---

* Philippe Garigue, *La Vie familiale des Canadiens français*, PUM,1962.

tête parce qu'il ne comprenait pas. Aurait-il emmené ce paternel autoritaire prendre un drink au bar du *Cecil's* d'Alexandrie ?

Contrairement aux Anglais, les Canadiens français posaient bien des questions. Lorsque Michel apprit que Maurice était juif, il lui dit, comme ça, à brûle-pourpoint :

— Vous, là, vous fêtez pas Noël. Mon père a déjà travaillé pour des Juifs sua Maine, mais ils refusaient d'avoir un arbre de Noël à l'office. Qu'est-ce que vous fêtez donc à Noël ?

— Ben, nous aut', on allume des bougies sur un chandelier, répondit Maurice en adoptant un ton familier pour abolir toute distance géographique, et en prenant bien soin de ne pas parler canadien, comme Sherry ou Arthur, à l'Organisation qui plantait des arbres.

Mais il pensait aussi à son père qui étudiait le Coran, en Égypte, et à sa mère tireuse de cartes. « Mieux vaut ne pas leur raconter tout ça, se dit-il. Ici, les gens ont des appartenances claires. Ils sont canadiens-anglais ou canadiens-français. »

— Comme ça t'es de nationalité juive... renchérissait Michel en avalant une autre gorgée de son verre et en sortant une Export sans filtre du paquet déjà ouvert, posé sur la table.

Même les verres étaient différents dans ce lieu bondé. Longs et filiformes, mais pas très grands, ils avaient une forme féminine. Maurice ressentait un plaisir rafraîchissant à prendre son verre pour le porter à ses lèvres.

— Non, c'est pas ma nationalité, répondait avec hésitation Maurice tout en cherchant d'où pouvait bien venir tout ce brouhaha.

— T'es de nationalité égyptienne d'abord... Non ? C'est mêlant, ton affaire. T'es quoi ?

— Chuis un nomade, répondait Maurice pour ne pas avoir à entrer dans les détails.

— Un nomade d'Arabie ! s'esclaffa tout à coup un employé du *shipping* du nom de Lebrun qui riait pour

un rien dès qu'il se trouvait en groupe et montrait ainsi un trou noir entre ses dents en ouvrant la bouche.

— Eille, c'est-tu vrai que vous avez le droit d'avoir plusieurs femmes dans ton pays?

Il était particulièrement jovial parce qu'on lui avait offert de conduire un des camions de livraison de Kaiser & Kaiser et il prenait cela comme une promotion. Et puis, c'était aussi jour de paie. «Qu'est-ce qui lui donne cet air sadique? se demandait Maurice. Le fait que je sois un étranger, que je parle différemment ou, plus simplement, que je ne le comprenne pas?» Pour ne pas perdre la face, Maurice prétendait saisir les blagues de Lebrun en riant avec les autres, mais il avait beau tendre l'oreille il n'en était rien. S'il lui avait demandé de répéter, il aurait ainsi avoué son impuissance. Il faisait donc mine de comprendre et riait plus ou moins sincèrement à la fin des blagues que racontait inlassablement Lebrun.

— M'en vas vous en raconter une sué Juifs. Saviez-vous que ce sont les Juifs qui ont coulé le *Titanic*?

— ...

— ... Non? Iceberg, c'est pas juif ça!

Et tout le monde d'éclater de rire, y compris Maurice qui ne savait plus si on riait de lui ou si on n'était tout simplement pas en train de se défouler après une longue semaine de travail.

— Eille les gars, avez-vous entendu la dernière d'Yvon Deschamps sué Juifs? continuait-il en portant son verre à ses lèvres. Y paraît que le bon Dieu arrive chez Abraham pis y dit: «Eille, Abraham, que c'é que tu fais après ton magasin fermé? C'est pas le sabbat aujourd'hui? Y paraît qu'Abraham y répond: «Sorry, I don't speak French.»

On riait aux éclats autour de la table, même que les verres tintaient. «*Fuck*, se dit Maurice, je vais lui casser la gueule à ce con-là, et puis ses blagues sur les Juifs,

comment les prendre ? S'agit-il de moi ou d'autres que moi à qui je ressemble si peu ? »

— Il y a deux Canadiens français qui s'en vont à la chasse aux canards, risqua Maurice. (« On va bien voir s'ils ont le sens de l'humour lorsqu'on se moque d'eux », se disait-il, le visage rouge, le sang lui montant à la tête, le cœur battant. « Crise cardiaque dans une taverne », risquait-on de lire le lendemain dans la manchette de *Montréal-Matin.*) L'un d'eux crie : « Jeaaan ». L'autre répond : « Qouain ? » et il se fait tirer dessus.

Des rires polis se firent entendre autour de la table. Michel riait plus fort que les autres, l'air de dire : « Envoye, Maurice montre-z-y que t'es capable de lui rendre la monnaie de sa pièce. » Mais Lebrun ne trouvait pas la blague drôle. En posant son verre sur la table et tout en s'essuyant la bouche de l'autre main, il se leva d'un bond et empoigna Maurice par le nœud de sa cravate.

— Maudits criss d'importés ! Vous êtes toutes pareils, sti ! Vous parlez comme des tatas pi vous vous moquez de not' parler. Je vais te sacrer une volée que t'oublieras pas, mon asti de tabarnak.

Maurice, assis sur le bord de sa chaise, perdit l'équilibre et se retrouva par terre. Que s'était-il passé ? Lebrun l'avait-il frappé ? De la table d'à côté, d'autres ouvriers s'étaient levés et criaient :

— Vas-y, Lebrun. Donne-z-y une bonne claque à c'te maudite tapette-là.

Le garçon qui servait les bières posa son plateau, s'approcha de Maurice, qui commençait à se relever, le prit par le collet et le traîna jusqu'à la porte :

— On veut pas de trouble icitte, mon ami, lui dit-il.

* * *

En attendant de faire partie des gens d'ici, Maurice lisait de plus en plus de romans canadiens- français. S'il pouvait s'introduire dans ces mondes imaginaires, peut-être parviendrait-il à pénétrer l'âme de ces Canadiens français. Après *Le Cassé*, il entrait dans l'univers de *Bonheur d'occasion*. Il se mettait à table avec Florentine Lacasse et les gens de Saint-Henri. Il voulait tellement appartenir à leur histoire qu'il la réinventait. Il écoutait la mère de Flo comme si ç'avait été la sienne et lui donnait même parfois l'accent d'Alexandrie. Il retrouvait ce monde tous les soirs, même si Florentine, elle, servait le petit-déjeuner, le matin, sur le comptoir du *Quinze-Cents*. Il prenait une part active à l'intrigue, se confondant avec les personnages, les côtoyant, en ajoutant même de nouveaux, comme ce chauffeur de taxi du nom de Moe, un vrai *mentch** né à Montréal de parents originaires de Russie, à qui parfois il prêtait sa voix aux accents d'Égypte. Là, les autres personnages attablés au comptoir du snack-bar s'arrêtaient net de lui parler, le dévisageaient et se demandaient d'où pouvait venir cet intrus à l'accent syrien. Il devait être un de ces colporteurs qui sillonnaient la province à vendre à crédit du tissu aux dames. Les hommes des villages étaient jaloux de ces Syriens qui vendaient des étoffes à leurs femmes tandis qu'elles les écoutaient parler des heures durant parce qu'elles adoraient leur accent exotique.

Maurice comprenait mieux Florentine que Jean le Cassé, à cause surtout de cette intonation douce qu'elle avait dans la voix. Et puis, Florentine était si soumise, si vulnérable, la pauvre, comment ne pas s'apitoyer sur elle ? De plus, elle rencontrait bien des gens à son comptoir. À part les nonnes et les ouvriers au manteau de gros coutil, il y avait aussi des chauffeurs de taxi juifs, même si le roman n'en faisait pas état. Maurice était sûr qu'il corrigerait cet oubli. Ils étaient originaires d'Europe de

* En yiddish, homme généreux, bienveillant.

l'Est, de Russie peut-être. Comme les parents de Moe, ils trimaient dur, dix, douze heures, jour et soir, à économiser pour que leurs fils ou leurs filles aillent à McGill et deviennent médecins ou avocats. (Pas question pour eux d'avoir à recommencer l'épisode de Rabinovitch et d'insister pour être reçus parmi des Canadiens français. Une fois c'est assez, ils avaient compris la leçon.) Ces chauffeurs de taxi ne savaient trop que penser du maire de Montréal et de certains nationalistes qui sympathisaient avec les fascistes en Europe. Accoudés sur le comptoir, ils étaient servis par Florentine. « Du café et des œufs au miroir », commandaient-ils. « Mais sans bacon », précisait Moe, ce Juif socialiste qui demeurait allergique au porc. Il avait l'œil vif, même s'il n'avait pas dormi de la nuit, conduisant dans sa vieille Packhard tous ces bourgeois d'Outremont dans des maisons closes sur la *Main*. Le taxi doit parfois s'arrêter en plein milieu d'une rue au son de la sirène et attendre tous phares éteints que les lumières de Montréal se rallument car on est en train de s'exercer à un couvre-feu, les Allemands peuvent traverser l'Atlantique et bombarder Montréal.

Si Moe avait été plus jeune, il aurait fait la cour à Flo et il enviait à ce moment Jean Lévesque qu'elle entourait de tant d'attentions, alors que celui-ci semblait vouloir la draguer tout en se montrant indifférent à son égard, la tête penchée sur un livre. Moe savait d'instinct que Jean Lévesque était un de ces exploiteurs qui allaient se servir de Florentine, l'utiliser puis l'abandonner là, sur le comptoir, comme une vieille guenille, car Jean voulait monter vers le haut de la ville, devenir aussi riche que ces gens de Westmount, les mêmes qui gagnaient toujours, guerre ou pas. Malgré l'heure matinale, Moe fumait son cigare et semblait reprocher à Florentine sa fascination pour Jean Lévesque. Parfois, il se retournait sur le tabouret du comptoir et lançait à celui-ci un regard méprisant. Il soupirait tout en regardant Florentine dont les yeux brillants d'admiration étaient fixés sur Jean, tandis que

celui-ci, l'air toujours indifférent, poursuivait sa lecture, le dos courbé.

La femme de Moe, Rosa — comme dans Rosa Luxemburg —, allait se réveiller dès qu'il mettrait le pied sur l'escalier en spirale de cette maison de la rue Hutchison où habitait aussi Duddy Kravitz. Rosa admirait les anarchistes; ses deux fils, elle les avait appelés Sacco et Vanzetti en hommage aux deux anarchistes condamnés à la chaise électrique au Massachusetts. Malgré ses sympathies, elle avait accepté de combler le souhait de son mari et d'inscrire ses enfants à l'école socialiste juive. Car Moe, lui, était communiste et avait adhéré au Parti, qui bientôt allait être déclaré illégal — *because* le pacte germano-russe. Comment ne pouvait-il pas s'identifier à Florentine Lacasse? Celle-ci sent qu'il a un léger accent, peut-être sait-elle vaguement qu'il est juif, comme ceux dont on parle à la radio et qui, sur des photos que publient les journaux, paraissent bafoués, humiliés, une étoile jaune épinglée sur un paletot noir, et pendant ce temps le monde attend. Elle ne comprend pas pourquoi on leur en veut, même que certains de ses clients font des blagues sur eux, racontant que c'est à cause d'eux s'il y a une guerre. Son père, Azarius, se portera volontaire, l'armée canadienne le nourrira, lui fournira ses vêtements et lui paiera même un salaire. Faut aller se battre au front pour vivre un peu. Allez comprendre.

Étrangement ce roman permettait enfin à Maurice de s'approprier un passé qui aurait pu être le sien. Dans vingt minutes, Réal Godbout viendra au snack-bar prendre la relève de Moe au volant de la Packhard. Il conduira Moe sur la rue Hutchison et ira garer le taxi à l'un des coins de la rue Saint-Jacques en attendant le premier client. Ils conduisent la même auto, s'assoient derrière le même gros volant qui leur arrive presque à la ceinture, mais ont-ils connu la même histoire? L'un est le chauffeur de nuit, l'autre, de jour. Ils parcourent les

mêmes rues, s'arrêtent peut-être aux mêmes adresses. Réal a le même nom que le premier ministre libéral du Québec, Moe s'appelle Mabovitz, le patronyme de celle qui sera dans quelques décennies première ministre d'Israël, mieux connue sous le nom de Golda Meïr. Peut-être est-il parent avec elle. Il prend une dernière tasse de café avant d'aller se coucher, et Réal en commande une aussi avant de prendre le volant. Ils ont tous les deux en tête cette image, qu'ils ont vue sur la couverture du *Montreal Herald,* cette photo du roi George VI qui, en compagnie de son épouse, descend d'un carrosse. Même si la photo est en noir et blanc, le couple royal a un regard bleu. Le roi est en habit blanc d'amiral et la reine, une voilette sous le chapeau, lance un regard derrière elle comme si elle avait oublié quelque chose sur le siège, mais elle sourit discrètement, comme un ange, en descendant la marche avec sa longue robe serrée, elle ne doit pas avoir plus de trente-trois ans. Combien de rois le Canada héberge-t-il ? Et de reines ? Il défend le monde libre, mais refuse les réfugiés juifs, comme le font tant d'autres pays. Les États-Unis ne sont pas encore en guerre. Reste un troisième collègue de taxi, Luigi l'Italien. Il prend la relève au volant les weekends. Et parcourt les mêmes rues de Montréal. Il porte, par le biais de son rétroviseur, le même regard interrogateur sur les passagers que Moe et Réal. Luigi ne veut rien savoir de la politique. Combien de regards se croisent ici grâce à ce rétroviseur ? Pas moyen de convaincre Luigi d'adhérer au Parti. Moe a eu moins de chance avec lui qu'avec Réal, qui est allé à une ou deux réunions avant d'adhérer formellement au Parti communiste canadien. L'un des rares membres canadiens-français de ce parti.

Mais depuis que Hitler et Staline ont signé un pacte, le Parti communiste est déclaré illégal au Canada. « Faudra mettre en veilleuse ses ambitions d'unir les masses laborieuses de la terre au-delà de l'ethnicité », pense

Moe. Il faut cacher maintenant ses allégeances politiques. Même Luigi, qui se fout éperdument de la politique, doit cacher ses origines italiennes. La police canadienne arrête des Italiens : ils sont soupçonnés d'être les alliés du fasciste Mussolini et constitueraient une menace pour la sécurité du pays. Le Canada suspend la démocratie, on est en guerre après tout. Des centaines d'Italiens sont internés. D'autres perdent leur emploi. N'ont-ils pas juré allégeance au roi d'Angleterre ou n'ont-ils pu obtenir le passeport qui aurait fait d'eux des sujets britanniques ? Et, toujours, le regard bleu de la reine, la jeune trentaine, la voilette sous le chapeau, les yeux de biais. A-t-elle ou non oublié quelque chose sur le siège ?

Heureusement que, deux ans plus tard, les choses rentreront dans l'ordre. Les États-Unis entrent en guerre. Pearl Harbour est bombardé. Les Allemands attaquent la mère Russie. Réal s'est porté volontaire pour aller combattre au front, comme Jack le frère cadet de Moe. Réal raconte que la propagande fasciste trouve un terrain fertile au Canada français. Les élites nationalistes et une bonne partie du clergé mobilisent les masses : pas question de rétablir la conscription, pas question pour eux d'envoyer des troupes canadiennes au front. Et pourtant, les Japonais attaquent l'Amérique, l'Atlantique fourmille de sous-marins allemands qui s'approchent de la Gaspésie. Réal, qui lit assidûment le journal *Clarté* accoudé sur le comptoir, raconte tout ça en anglais à Moe, car celui-ci, son cigare aux lèvres, baragouine à peine le français. « Me comprend-il ? » se demande parfois Réal lorsqu'il lui adresse la parole dans la langue du Québec. Moe, à son tour, raconte que son frère va être obligé de changer d'identité dans l'armée canadienne. S'il est fait prisonnier par les Allemands et que ceux-ci découvrent qu'il est juif, ils ne le traiteront pas comme un prisonnier de guerre. Que fera-t-il des lettres écrites en yiddish par sa mère, alors que tous les militaires conserveront précieusement les leurs et les reliront

constamment la nuit? Il faudrait qu'il brûle les lettres d'amour de sa mère.

* * *

Dans l'autobus d'un jaune foncé qui longeait la Côte-de-Liesse, la poussière continuait d'envahir l'air matinal, les mastodontes se dépêchant de déplacer la terre avant que n'arrivent tous ces visiteurs de l'Expo, à Terre des hommes. On ne cessait de construire de nouveaux édifices sur des terrains vagues où des pancartes indiquaient partout qu'ils appartenaient à Alexis Nihon et étaient tous à vendre. Qu'avait-il fait, cet Alexis, pour posséder ces terres à perte de vue? L'air lumineux et frais d'automne perçait péniblement à travers la poussière. C'était déjà lundi matin et on pouvait apercevoir les employés de toutes les compagnies anglaises arborant l'air morne du début de semaine. Rolls Royce, Crane, Canadian Aviation, General Electric, Pan American. Michel était assis à côté de Lebrun, un peu à l'étroit, sur le long siège à droite du conducteur. Il fit un clin d'œil à Maurice, qui ne les avait pas remarqués lorsqu'il était monté et avait remis sa correspondance au chauffeur d'autobus. Lebrun avait la mine basse et ne regardait pas dans la direction de Maurice. Arrivé à destination, Michel se leva et prit Maurice par le coude:

— Pis, t'es pas trop magané?

Maurice se demandait s'il faisait allusion à la bagarre de la taverne ou bien à sa fin de semaine. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, Michel ajouta:

— T'sais, c't'un bon gars, mais il prend un coup pis ça y monte à tête. On était pas ben, après c'qui est arrivé l'aut' jour, t'sais, mais ça va s'tasser, parle-z-y pas.

— Moi, lui parler à ce criss de con?

— Oui, c'est un criss de con, répéta Michel en articulant à la française avant d'éclater de rire.

Derrière la porte vitrée, monsieur Kelly était en train de faire reluire le plancher avec sa cireuse. Lebrun était

déjà entré par la porte de derrière qui menait au *shipping*. Les employés apportaient leur tasse de café à leur bureau. Bob, le superviseur, taquinait Maurice :

— *Hi Mo, you got too close did you ? That's why she gave you a black eye, hey ?*

Toujours taquins, ces Irlandais.

À l'heure du dîner, le regard clair, l'horizon au loin se reflétant dans ses lunettes, Michel vint annoncer à Maurice qu'il allait se marier dans quelques mois et qu'on allait lui organiser un party. Lebrun, qui s'était joint à eux à la table de la cafétéria, lança tout fier :

— M'as t'organiser tout un party, mon gars... On va t'aider à enterrer ta vie de garçon !

À la fin de leur journée de travail, dans l'autobus qui se dirigeait vers le nord-est de la ville, Maurice s'asseyait près de Michel, qui lui faisait toujours une place près de lui ou, faute de siège libre, demeurait debout pour bavarder avec lui. Michel descendait « loin, très loin », pensait Maurice, quelque part où, sans doute, il n'y avait que des Canadiens français qui devaient se comprendre uniquement par le geste et les expressions du visage – moue, haussement de menton, hochement de tête —, tout un code qui lui restait à apprendre pour faire partie des gens d'ici.

L'autobus bondé sentait le soufre. Il faisait déjà nuit dehors. C'était vrai ce qu'on racontait en Égypte, qu'il faisait nuit noire au Canada à trois heures de l'après-midi.

— As-tu vraiment pensé à ton affaire ? demandait Maurice. T'es jeune pour te marier, à vingt-six ans ! Et si jamais ton mariage ne marchait pas, tu ne pourrais pas divorcer puisque tu es catholique.

Michel trouvait drôles les questions de Maurice, mais il répondait amicalement.

— Eille ! si je m'marie, j'crés ben que c'est pour la vie. J'aime ma femme... pis t'es pas bien informé, Maurice. Lorsqu'on veut divorcer, c'est ben sûr que l'Église ne le

permet pas, mais on s'arrange autrement. On passe une loi au Sénat, pis on divorce. C'est pas pu compliqué que ça.

— Une loi du Sénat juste pour toi, pour divorcer?

— Ben oui, une loi. De toute façon, j'pense pas au divorce, j'pense juste à m'marier. Pis divorcer, ça coûte ben trop cher, au moins six mois de salaire, fait que personne divorce.

« Il faudrait que je devienne avocat, pensait Maurice. Avec tous ces divorces qui s'en viennent, et les gens qui se marient jeunes, je ferais fortune. »

* * *

Michel était un gars discret et prudent qui voulait gravir les échelons de la boîte, mais les Anglais lui mettaient des bâtons dans les roues. Il avait tout fait pour apprendre l'anglais et suivait encore des cours du soir. Les patrons l'appelaient Mike et il aimait ce prénom anglicisé. Il avait raconté à Maurice que, pour quitter le *shipping* et travailler au bureau, on l'avait contraint à retourner aux études à vingt ans. Une fois son certificat obtenu, on lui avait dit qu'il lui fallait un diplôme universitaire. Ils étaient revenus sur leur décision lorsqu'il leur avait fallu engager des francophones, compte tenu de l'expansion de la clientèle canadienne-française.

De plus, les acheteurs des diverses sociétés et ministères du gouvernement du Québec semblaient décidés à prendre leur revanche sur ces Anglais qui avaient dominé les leurs et les avaient humiliés en exigeant d'eux qu'ils parlent la langue « civilisée » de l'Amérique. Combien de générations de travailleurs d'usine canadiens-français avaient eu à affronter leur racisme en se faisant dire : « *Speak white* » ? (- Ben oui, on s'est faite écœurer, expliquait Michel, mais peux-tu m'dire où c'qu'on serait sans les Anglais?) Les voix au téléphone étaient donc hautaines et demandaient d'entrée de jeu : « Parlez-vous

français ? » dès qu'elles décelaient le moindre accent anglophone. Toutefois, les fonctionnaires, qui venaient inspecter le matériel commandé, arrivaient de Québec et ne faisaient pas exprès de ne pas parler anglais : ils ne connaissaient effectivement pas cette langue. Cela surprenait, car ils avaient une allure américaine et auraient pu venir du New Jersey. Ils étaient grands, portaient des costumes verts ou bleus et des chaussures pointues, et avaient les cheveux en brosse. Maurice était toujours étonné lorsqu'il conversait avec eux en tentant d'adopter la manière de parler de Michel Tremblay. Il découvrait alors qu'eux aussi parlaient différemment : ils avaient un vocabulaire épuré, parsemé de termes anciens, grasseyaient les *r*, comme s'ils venaient d'une municipalité cossue de l'Île-de-France ; lorsqu'il le fallait, ils prononçaient les mots anglais d'une manière si laborieuse qu'ils donnaient l'impression que la langue anglaise leur communiquait une douleur aux mâchoires à chaque fois qu'ils devaient articuler les sons de cette langue. Celle-ci paraissait, dans ces situations, tout à fait étrangère au continent. L'Amérique, durant ces brefs moments, semblait entièrement française et l'on pouvait s'étonner que d'autres, ceux qui vous croisaient, pendant que vous parliez avec ces êtres qui vivaient hors du temps, eussent pu parler une autre langue que celle de la ville de Québec. Les fonctionnaires fronçaient même les sourcils dès que Michel leur expliquait le fonctionnement de tel ou tel appareil en employant des mots techniques anglais — car les manuels provenaient des États-Unis et on ne connaissait pas leur équivalent en français —, et l'on ne savait alors s'ils manifestaient ainsi leur incompréhension ou leur désapprobation d'entendre utiliser des mots provenant de cette langue futuriste et envahissante. À leur départ, Michel et Maurice riaient bien de ces gars de la Vieille Capitale qui se perdaient dans Montréal en arrivant par la 20 dans leur grosse Oldsmobile bleue du gouvernement.

— Eille ! Michel, as-tu vu les bonhommes en costume vert, des vrais *Jolly Green Giant*, hein ? commentait Maurice.

— Ben oui sti, répondait Michel. Y sont pas sortis souvent de chez eux.

Même les anglophones du bureau apportaient leurs commentaires, mais cela prenait une tournure politique parce qu'ils manifestaient inévitablement leur colère de ce que ces fonctionnaires ne connussent pas l'anglais.

Quitter le *shipping* pour travailler dans le bureau avait été toute une ascension pour Michel. Il en parlait comme si cela avait nécessité des efforts inouïs pour être finalement admis parmi ceux qui portaient un complet, s'asseyaient derrière un bureau et parlaient anglais. C'est à la taverne qu'il faisait ses confidences, lorsque les autres employés étaient partis et qu'il était seul avec Maurice. Finalement, la bière déliait les langues et rapprochait les hommes. (« On en prend-tu une autre ? » demandait Michel.) Les gars du *shipping* l'admiraient, sans doute aussi parce que les Anglais l'avaient admis parmi eux. Mais la direction venait d'embaucher un anglophone unilingue qui avait fait l'erreur de révéler le montant de son salaire à Michel. Le nouveau faisait presque le double du sien.

— Penses-tu que c'est correc', Maurice, nous aut' on est bilingues et on fait quarante piastres par semaine, lui y vient d'arriver, y parle pas un maudit mot de français, pis y fait soixante-quinze ?

La taverne s'était vidée, la bière avait libéré temporairement les consommateurs de leurs frustrations. Autour de quelques tables dans les coins, deux ou trois voix se faisaient encore entendre, traînant dans l'air, moins volubiles que tout à l'heure, mais se répercutant par saccades sur les parois des murs. Il était temps de rentrer, mais il y avait un sentiment d'impuissance dans l'air. Comme s'il y avait eu certaines choses qui n'étaient pas tout à fait justes, pas tout à fait « correc' », comme aurait dit Michel, et pas du tout réglées.

L'anglophone qu'on avait engagé était pourtant un gars assez correct, poli et discret. Il s'était tout de suite approché de Maurice et, en anglais, lui avait dit qu'il était «*partly Jewish*», comme si ses origines étaient composées de condiments divers aux saveurs distinctes, et puis le judaïsme n'était-ce pas d'abord une religion? Il ne se considérait pas comme entièrement juif, même si sa mère était juive. Jack était un gars sympathique avec cet air d'insouciance typique de certains Nord-Américains élevés dans des milieux aisés. Il portait des chemises à rayures au col boutonné et des *loafers* à l'américaine, une pièce de monnaie insérée sous la bande de cuir qui couvrait la languette de ses chaussures. Ses vêtements fins aux couleurs pastel semblaient provenir des magasins chics new-yorkais. On le surprenait à rêvasser, assis à son bureau, regardant au loin à travers la grande vitre. C'était bien cela le problème de Maurice, les anglophones n'étaient pas antipathiques. Comment pouvait-il les accuser d'être des exploiteurs? C'étaient eux qui l'avaient engagé, pas les Canadiens français. À combien de bureaux d'assurances et autres sociétés canadiennes-françaises, de la rue Papineau ou Saint-Zotique, s'était-il adressé pour remplir des «applications»? On ne lui avait même pas accordé d'entrevue, alors qu'il parlait français et que c'était vers eux qu'il était d'abord allé lorsqu'il avait décidé de quitter l'Organisation qui plantait des arbres. En plein hiver, l'édifice de Kaiser & Kaiser avait l'air d'être au bout du monde. Les terrains vagues étaient couverts de neige, il se croyait sur les montagnes de l'Alaska. Même les autobus ne se rendaient pas jusque-là; il y avait à peine une route et même pas de trottoirs. Le vent sifflait, traversait le manteau cintré, acheté aux Galeries Lafayette, et le costume gris fait sur mesure chez Eaton's. Cela aurait été plus simple de pouvoir travailler dans l'est de Montréal, mais dans les petits bureaux des compagnies d'assurances on lui demandait dans quelle paroisse il habitait, s'il était canadien et s'il

avait de l'« expérience canadienne ». Comment aurait-il pu être canadien, alors qu'il venait à peine d'arriver dans ce pays de glace ? Et puis, sur les formules d'« application », on demandait invariablement de quelle religion il était. Chez Kaiser & Kaiser, on était heureux de l'accueillir. Le froid, on pouvait le voir de l'intérieur, assis confortablement dans la salle de réunion lambrissée de bois, devant une grande table en teck. On venait de lui servir un café chaud ; cela n'avait pas l'air d'une entrevue, on aurait dit un entretien amical. « Où as-tu appris à parler si bien l'anglais ? » lui demandait le *manager* de cette société anglo-américaine, alors qu'il prenait discrètement des notes. Il l'appelait déjà par son prénom, qu'il avait même anglicisé. « *You're also fluent in French, Morris* », voilà qu'il lui parlait comme s'il le connaissait depuis longtemps... Tout était si familier, c'était comme si le gérant l'avait tutoyé en l'appelant par son prénom. « *When can you start ?* » avait-il demandé à la fin de l'entretien.

C'était donc ça, le Canada. Être pris entre l'arbre et l'écorce. Entre deux peuples fondateurs. Montcalm ou Wolfe ? Les héritiers de Montcalm n'avaient pas digéré leur défaite et avaient érigé une muraille autour d'eux. Ceux de Wolfe n'avaient plus rien à craindre et vous ouvraient les bras, vous recevant en vrais maîtres des lieux, parfaitement à l'aise avec ceux qui venaient se joindre à eux. Les autres, en plus, étaient susceptibles, la blessure étant encore vive ; ils en voulaient à tous ceux qui venaient vivre à Montréal et leur préféraient les Anglais, sans toutefois se demander sérieusement pourquoi les choses étaient plus faciles de ce côté-là. Ils étaient convaincus que c'étaient l'argent et la réussite qui attiraient les nouveaux arrivants. Personne ne leur avait raconté ce que c'était que d'aller vers eux et combien de murailles escarpées il fallait escalader.

En dépit de tout cela, Michel n'avait-il pas le droit d'être traité équitablement puisqu'il était bilingue et pas

mal brillant en plus, connaissant les produits de Kaiser & Kaiser « *inside out* », comme le lui disaient les cadres. Il était vraiment impossible que les Anglais fussent racistes, pensait Maurice. Peut-être autrefois, mais plus aujourd'hui. Après tout, ils l'avaient engagé, même s'il avait indiqué dans son formulaire qu'il avait travaillé pour une organisation juive. Comment donc pourraient-ils être racistes ? On lui avait même laissé entendre qu'il pouvait prendre congé aux fêtes juives. « *Do you celebrate Rosh Hashona ?* » lui avait-on demandé. Pourtant, est-ce qu'ils pouvaient être injustes à l'égard de Michel ? Se pouvait-il qu'il y eût un relent de racisme à son endroit ?

— Ils m'ont promis une promotion et j'ai l'impression qu'ils vont *groomer* le nouveau. Il a un diplôme de l'université ou ben il est en train de le terminer, marmonnait Michel.

Curieusement, il était aussi très fier d'être canadien. Il éprouvait pour les Anglais à la fois vénération et méfiance. Il n'était pas toujours facile pour Maurice de démêler ce que les Canadiens français voulaient vraiment. Certains, comme Michel, revendiquaient des droits que les Anglais leur auraient arrachés ; d'autres, quoique une minorité, réclamaient la rupture avec un pays qui ouvrait les bras aux immigrants et en plus leur donnait du travail. C'était curieux d'entendre Michel parler du Canada comme si ce pays ne l'avait reconnu que tardivement, comme si ce pays avait longtemps négligé ses propres concitoyens de langue française et avait commis toutes sortes d'injustices à leur endroit, allant même jusqu'à pendre un des leurs qui avait pris les armes pour défendre les métis dans l'Ouest. (Pourquoi n'avaient-ils pas fait un bon film avec cette histoire ? se demandait Maurice.) Les francophones de l'Ouest canadien avaient été assimilés et, même au Québec, les injustices contre les siens avaient été trop criantes, jusqu'à ce personnage haut placé de la plus grande société ferroviaire du pays, le Canadian National Railway, qui

prétendait que les Canadiens français ne possédaient pas la compétence nécessaire pour accéder à des postes de cadre. Et puis, pour Maurice, tout cela se confondait, car ce religieux anonyme dont le livre se vendait comme des petits pains chauds, ce frère Untel, ne critiquait-il pas le système d'éducation des Canadiens français ? Le frère Untel et le président du CNR ne disaient-ils pas la même chose ? Jusqu'à quand allaient-ils subir toutes ces injustices dans ce pays qui était aussi le leur ? se plaignait Michel.

— Le Canada, qui c'est que tu penses qui l'a bâti ? C'est nous aut'. L'hymne du Canada là, que Pearson a faite adopter au Parlement, qui c'est que tu penses qui l'a écrit ? C'est nous aut', les Canadiens français. C'est deux Canadiens français qui l'ont écrit c't hymne-là. Les Anglais, y ont juss faite une version anglaise avec. Sais-tu quoi ? Les Anglais, si tu leur enlèves la reine, y ont pus rien. Pi l'Église, c'est grâce à elle sti, si on est encore là.

— Comme ça t'as rien contre les curés ?

— Ben non, qu'est-ce j'en ai à foutre, moé, des curés ? Y m'achalent pas. C'est juss une affaire de têtes enflées d'intellectuels qui en ont arraché avec eux aut' quand y étaient leurs directeurs de conscience dans les collèges. T'sais quoi, y veulent leurs jobs ; c'est pas pus compliqué que ça. Y veulent toutes être profs dans les nouveaux collèges qu'y vont créer, t'sais... les cégeps.

— Mais le FLQ... Dis donc, Michel, c'est quand même sérieux. Ma mère pense...

— Les planteurs de pétards du FLQ, là, c'est des gars qui ont viré fous, mais les Anglais, maudit, y savent même pas que le Canada est une monarchie. R'garde, l'autre jour à cafétéria, lorsque le superviseur s'ostinait pis que t'es venu le lendemain avec une encyclopédie pour y montrer que c'était ben ça, les bras me sont tombés. Y tiennent à leur reine, pi y savent même pas que le Canada est une monarchie. J'ai mon osti de voyage. Pis ça prend un gars comme toé...

Là, Maurice le regarde. Michel va-t-il le qualifier d'immigrant, d'importé, d'étranger?

— ... qui est pas un Anglais pour leur apprendre ça. J'ai mon voyage...

— Ouaï, Michel, mais penses-y, maudzi, le FLQ, c'est sérieux...

— Y ont p't-êt' lu trop d'affaires communiss, mais ça va les réveiller un brin les Anglais qu'on chiale un peu pour de vrai. C'est vrai que c'est des communiss. Réal Caouette a ben raison. Penses-tu qu'on voudrait d'un autre Cuba? Ce qu'on veut, c'est une part du gâteau. Le monde y sont pas fous, y veulent juste une part qui leur revient. Après toute, ils l'ont bâti aussi ce maudit pays. Écoute ben, Trudeau, là, c'est p't-êt' une tapette, mais criss so what? Je voudrais ben qu'il devienne premier ministre, parce que c'est lui qui va nous donner la place qui nous revient.

Il était toujours difficile de s'immiscer dans les questions politiques, car les relations entre Anglais et Français du Canada avaient l'air d'une affaire de famille qui n'avait pas été réglée depuis longtemps.

— Allez viens-t'en, Maurice, on est pas mal paquetés.

* * *

Le mariage avait été une cérémonie somptueuse.

— Coudon Maurice, ça te tente-tu d'être un de mes garçons d'honneur? lui avait demandé Michel.

— Quel est ton nom de baptême? demandait le curé pour la deuxième fois, dans le bureau, pendant que tout le monde attendait sagement dans l'église.

— Je ne suis pas chrétien, disait Maurice.

— Comment? T'es pas baptisé?

— Non.

— Non? Pis Maurice, c'est pas chrétien? Ah! ces Français... soupirait-il, d'éternels mécréants!

Tout le monde semblait avoir hâte de se trouver dans

la grande salle que Michel et son père avaient louée boulevard Pie-IX, où avait lieu le *party* des noces. Michel devait avoir une bonne trentaine de cousines, sans compter ses sœurs qui ne cessaient de demander à Maurice pourquoi il ne savait pas danser le cha-cha-cha. La veille, ce qu'avait organisé Lebrun avait fini par briser la glace avec les gars du *shipping*. Lili Saint-Cyr en personne devait venir du *Champ's Show Bar* à l'appartement de Lebrun.

— La vraie? demandait Ti-Roux Boucher, que les taquins appelaient Vachon, du nom des pâtisseries que l'on fabriquait dans sa ville natale de Sainte-Marie, dans la Beauce.

Pourtant, Ti-Roux, même s'il était un peu naïf et paraissait avoir tout juste seize ans, était le plus coquet et distingué de toute la *gang* du *shipping*.

— Eille, c'est-tu la vraie Lili Saint-Cyr? demandait-il, et tout le monde de s'esclaffer.

C'était une drôle de soirée que de se retrouver avec tous ces types du *shipping*, frais rasés, tout pimpants, à attendre une danseuse du *Champ's Show Bar*. Ils étaient excités par l'événement et par les nombreuses bières qu'ils avaient bues, à en juger par les bouteilles accumulées sur une petite table. En entrant dans l'appartement, Maurice avait eu l'impression qu'on avait transporté là les gens de la taverne, sauf que les lumières étaient tamisées et que ça sentait le Old Spice, dont même son père se frottait les joues après s'être rasé.

— Criss, Maurice, t'as donc ben une gueule d'enterrement! lui avait lancé Lebrun, dès qu'il avait eu monté l'escalier en spirale et était entré dans le salon. Enlève ta maudite cravate! T'es pas à l'office icitte. On va te déniaiser à soir. Eille, Michel, donne-z-y une bière, hurlait-il en allant chercher le nœud de sa cravate.

— Maurice, te laisse pas faire, criait Michel de la cuisine. Donne-z-y un coup dans les gosses. Comme ça, y pourra pus s'en servir...

— Y sait pas c'est quoi les gosses. C'est des couilles, qu'y disent, les Français, lui répliquait Lebrun en imitant l'accent pointu.

— Tiens, disait-il à Maurice, en lui tendant une bouteille de bière qu'il avait prise des mains de Michel, ça va te dégêner. Là où il y a de la gêne, y a pas de plaisir. Pas vrai, Michel?

Dans l'une des pièces, un billard électrique tintait, clignotait, entouré de quatre ou cinq gars debout, une bière à la main, pendant que l'un d'eux tenait fermement les deux côtés de l'appareil en appuyant sur les boutons. «Mon Dieu! un flipper à Montréal, où est-ce qu'on a bien pu trouver cette machine?» se demandait Maurice. Jean-Claude Lessard, alias *Jay-Cee*, tenait les flippers. Jean-Claude venait du Lac-Saint-Jean et parlait un français soigné dont personne ne se moquait pourtant; il avait du respect pour Maurice. Il s'occupait des rouleaux de *blueprint*, du papier qui puait l'ammoniac et que l'on tenait dans une salle frigorifiée. *Jay-Cee* se comportait comme si la religion, les différences, ça n'existait pas. Il vivait avec une fille, ils avaient eu un enfant et ce n'était pas plus compliqué que ça.

— Comme ça, t'es pas marié? lui avait demandé Maurice.

— Non, lui avait-il répondu, l'air indifférent.

C'était un gars sage et silencieux. Lorsqu'il parlait, même Lebrun se taisait. Il n'avait jamais demandé à Maurice quelle était son origine, à tel point qu'en sa compagnie Maurice avait le sentiment d'être originaire de la même région que lui, tant il ne faisait jamais cas des différences de cultures ou d'accents. Dans la pièce, se tenait aussi debout près du *flipper*, un verre dans une main, un grand type éternellement décontracté portant des Hush Puppies été comme hiver, du nom de Donald Létourneau, qui, dans la salle d'expédition, faisait si peu d'efforts en se déplaçant qu'il semblait marcher sur des nuages.

Au bout d'une heure, on entendit un taxi et tout le monde subitement se tut. La balle du flipper roula directement dans son trou. Une femme était en train de s'engueuler en anglais avec le chauffeur. La portière du taxi claqua. Des pas légers semblaient monter, quoique un peu péniblement, les marches en spirale de cet appartement haut perché de Lebrun, quelque part dans le nord de Montréal, où le métro ne se rendait même pas. Lorsque Michel ouvrit la porte, un parfum sucré et une odeur de gin envahirent l'air de l'appartement déjà enfumé.

— *Hi fellas !* dit une voix enrouée de femme.

Elle était tout habillée de satin blanc, la robe étroitement moulée au corps, perchée sur des chaussures dorées à talons aiguilles. C'était sans doute cela qui la faisait onduler. La voix enrouée mais veloutée, le corsage tellement serré que ses seins risquaient d'en sortir d'un moment à l'autre, les cheveux longs presque aussi blancs que la robe, tout cela curieusement lui allait à merveille.

— *Hi fellas, I only drink champagne,* dit-elle à tout le monde avec un accent sudiste américain.

Une chatte sur un toit brûlant. Elle s'était assise sur les genoux du premier homme rencontré sur son chemin. Ti-Roux, en l'accueillant sur lui, un bras entourant sa taille, l'autre sur une jambe tandis que sa robe s'était relevée jusqu'aux hanches, devint tout rouge. Lebrun courut à la cuisine lui chercher une coupe de vin mousseux.

— *Why ain't you got no music on, man ? You guys've been waiting for a long time, I can see that in your eyes, not to mention something else,* ajouta-t-elle en souriant de ses yeux noisette.

Maurice se leva discrètement pour aller mettre un disque : les Beatles, les Doors ou les Mamas and the Papas ? Létourneau, très décontracté et tout en souplesse, s'interposa de sa voix grave :

— Laisse faire, on va y mettre un *plain*.

Au son de *Avant de me dire adieu*, Lili Saint-Cyr, titubant, tenta quelques pas pour commencer son striptease, puis décida d'enlever ses talons aiguilles. Pieds nus, la danseuse avait l'air plus petite et, dans le salon de l'appartement, elle paraissait moins professionnelle que sur la piste du *Champ's Show Bar*. La robe glissa, le soutien-gorge avait l'air bien attaché, il fallut l'aider. Ti-Roux se leva, le pantalon mouillé, et lui détacha l'agrafe. Il demeura debout, tenant le sous-vêtement suspendu du bout des doigts comme s'il revenait d'une partie de pêche en haute mer.

— *You can keep it, honey*, susurra-t-elle, en respirant fort, tandis que tous les yeux étaient fixés sur son corps.

Ne portant que son slip et ses bas, elle s'était assise par terre, les jambes en grand écart, ses mains se promenant sur son corps et, de son index, elle posait des baisers sur ses mamelons. Ce fut au tour des bas, qu'elle dégrafa de son porte-jarretelles et qu'elle roula un par un, avant de les lancer aux gars qui s'étaient assis à califourchon sur leurs chaises, une bouteille de bière dans une main. Allongée sur le côté, elle se retournait sur elle-même, montrant ses jambes qu'elle glissait l'une sur l'autre, puis elle s'assit sur le bord d'une chaise et appela Maurice de la main en lui faisant signe d'enlever son slip avec sa bouche.

— Maudit chanceux, lui murmura Lebrun, assis sur le divan avec Michel.

Le slip se révéla être en papier et se coupa en deux d'un coup sec, dès que Maurice s'en fut approché, comme si elle avait tiré sur une ficelle. Repoussant la chaise, avançant à quatre pattes d'un mouvement ondulatoire, elle s'approcha de Lebrun et s'occupa à lui ouvrir la braguette; le *zipper* ouvert, il se leva et courut vers la toilette.

Le disque tournant à vide, Lily St-Cyr s'élançait sur la pointe des pieds et, la démarche féline, ramassait de

ses longs bras minces ses vêtements éparpillés dans le salon, à commencer par son porte-jarretelles qui était demeuré sur le tapis.

— Je t'en sers-tu une autre? demanda Michel en s'éclaircissant la voix. Il s'était levé et regardait en direction de Maurice, qui s'était allongé par terre, le dos appuyé sur la base du divan.

* * *

Au bureau, on pouvait voir, à travers les grandes vitres, le gazon tout vert que monsieur Kelly avait sans doute tondu la veille. Ce dernier était en train de raconter à Maurice une autre de ses blagues. Comme Maurice avait l'esprit préoccupé, il lui disait:

— *You're in the clouds. You must be in love. You're not listening. Who is she? Is she French?*

Michel était plutôt muet, il vaquait à ses affaires, des feuilles de commande dans les mains, s'apprêtant à les porter au *shipping*. L'heure du dîner était tranquille. Seule la calculatrice du comptable crépitait, alors que le rouleau de papier se déroulait et se répandait sur le parterre luisant.

— Maurice, on s'en va à taverne, viens-t'en, lui dit Michel tandis que Maurice remplissait un dernier bon de commande.

À la taverne, Lebrun paraissait de mauvaise humeur. Il était en colère contre les patrons qui voulaient obliger leurs employés à rentrer travailler le jour de la Saint-Jean.

— Es-tu sérieux? demandait quelqu'un en secouant une salière sur son verre de bière.

— Pour qui qu'y s'prennent à changer d'avis de même? renchérissait Lebrun. Y a deux ans, y nous avaient donné congé, pis là, depuis l'année dernière, y disent qu'y a trop d'ouvrage.

Michel essayait d'arranger les choses, cherchant à faire une blague pour détendre l'atmosphère.

— À la Saint-Patrick, les Irlandais à shop y prennent pas congé. Qu'est-cé que t'as à chialer, Lebrun?

— J'comprends, répliquait celui-ci, on n'est pas en Irlande icitte, calvaire!

Et tout le monde de rire autour des tables.

— Si on était capab' de se tenir entre nous aut', on rentrerait pas travailler c't' année... C'est la fête des Canadiens français pi a respectent même pas not' fête à nous aut'. Même les Allemands qui réparent leurs instruments y sont pas venus travailler à la Saint-Jean, l'année dernière, pis nous aut', on est des incapab', on suit comme des moutons. Faudrait qu'on se tienne deboutte pis qu'on refuse de rentrer à shop, ajoutait Lebrun.

Depuis trois ans, Kaiser & Kaiser donnait congé aux employés le jour de la Saint-Jean, même si ce n'était pas un jour férié. Or, l'année dernière, la direction avait changé sa politique, prétextant une surcharge de travail.

Le vendredi, après le travail, «prendre une brosse à tavarne» était devenu un rituel. Même le superviseur, un anglophone unilingue, venait se joindre au groupe, pour une bière ou deux, comme par esprit d'équipe. Tout le monde alors parlait anglais jusqu'à son départ, généralement au bout d'une heure. Cette fois-là, il ne but qu'un verre. Il était en train de jouer avec son porte-clés, fier de montrer sa clé du club *Playboy*, qui venait d'ouvrir dans l'ouest de Montréal. Il caressait le projet de s'acheter une Corvette et Michel se pencha vers Maurice en disant tout bas:

— Grosse Corvette, petite quéquette.

— *What are you guys chuckling at?* demanda le superviseur, et, en se tournant vers Michel: *Have you been missing your old job in the shipping department, Michael?* ironisait-il. *We'll have to watch you two,* ajouta-t-il en se levant, souriant en donnant un léger coup de coude sur l'épaule de Maurice.

Lorsqu'il quitta la taverne, les gars du *shipping* ne tardèrent pas à maugréer contre les boss en reprenant la

conversation du midi. Maurice, mal à l'aise, essaya tant bien que mal de ne pas se laisser entraîner dans la discussion.

— C'est vrai que c'est ben plate de vouloir faire entrer le monde à shop le jour de la Saint-Jean, acquiesçait Michel, mais c'est la décision des boss, pi ils ont dit que c'était exceptionnel, répliquait-il à Lebrun.

Pourtant, comme l'avait signalé Lebrun, les techniciens allemands qui réparaient les instruments de précision avaient refusé, l'année précédente, de rentrer travailler le jour de la Saint-Jean. Ce que Lebrun avait omis de rappeler, c'est qu'on ne leur avait pas pardonné cette insubordination et qu'ils avaient été tout simplement congédiés. Depuis, la grande salle où ils réparaient les instruments était vide. Ils avaient été remplacés par des contractuels qui exécutaient le travail à l'extérieur.

* * *

Samedi soir, à la nouvelle discothèque de la rue de la Montagne, une sculpture en fil de fer est installée à l'entrée, sans doute une autre œuvre métallique de Vaillancourt. On y entre comme dans une forêt, histoire de concurrencer cette autre discothèque, au coin des rues Mackay et Dorchester, qui s'appelle *L'orée du bois*, où l'on danse au milieu des arbres. Jack Walters, l'anglophone qui vient d'être embauché chez Kaiser & Kaiser, est assis au bar. Il porte l'une de ces nouvelles vestes au col mao qui semblent provenir tout droit de chez *Carnaby Street*. Les Beatles en portent.

— Hi Mo ! You hang around groovy places, man. Let me buy you a drink.

— ...

— *Those French Canadians at the office, they seem to like you, man* (soupir après *man*, en laissant traîner les deux derniers sons du mot.) *You get along fine with them, ey ? Tell me, Mo, what's eating them ? I haven't got anything against them, you know.*

— ...

— *They offered me a job, should I turn it down because some of them don't like my goddamn looks ?* demande-t-il en croquant les cubes de glace de son verre de *rhum and coke.*

De toute façon, semble-t-il dire, je ne suis là que de passage, je partirai bientôt m'installer en Californie.

— *That's where the action is, man. In any case, I'll be moving soon. The separatists will soon take over anyway, you know, so what's the big deal, we can't help it. Can we, Mo ?* dit-il l'air résigné, tandis que s'éloigne la voix de Nancy Sinatra :

...Those boots are made for walking ...all over you, you, you...

Le bureau, le lundi matin, avait l'air désertique. La place de Michel, en voyage de noces pour deux semaines, était vide. Plusieurs autres employés étaient en vacances. Le directeur était en réunion avec Jack Walters dans la grande salle à la table en teck. Lebrun vint à midi bavarder avec Maurice.

— Eille ! y ont payé un voyage en Floride, qu'il disait à propos de Michel. Y sont-tu assez fins, hein mon Maurice ? Toé pi moé, on le sait trop ben pourquoi y ont payé c'te voyage-là. Pour qu'y s'farme la trappe, asti. Y aura pas la promotion qui y ont promis, un point c'est toute. Check ça mais qu'y va revenir...

Effectivement, le lendemain on réunissait tout le monde à la cafétéria pour expliquer le nouvel organigramme de l'entreprise. On annonça que Jack Walters serait dorénavant responsable de tout le secteur des ventes au Québec. On déclara que la compagnie allait faire face à une concurrence féroce de la part des autres fournisseurs, lesquels voulaient arracher les gros contrats d'Hydro-Québec et du gouvernement du Québec, dont les soumissions exigeaient des prix de plus en plus bas. Ayant obtenu son diplôme en commerce de Sir George Williams, Jack, précisait-on, avait les compétences néces-

saires pour développer des stratégies de vente. En plus, il suivait des cours de français.

— *We're sure Jack will be bilingual before the year ends and that you guys will give him your full support.*

Cent ans sans se plaindre...

(Robert Charlebois)

Grâce à l'Exposition universelle de 1967, le Québec perdait ses pelures coriaces, et les peuples du monde entier pouvaient enfin se rapprocher, à petits pas, de son noyau. Soudain, le ciel de Montréal n'avait plus ce teint crayeux. La ville s'était levée tout d'un coup et elle se secouait de tous ses membres, délogeant toutes les particules de poussière qui s'étaient accumulées dans tous ses recoins, sur toutes ses tiges, durant le long sommeil de tant d'hivers. Dans les ruelles, on arrosait pour que disparaissent les restants de neige et de crottes de chien. Dans les maisons juives, comme dans toutes les maisons, on faisait le ménage du printemps. On venait de fêter *Pessah**. Il fallait bien célébrer au pain azyme cette délivrance. Le long du boulevard Dorchester, toujours venteux, des femmes arboraient fièrement leurs chapeaux en pots de fleurs trop lourds pour s'envoler, tandis que les hommes portaient la main à la tête, pour tenir fermement leur feutre à la Frank Sinatra. Les drapeaux du monde entier claquaient au vent lorsqu'on sortait du métro à l'île Sainte-Hélène. Les visiteurs canadiens-français donnaient libre cours à leur soif de découvrir de nouvelles nations. Pourtant, plusieurs d'entre elles vivaient déjà près de chez eux, dans cette grande ville

* La Pâque.

qu'était Montréal. Trop près peut-être pour qu'ils eussent pu vraiment les connaître. On goûtait à toutes les saucisses du monde entier, à toutes les bières. Montréal était resplendissante de couleurs et de santé. (Au pavillon tunisien, on s'entassait pour observer un jeune de Djerba tresser patiemment un panier.)

Un samedi soir, au mois de juin, Arthur réapparut dans la vie de Maurice en lui téléphonant pour l'inviter à une soirée politique sioniste. Dans une maison privée de la rue Van Horne, une trentaine de jeunes étaient assis à écouter religieusement un émissaire à la barbe blonde, venu tout droit d'Israël, avec un fort accent, les *r* provenant du fond de sa gorge. À la fin des discours on entonna l'hymne d'Israël. Arthur, qui avait changé d'allure et ressemblait à ces étudiants révolutionnaires, avec ses cheveux longs et ses lunettes métalliques rondes, s'était mis à bavarder avec des amis de McGill. On se rassemblait autour d'une table pour se servir du café et des biscuits. Deux jeunes couples parlaient français.

— Vous êtes français ? leur demanda Maurice.

— Non, québécois, répondirent-ils.

« Des nationalistes », pensa Maurice. « Que faites-vous ici ? » avait-il envie de leur demander.

— On revient de Jérusalem, dit la jeune fille au genre tzigane, teint bronzé, jupe longue, blouse blanche, cheveux jusqu'aux épaules.

— On est tombés amoureux du pays, précisa son ami barbu, en croquant un biscuit.

— ... et des Israéliens, ajouta sa copine.

— Vous avez aimé... malgré la guerre ?

— Aimé ? On a été fascinés. On a toujours rêvé d'y aller. Jérusalem, ça a été le coup de foudre. On a décidé de retourner nous marier là.

— Vous marier...

— Oui, on a rencontré un rabbin qui est pas mal dans le vent.

— Vous êtes juifs ? (« Enfin, des Juifs canadiens-français », se dit Maurice.)

— Non, pas encore, mais on suit des cours...

— On en suivait avant notre départ, interrompit la jeune fille.

— Des cours sur le judaïsme ?

— On avait commencé par des cours d'hébreu, ajouta son ami, pis on trouvait que la langue c'était pas assez pour connaître...

— Rien de mieux que de vivre en Israël pour apprendre l'hébreu, interrompit un autre francophone qui sirotait du Coca-Cola dans un verre en plastique. Je m'appelle Sylvain Paquin, dit-il en avançant la main, et elle, c'est Lucienne, ajouta-t-il en croquant des glaçons et en levant son verre en plastique pour montrer une femme au menton pointu, l'air réservé, le regard bleu.

La crinière d'un noir luisant, une raie à gauche, Sylvain Paquin était un type décontracté à la mise soignée, pas du tout d'allure hippie, chemise blanche, pantalon beige ; Maurice, qui commençait déjà à perdre ses cheveux, l'envia instinctivement.

— Nous, on s'en va vivre dans un kibboutz, près de la frontière libanaise. J'ai déjà suivi des cours dans un *Oulpan*, il y a un an. Mais là, c'est pour de bon.

Exception faite de certaines de leurs expressions, ces Québécois parlaient un français très neutre, pas de *d* sifflants dans leur parler. Le faisaient-ils exprès ? s'interrogeait Maurice.

— Pourquoi les journaux québécois (c'est la première fois qu'il utilisait ce qualificatif) sont-ils si hostiles aux Israéliens ? leur demanda Maurice à brûle-pourpoint.

— Ce ne sont pas tous les journaux qui le sont, corrigea Sylvain. Ne lisez pas les petits journaux d'intellectuels, que personne ne lit, ils ne sont pas représentatifs des Québécois. Lisez *La Presse*, vous verrez la différence. Lisez des journalistes qui connaissent Israël, Jean Pelle-

rin, Jacques de Roussan. Mais c'est aussi un peu la faute de la communauté juive si on connaît mal Israël. Elle n'est pas vraiment présente au Québec. Ça prend quelques Juifs francophones pour changer tout ça. Et des échanges avec des Israéliens. Il y a plein de francophones en Israël.

— C'est vrai, ajouta Lucienne. C'est de valeur qu'ils envoient ici juste des anglophones... comme diplomates, je veux dire.

Elle s'exprimait dans une langue châtiée où pointait néanmoins un léger accent canadien-français.

À force de lire des journaux d'intellectuels, comme disait ce Sylvain Paquin, Maurice se sentait coupable d'éprouver pour les Israéliens la même admiration que lorsqu'il était adolescent. Il était sceptique devant l'ardeur de l'émissaire qui incitait les jeunes à venir prêter main forte dans les kibboutz, là où les besoins en main-d'œuvre étaient criants. Israël risquait d'être étranglé, on bloquait le golfe d'Aqaba, on refusait aux navires israéliens l'accès à leur propre port d'Eilat. Les armées arabes s'étaient massées à ses frontières. Est-ce qu'Israël avait le choix? C'était Sylvain Paquin qui disait cela. Pourquoi les intellectuels francophones ne le voyaient-ils pas? La solidarité enthousiaste exprimée à la soirée politique par ces Canadiens français réconciliait Maurice avec ceux qui se déclaraient québécois. Et puis l'Égypte, qui avait expulsé tant de Juifs, se faisait encore une fois faire la leçon par ces surhommes qu'étaient les Israéliens. Comment ne pas être fasciné par leur victoire éclair sur toutes les armées arabes? Ces Israéliens étaient d'une autre race, il n'y avait pas de doute. Ils étaient capables de se battre. Ils s'étaient affranchis de la double identité et comme allégés de l'ambivalence tracassante d'avoir toujours à s'expliquer et à s'excuser. L'admiration de Maurice était d'autant plus intense que les régimes totalitaires de la plupart des pays arabes tenaient tout Juif

pour suspect. Qu'allaient-ils faire de tous ces territoires qu'ils avaient conquis ?

L'euphorie était difficile à contenir dans le quartier de Côte-des-Neiges. Au Cinéma Van Horne, un film documentaire faisait l'éloge de cette victoire. « *Come to Israel and visit the pyramids* », disait-on à la blague. De sorte que les réserves et les critiques exprimées par certains journalistes à l'endroit d'un État qu'ils qualifiaient de militariste détonnaient et tombaient comme une douche froide. La presse anglophone, plus proche des milieux juifs, se faisait l'écho de cette exaltation. De Gaulle, quant à lui, avait formulé des critiques très dures à l'égard d'Israël. Devait-on se réjouir de sa visite prochaine au Québec, à l'occasion de l'Expo ?

* * *

— Le *Raïs** a démissionné ! s'exclamait la mère de Maurice au téléphone. On a enlevé sa photo du pavillon d'Égypte.

Elle venait de raccrocher après avoir annoncé cette nouvelle à sa fille. Quelqu'un la lui avait apprise en revenant de l'Expo. Elle ouvrait maintenant la porte à sa voisine d'en haut qui lui rendait visite tous les après-midi ; madame Ricœur, une Française, avait épousé un Canadien français, à Paris, à la Libération. Les deux femmes s'étaient installées à la table de la cuisine pour prendre un café. En lisant dans sa chambre, Maurice, qui suivait maintenant des cours d'été à l'Université Sir George Williams, entendait des bribes de la conversation. L'odeur des *bamia***, qui cuisaient à petit feu, traversait l'appartement de la rue Barclay aux fenêtres grandes ouvertes. Les femmes, habillées en robes légères d'été, fumaient. Par la porte laissée ouverte de la cuisine, on

* *Raïs* (mot arabe) : chef, président. Il s'agit de Nasser.
** *Bamia* (arabe égyptien) : gombos.

entendait la pétarade incessante d'une motocyclette qui appartenait au fils d'un autre voisin. Derrière les maisons en brique rouge, bulldozers et défonceuses creusaient un trou béant à l'endroit où serait érigé un centre commercial. Entre les explosions de moteur du maniaque à moto et le bruit des foreuses, Maurice entendait madame Ricœur manifester de la reconnaissance à de Gaulle. La France, grâce à lui, montrait enfin de l'intérêt pour le Canada, semblait-elle croire.

— Y en a marre de cette reine qui vient nous rendre visite à tout bout de champ... Les Canadiens n'ont rien à foutre de cette Élizabeth. Vous vous rendez compte, quand elle était à Québec il y a trois ans, il y a eu une émeute (...) Ce pauvre journaliste... français, il a été réprimandé... Oser parler du samedi de la matraque... à la télévision... Madame Marie, vous pensez que c'est une démocratie le Canada? Allons donc!

« Elle a du culot, cette madame Ricœur, pensait Maurice, ma mère osera-t-elle critiquer le Canada? L'an prochain, nous allons recevoir la citoyenneté... »

— Vous trouvez pas, madame Ricœur, qu'il veut prendre la place de la reine? (« Elles ont le même âge et pourtant elles se disent: "Madame" », pense Maurice.) Il se prend pas un peu pour un roi, lui aussi? demandait avec ironie la mère de Maurice.

Le cortège du général suivait le chemin du Roy, mieux connu sous l'appellation « la 138 ». On acclamait de Gaulle partout sur la route; la foule était en liesse. Les postes de radio diffusaient, en direct, applaudissements et discours à chaque arrêt du cortège. Même les reporters de CJMS, « l'équipe des bons gars », étaient sur les lieux. Les initiales de leur poste de radio représentaient pourtant les premières lettres de la devise « *Canada Je me souviens!* » Elle avait peut-être raison, la voisine. Enfin les Canadiens français manifestaient publiquement, royalement, leur fierté. À la radio, de Gaulle remerciait « les Français du Canada » d'être restés fidèles

à la France. « Et maintenant nous allons chanter ensemble *La Marseillaise* », exhortait-il à la fin de ses allocutions. Les Français avaient oublié, même ignoré, leurs cousins d'Amérique pendant deux siècles et voici qu'ils les découvraient. Qu'est-ce qui se passait ? Et la foule à la radio d'entonner docilement : « Allons enfants de la patri-ieux, le jour de gloire éééééééééé tar-rivé... »

Arrivé à Montréal, de Gaulle provoqua l'euphorie et ne put s'empêcher d'évoquer, sur le balcon de l'hôtel de ville, une autre journée mémorable, débordante de joie collective :

— Mes amis, je vous confierai un secret que vous ne répéterez pas... je me sens ici dans une atmosphère du même genre que celle de la Libération...

Tout le monde massé devant lui attendait la suite de cette confidence, puis explosa une joie inattendue. La foule était en délire, du jamais vu. De Gaulle venait d'employer le slogan des indépendantistes. Tous les Canadiens français étaient-ils devenus des séparatistes ? Sinon, pourquoi jubilaient-ils ?

Malgré la Conquête, quelqu'un pouvait enfin tenir tête aux Anglais. De Gaulle venait prêter main-forte. Madame Ricœur n'avait pas tort. De Gaulle faisait un pied de nez à tout ça, comme lorsque, en Égypte, les cinq doigts écartés sur le bout du nez comme une trompette, on défiait les plus forts qui vous faisaient obstacle dans la cour de l'école.

En contrepartie, les Anglais étaient furieux. « *Look at them applauding that senile old man* », commentait un animateur à la voix rude du nom de Pat Burns, sur les ondes d'un poste de radio de langue anglaise. On en faisait un incident diplomatique. On exerçait des pressions pour qu'à l'Expo on ne le reçoive pas selon les honneurs dus à son rang. On refusait de le recevoir à Ottawa, alors qu'il y était attendu. Même le maire de Montréal lui faisait la leçon au cours d'un banquet à l'hôtel de ville. Jusqu'à quand les Canadiens français

allaient-ils être dirigés par des gens sans émotions ? s'interrogeait Maurice, qui se demandait aussi ce qui lui arrivait. Pourquoi se posait-il ce genre de questions ? Se laissait-il lui aussi emporter par l'allégresse générale ? Que faisaient-ils ces gens, sinon exprimer leur gratitude à ce géant qui reconnaissait leurs deux siècles d'efforts et de patience pour demeurer français en Amérique ? Il ne rêvait pas en entendant la foule en délire, il les avait entendus, les cris triomphants de ce peuple qui explosait d'émotion sur la place publique. Ce colosse, cette dernière grande figure de l'histoire encore vivante allait être rabrouée. Pour qui se prenaient-ils à vouloir lui faire la leçon ?

Les Québécois exultaient après deux siècles de silence, grâce à de Gaulle qui leur servait de porte-voix. Tel un enfant nu courant dans tous les sens pour montrer son corps après le bain, le Québec serait réprimandé pour ses élans de fierté. On ferait appel à la raison et on dénigrerait de Gaulle. « Il est trop vieux, laisserait-on entendre, il n'a plus tous ses esprits. »

De Gaulle parti, les émotions tiédissaient. Les Canadiens français, ceux-là mêmes qui acclamaient de Gaulle, retrouvaient leur sang-froid. S'étaient-ils contentés de faire un pied de nez aux Anglais ? Peut-être valait-il mieux que la raison l'emporte. Après tout, on célébrait le centenaire de la Confédération canadienne.

* * *

Les Juifs de rite judéo-espagnol et de langue française, qui avaient pour la plupart fui les pays arabes, avaient formé leurs propres congrégations au sous-sol des synagogues ashkénazes et anglophones. Entre les prières du service du samedi, on entendait parler un français mêlé d'arabe, surtout pour les exclamations et les étonnements : « *Esh darabak ?* Qu'est-ce qui t'a frappé pour arriver si tard à la prière du matin ? Tu es encore

allé danser hier soir dans les discothèques? Ah! ces Québécoises!» entendait-on soupirer, alors qu'on s'excusait pour passer devant les fidèles et aller s'asseoir à son siège.

Les anglophones, très corrects et moins portés sur les exclamations, passaient très vite devant la salle de prière des sépharades, qui semblait toujours plus bruyante que la leur. Plus disciplinés, ils se dépêchaient de monter à la grande salle, effrayés sans doute par ces excentriques parlant la langue de l'ennemi d'Israël. À leurs yeux, ces Juifs arabes devaient paraître primitifs à s'embrasser entre hommes et à se donner des tapes dans le dos, surtout si on célébrait une *Bar-mitsva*. À ces occasions, les femmes, en plus, poussaient des youyous, les mêmes cris de joie que ceux de leurs consœurs arabes. Plusieurs parmi les sépharades, malgré l'hostilité du général de Gaulle à l'endroit d'Israël et ses commentaires sur les Juifs («peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur»), ne pouvaient toutefois s'empêcher de jouir d'admiration qu'enfin quelqu'un au Québec pût faire la leçon aux Anglais, en s'écriant du haut de sa tribune: «Vive le Québec... libre!»

* * *

Au retour de son voyage de noces à la fin juillet, Michel annonça que sa femme était enceinte et que l'accouchement était prévu pour le printemps. Au Québec, c'était la tradition, toutes les femmes avaient de gros ventres à la fin de l'hiver. Au dîner, au restaurant de la salle de quilles du *Dorval Bowling*, les serveurs grecs au costume violet s'impatientaient:

— *Can I take your order now, or do you want me to come back? I've got customers waiting.*

Au loin, on entendait un grondement de boule sur le parterre luisant et un bruit de quilles renversées. Il était midi et les Beatles chantaient *Strawberry fields forever*.

— Tu prends-tu une Mol ? demanda Michel en cherchant l'éternelle Export sans filtre, dont il tapait les deux bouts sur le paquet avant d'en glisser un entre ses lèvres et d'aller chercher son briquet dans la poche de sa veste.

— T'es ben bronzé...

— Ouaï..., dit-il en aspirant profondément

— Pis, les vacances, comment que c'était ?

— Pas trop pire...

— Et ta femme ?

— Ma femme ? Ah, elle va bien, ma femme. C'est moé qui est pas ben.

Il avait déjà fini sa cigarette ? Voilà qu'il l'éteignait, même si la pizza n'était pas encore servie.

— Faudra ben que je vive avec c'te décision-là. Y ont donné le poste à Jack. Que c'est que tu veux que j'y fasse ? Nous aut', les Canadiens français, on passe deuxièmes. On a beau s'essayer, parler la langue des boss, ça donne quoi ? J'avais des projets à leur proposer, on aurait pu ouvrir une succursale à Québec, pis peut-être dans le nord de la province. Y a tout un réaménagement du territoire qui s'en vient. Les boss, y pensent en ouvrir une à Toronto. Ça nous donne quoi à nous aut' qu'y en ouvrent une là ? Hein ? Qu'est-ce t'en penses, Maurice ? Il y aurait eu un gros avenir pour Kaiser & Kaiser s'ils nous laissaient faire, mais y nous font pas confiance. Y m'en ont-tu fait baver parce que j'avais pas ma douzième année, pis là y se sont trouvé quelqu'un qui a un diplôme. Penses-tu que Jack restera longtemps avec nous aut' ?

— ...

— T'sais, Maurice, on est peut-être naïfs, mais on n'est pas des téteux. On est rendus neuf Canadiens français à l'office, pis avec toi ça en fait dix (« On pourrait faire un *minyane** », pense Maurice)...On serait peut-être

---

* Minyane : quorum de dix hommes nécessaire pour qu'une prière se fasse en public (mot hébreu).

capables après tout de pas rentrer travailler un de ces quatre matins. Avec toute la gang d'Anglais unilingues à l'office, ça leur donnerait une maudite leçon. Y perdront la face pour une fois...Pas capables de nommer un Canadien français à un poste de direction. J'chais pas si c'est à cause de de Gaulle, mais j'ai ben l'impression qu'y sont plus stiffs avec nous aut', depuis queque temps. Pis de quoi qu'y se mêle, de Gaulle?

La pizza arriva, toute chaude.

— La mienne sans pepperoni, insista Maurice. Végétarienne, *please*.

Le serveur n'était pas content:

— T'es pas capable de manger des pizzas alldress comme tout le monde?

— Les gars du bureau, pourquoi qu'y rentreraient pas travailler? Tu penses organiser une grève?

— Ben non, juste faire une farce aux Anglais, les laisser se débrouiller tout seuls pour une journée. Les acheteurs des ministères à Québec, j'les connais toutes, y refusent de placer des commandes avec ceux qui parlent juste anglais, c'est pas compliqué.

— Ouaï, mais pourquoi qu'y rentreraient pas, les gars du bureau? Tu penses pas que les boss pourraient tout simplement renvoyer tout le monde et en engager d'autres que nous?

— Ouaï, pis trois mois de training fois dix, combien que tu penses que ça leur coûterait? Pis qui prendrait les commandes durant ce temps-là? Tu penses-tu qu'y se donneront toute ce trouble-là?

— Ouaï, renchérit Maurice, qui se surprit en train d'adopter le parler de Michel. (Ses parents le comprendraient-ils s'il se mettait à parler comme lui? se demandait-il.) Mais qu'est-ce qui arriverait si les Anglais apprenaient le français? Les bilingues, ça serait eux.

— Là, on serait cuits, acquiesça Michel avant d'éclater de rire tandis que le fromage restait collé à la pâte de sa pizza.

Il baissa la tête et, en roulant le fromage, il le déposa dans sa bouche comme si ç'avait été du spaghetti.

— P'têt' ben que ce que les Anglais veulent faire à l'office, c'est pas si pire. Y veulent que Jack dirige la place, même si y parle pas français. Que c'est que tu veux qu'on fasse ? Y vont perdre des clients, c'est toute. Y auront encore plus besoin de nous aut' après. Fait que tant mieux. Que c'est que t'en penses, Maurice ? T'es pas jasant ben ben...

Il pensait à cette scène de *L'Étranger* où le couteau brillait sous le soleil. La lame avait aveuglé Meursault dont les paupières étaient alourdies par la chaleur et la sueur. Meursault avait fini par tirer sur la gâchette, même que le coup était parti tout seul. Il avait tué un Arabe et tout avait basculé : son univers, sa Marie, sa vie paisible.

Si Michel Tremblay ne gravissait pas les échelons de la boîte, ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne le fît. Il avait une très grande capacité d'adaptation. Et puis, si Maurice était moins prudent, il risquait d'attiser cette flamme toute timide de la révolte qui pointait dans la voix de Michel. Le monde entier semblait de plus en plus en rébellion ; allait-il contribuer lui aussi au désordre ? Ici aussi, sur les terrains vagues, la chicane risquait de prendre avec les patrons, qui avaient été si gentils avec lui, qui prenaient tout avec le sourire et dont la langue séduisait lorsqu'elle n'intimidait pas tout le monde, même les Canadiens français du *shipping*. Oui, il risquait de tout faire basculer. Peut-être que son père et Arthur avaient raison. Il valait mieux ne pas se mêler de leurs problèmes. Avait-il envie de recommencer tout ce qui s'était passé en Égypte ? Bientôt, il recevrait le passeport canadien. Ce n'était pas le moment de tout foutre en l'air.

— C'est que Jack aura besoin d'un adjoint. Peut-être qu'il te demandera d'être son bras droit.

— Ouaï, faut pas niaiser avec la puck, hein ? Faut

pas niaiser avec les Anglais. Y risqueraient de nous virer...Peut-être ben qu'un jour, un Canadien français sera le boss chez Kaiser. Dans le futur. Pas tusuite en tous les cas. Plus tard.

Le serveur grec avait oublié la pizza végétarienne sur le comptoir. Cela déréglait les habitudes du restaurant que de commander un plat qui ne figurait pas au menu. Elle était donc devenue froide et sèche quand il s'en aperçut et la déposa sur la table, où Michel, ayant terminé la sienne, était en train d'allumer une dernière Export sans filtre. Surpris que Maurice n'eût pas encore été servi, il lança un regard sur sa montre, puis sur l'assiette de Maurice, avant d'expirer vers le plafond la fumée de sa cigarette.

* * *

Au Cinéma Verdi, ce soir-là, le film s'était éteint dans le silence avant que n'éclatent les applaudissements. Que signifiaient-ils? Un film pouvait-il aussi être politique? *Où êtes-vous donc?* de Gilles Groulx était (et demeure) un film éblouissant d'immensité, d'espaces blancs et de silence. Comme si le cinéaste traduisait ce besoin de retrouver sa voix, cette voix qui risquait de voler en éclats, en petits morceaux de verre.

— Tu lis trop, disait sa mère. Même un rabbin, un *haham*, ne lit pas autant. Tu veux devenir fou ou quoi ? Sors, va danser. Va te distraire, tu es jeune.

Il s'était inscrit à cette université anglaise qui offrait des cours du soir aux adultes. Il était adulte à vingt-deux ans. Et puis, aussi bien suivre les cours du jour. Sinon, il deviendrait grand-père avant d'obtenir son diplôme. Il était aussi plus âgé que la moyenne des étudiants, deux ou trois ans. C'était trop, et il venait d'un autre monde, celui du travail. Toujours en marge par rapport à son milieu. Ou à contre-courant. Il faisait des lectures parallèles, tout en suivant ses cours, pour rattraper les quatre siècles d'histoire de ce pays. Cela lui prenait toute sa force pour sortir de son milieu et aller vers l'est, vers cette librairie *Tranquille* qui était animée par un être chaleureux, mémoire vivante de ce pays et où les livres sur le Québec se vendaient à des prix abordables. Il voulait s'extraire de cette pâte modelée d'avance, déjà pétrie, qui risquait de l'emprisonner pour la vie. Toutefois, dans cette librairie vibrante d'idées, le passé liait trop le présent et l'avenir, l'histoire prenait trop de place, on sentait une odeur de naphtaline vous monter dans les narines dès qu'on tournait les pages des livres ou que des habitués se déplaçaient. Ces derniers avaient connu la Dépression, celle des années trente ; ils en par-

laient avec amertume, relatant les moindres détails de cette époque de misère, comme les survivants d'un naufrage. Certains avaient été journalistes ou poètes à vingt ans et écrivaient dans un hebdomadaire courageux appelé *Le Jour*, un organe de combat contre le fascisme, doctrine qui avait fasciné les élites francophones. Malraux, racontaient-ils, de passage à Montréal pour recueillir des fonds contre Franco, était reçu dans une église protestante, mais eux, ils s'étaient joints à ce combat en s'engageant dans le Bataillon Mackenzie-Papineau. Malgré l'interdiction du gouvernement canadien, qui demeurait neutre dans le conflit espagnol, et l'Église, qui soutenait Franco. D'autres habitués, plus jeunes, avaient adhéré à d'autres mouvements, plus tard, refusant tout, d'un geste global, envoyant au diable « le goupillon et la tunique et revendiquant *l'amour et la magie** ».

Toutes les générations du Québec des trente dernières années étaient représentées dans cette librairie, mais où donc étaient les jeunes ? Maurice se sentait comme adopté par ce cercle d'anciens. Qu'il fût d'une autre origine, connût une autre histoire, lui était ici un avantage. On prenait plaisir à lui raconter toutes les péripéties de l'histoire du Québec, comme pour le mettre au courant, en regrettant presque qu'il n'eût pas vécu toutes ces périodes de luttes dont il aurait pu faire partie. Dans ces moments-là, il était en parfaite union avec ces gens, il avait même parfois le sentiment d'être le légataire de tout cet héritage, alors que ceux de son âge entreprenaient d'autres luttes qui lui étaient encore étrangères. Il avait du temps à rattraper et n'avait pas encore atteint leur époque.

Chez les Anglais, l'esprit pratique régnait toujours. L'Université Sir George Williams avait pour vocation l'éducation des adultes, une tradition héritée des YMCA, auxquels à l'origine elle était affiliée. Depuis, les

---

* *Refus global, manifeste.* Dans Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, PUF, 1966, Annexe II.

cours du jour avaient pris de l'expansion et des étudiants plus jeunes fréquentaient le campus durant la journée. Mais Sir George demeurait fidèle à sa vocation première et, lors de la remise des diplômes, l'université était toute fière de présenter des mères de famille recevant leur certificat en même temps que leur fille, revêtues de la même toge, un rouleau à la main, adressant le même sourire aux photographes. L'université avait pensé à cette clientèle à une époque où le monde des études supérieures n'était pas encore imprégné de l'esprit du perfectionnement professionnel permanent. Sir George s'érigeait tout en béton en plein centre-ville, près d'un snack-bar fumant de hot-dogs « steamés » où les notes ronéotypées des cours se vendaient sur le comptoir entre deux bols de frites graisseuses. Son vieux bâtiment se confondait avec les tours à bureaux et ne s'étendait pas sur une colline couverte de pelouses verdoyantes ou toutes blanches, selon les saisons, comme les deux autres universités de Montréal. Sir George attirait de jeunes adultes pragmatiques voulant approfondir leurs connaissances le soir et obtenir de l'avancement dans leur emploi. Depuis, l'université avait emménagé quelques rues plus loin, boulevard Maisonneuve, dans un édifice flambant neuf. Vers les six heures, une armée d'employés de bureau, composée d'hommes cravatés et de femmes en talons aiguilles, mallette noire à la main, franchissaient le grand hall d'entrée et se dirigeaient deux par deux, par l'escalier roulant, vers les étages supérieurs du nouvel immeuble. Ils remplaçaient les occupants du jour, comme s'ils avaient été une nouvelle équipe, plus disciplinée, assurant le roulement de nuit. À la bibliothèque ou à la cafétéria, deux mondes se côtoyaient le soir, tandis que les étudiants aux cheveux longs croisaient les travailleurs à l'allure conservatrice *straight* qui allaient s'asseoir dans les salles de cours, sur les sièges laissés vacants par les plus jeunes.

La clientèle de Sir George, comme celle de McGill,

reflétait aussi le pluralisme ethnique de Montréal, d'une façon plus officielle que la seule université de langue française de cette ville, tout en haut de la Côte-des-Neiges.

Après une année de cours du soir, Maurice fit le saut aux cours de jour. Les adieux à Kaiser & Kaiser se firent à la taverne. Même les patrons s'étaient joints au *party*. Vers les huit heures, alors que les Anglais étaient partis, les gars du *shipping* et les employés canadiens-français du bureau commandèrent un *T-bone*, le vrai bon steak saignant des tavernes, ainsi que des frites et une dernière bière. Michel Tremblay cachait mal sa tristesse :

— C'est ben de valeur que tu t'en retournes aux études. Pour nous aut', j'veux dire.

— Il s'en va rejoindre les barbus, ricanait Lebrun, qui s'était refait une denture.

Il était maintenant le superviseur des camions de livraison.

— Peut-être ben que tu vas raconter un jour ton histoire avec nous aut' dans un livre, poursuivait Michel. On a été rough avec toé au début, mais c'est qu'on n'était pas habitués à avoir des importés parmi nous aut' (rires autour des tables). Pis maudit, t'avais l'air un brin précieux, peut-être même un peu snob, avec ton ptit accent, comme si on n'était pas assez fins pour toé.

— Mais astheure qu'y fait partie de la gang, y s'en va, sti, lança Lebrun.

— C'est pas grave, ajouta Michel. Y nous oubliera pas.

— J'crés ben, après la soirée chez nous... Hein, Maurice ? Était cochonne, Lili. On a eu du fun pareil.

— Ça prend du guts pour retourner aux études à ton âge en tous les cas, *that's for sure*. Quel âge as-tu, vingt-cinq ans ? demandait Létourneau.

— Ouaï, du guts pis du cash, ajoutait Lebrun.

— Du cash ? Penses-tu qu'Maurice est bas de laine ? Pourquoi que vous pensez qu'y arrivait en retard à l'office tous è lundis matin ? Y était dans è discothèques toute la fin de semaine... expliquait Michel, taquin.

(Rires autour de la table.)

— C'est vrai que ça prend du guts pour retourner à l'école, derrière un pupitre, le nez dans è livres.

— Ouaï, mais toé Lebrun, faudrait que tu finisses ta neuvième année d'abord. Le temps que ça te prend pour lire tes commandes, c'est pas sûr qu'y te prendraient à l'université. Tu seras ben trop vieux.

(Rires timides.)

— En tous les cas, lâcher une job steady, faut être fort. Fait que *I'll drink to that*, à tes études mon Maurice...

— Ouaï, dit enfin Maurice, timidement, lâcher une job steady pis un maudit bon boss tant qu'à y être...

(Rires.)

La poignée de mains à la sortie.

— Maurice, fais attention à toé, O.K. ?

* * *

À l'Université Sir George Williams, les étudiants étaient occupés à faire la révolution. Ils livraient sur le campus le même combat que s'ils avaient été aux États-Unis. Maurice avait mal choisi son année pour devenir étudiant de jour à plein temps. « *Full time day student* », affirmait enfin sa carte d'identité. Le grand escalier roulant qui menait aux étages supérieurs était immobile et des centaines d'étudiants barbus étaient assis sur les marches, comme d'ailleurs sur le parterre du grand hall d'entrée. Un type, lui aussi barbu, haranguait dans son haut-parleur tout ce monde-là, assis par terre, qui l'écoutait religieusement. Les slogans qu'il scandait étaient repris par les étudiants. « *No hell we won't go* », criaient-ils, comme si l'armée américaine allait venir les recruter sur le campus pour les transporter en hélicoptère au Viêt-nam. « Territoire libéré », avait-on marqué sur les murs. « Si mes cours continuent d'être annulés, je raterai mon année. Où trouver l'argent pour une autre année d'études ? », se morfondait Maurice.

À peine les cours avaient-ils commencé que déjà les étudiants occupaient l'édifice. Les activistes exigeaient une participation active aux affaires de l'université et demandaient que les entreprises américaines et canadiennes, qui avaient des liens avec le Pentagone, ne fissent plus de recrutement sur le campus. Dans cette université pourtant anglaise, plusieurs des professeurs qui appuyaient ces activistes étaient des Canadiens français. Un professeur marxiste, du nom de Poirier, que tout le monde admirait sur le campus, était le titulaire du cours intitulé *Amour et dépossession québécoise. («French Canadian literature. FRCAN 414: this course explores the history of love in French Canada and its relation to Quebec's independence mouvement.»)* Tout le monde semblait vouloir s'inscrire à son cours qui se donnait dans le grand auditorium tous les mardis matin.

Le premier jour, la salle était bondée malgré l'heure matinale. Poirier serrait la main aux étudiants qui s'asseyaient aux premières rangées. Il avait un air jovial, malgré une barbe qui lui donnait une allure austère. Il portait des bottines noires sous ses pantalons gris, une chemise blanche, une cravate et un tricot vert foncé. Les cheveux courts et bien coiffés, il aurait pu, si on faisait abstraction de sa barbe, être un employé de banque assis sagement derrière un bureau. Plusieurs étudiants le connaissaient et ils l'entourèrent rapidement, discutant avec lui des derniers événements survenus aux États-Unis.

Ce fut toute une déception pour Maurice que de l'entendre dénoncer l'Expo 67 qui venait de prendre fin. Ce gros *party* n'aurait eu qu'un seul but: faire oublier aux Québécois leurs vrais problèmes. Ce *party* des illusions avait coûté des millions de dollars pour masquer la misère et l'exploitation des masses et enrichir les capitalistes et leurs laquais. La petite bourgeoisie canadienne, autant française qu'anglaise, avec sa classe d'entrepreneurs, en avait bien profité.

Bonheur d'occasion, ce roman auquel Maurice rêvait

la nuit au point d'avoir l'impression d'en faire partie, était aussi au programme. Ce fut pour lui une autre déception. Il avait envie de retirer le droit aux analystes d'étudier ce livre. Cette œuvre était la sienne, on risquait de la déformer, de transformer complètement cet univers où il s'était intégré sous une autre identité.

Poirier confirmait que c'était un classique de la littérature québécoise, mais parce qu'il révélait des choses dont l'auteur ne se rendait pas compte. *Lutte de classes, exploitation, oppression* étaient des mots qui revenaient sans cesse dans ce cours. Il fallait faire cesser l'exploitation de l'homme par l'homme. À quelle classe appartenait Maurice ? Était-il coupable de cette misère sur la terre ? Plus il étudiait, plus les choses se compliquaient. Le savoir ne risquait-il pas de paralyser toute forme d'action ? Qui avait raison dans cet amas de connaissances ?

Même dans le roman qu'il avait fait sien, les détenteurs des moyens de production exploitaient les masses et les envoyaient servir de chair à canon pour protéger leurs intérêts. C'est bien ce qui arrivait au père de Florentine. Le père de Maurice appartenait-il à cette caste à Alexandrie ? Avait-il été un petit-bourgeois allié des Anglais ?

Tout s'expliquait, tout devenait très clair, à condition de se dépouiller de cette morale bourgeoise qui isolait les êtres humains dans de petites cellules compétitives et les éloignait de leur humanité. Les femmes étaient astreintes à la maternité, asservies. L'acte sexuel ne servait qu'à la reproduction, pas au plaisir. C'était cela, la morale bourgeoise. C'est pourquoi Florentine était coupable. Elle avait péché en succombant aux plaisirs de la chair. Pas étonnant qu'elle ne pût se libérer de sa condition ouvrière, ni de son rôle de femme résignée. D'ailleurs, Jean Lévesque n'était-il pas un capitaliste ? Tout devenait très clair.

Poirier dérangeait Maurice. Il ne savait trop ce que ce prof venait chercher en lui qui l'agaçait. Il avait aimé

l'Expo, et le prof bouleversait ses perceptions. Il s'était habitué aux tavernes, et Poirier expliquait que c'était un déversoir où les hommes avalaient à coups de bières leur résignation, déblatéraient sur leur misère au lieu de prendre leur destin en main, et donnaient libre cours à ce langage qui les gardait prisonniers de leur milieu. C'est lorsqu'ils avaient bien bu qu'ils voyaient clair; mais alors ils étaient inoffensifs, engourdis par l'alcool, tout juste capables de traîner leurs corps mous chez eux pour se laisser submerger par le sommeil. La vie se mêlait aux idées. La littérature, ce n'était pas une autre vie, c'était la vie même. Pourquoi n'y avait-il pas d'amour dans la littérature canadienne-française? Parce que, là aussi, l'amour était l'expression d'une dépossession. Comment exprimer ce que l'on ne possède pas? L'amour devenait un acte révolutionnaire dès qu'on l'assumait pleinement. L'esprit et la chair ne s'opposaient pas, ils se complétaient. À qui profitaient tous ces divorces, lorsque deux individus décidaient de mettre fin à leur vie commune, sinon aux avocats?

La sexualité était donc aussi un acte politique. L'amour, expliquait Poirier, ne se manifestait dans la littérature canadienne-française, ne devenait un acte conscient et ne pouvait se verbaliser qu'à partir du moment où on le prenait pour ce qu'il était: «une caractéristique de l'oppression québécoise, le signe d'une impuissance». C'était important d'en prendre conscience, expliquait Poirier pendant ses cours, dans le grand auditorium de l'université, «car dès lors, l'impuissance reculait. Les écrivains éprouvaient alors une puissance libératrice qui rejoignait leur libido». Il fallait relire sous cet angle toute la littérature bourgeoise afin de démasquer ce qu'elle voilait.

Ouf! Maurice avait de la difficulté à absorber toutes ces pensées, trop vraies, trop justes. Son esprit, son épiderme, tout son être se rebiffait contre ce trop-plein d'idées.

Les étudiants, en majorité anglophones, buvaient les paroles du professeur, mais leurs aînés, peut-être même leurs parents, avaient rabroué de Gaulle peu de temps auparavant. Comment expliquer leur attitude approbative ?

La lutte des classes posait problème à Maurice. Il lui fallait repenser tout ce qu'il avait imaginé à propos de Moe et de tous ces chauffeurs de taxi d'origine russe aux penchants communistes qui fréquentaient le comptoir de Florentine Lacasse au snack bar du *Quinze-Cents* de Saint-Henri.

Le plus marxiste de tous les profs expliquait, entre deux voyages à Cuba, que les immigrants du Québec — Juifs, Grecs ou Italiens — s'étaient rangés par « erreur historique » du côté des capitalistes, ignorant que leur véritable libération leur viendrait du peuple qui les libérerait.

Moe avait donc fini par acheter une flottille de taxis et engageait des Haïtiens, des Grecs, peut-être même des sépharades, qu'il sous-payait, qu'il exploitait. Il fumait toujours le même cigare qui lui donnait maintenant l'allure d'un homme sans dessein, sans aucune conscience, uniquement intéressé par le profit. Il devenait propriétaire d'une flotte de limousines et d'autobus qui étaient les seuls à faire la navette de l'aéroport de Dorval. Moe détenait donc un monopole. Quand il entrait dans le snack-bar, il faisait comme si la gargote lui avait appartenu : des allures de patron, le regard balayant le comptoir. Peut-être qu'un organisateur syndical juif s'immiscerait dans les affaires de l'industrie du taxi car, même là, un mouvement de libération se formait. Et puis, les syndicalistes juifs, ils avaient toute une tradition qui les précédait. Pourquoi Poirier ne parlait-il pas de ceux-là ? Moe sympathisait maintenant avec Jean Lévesque, il le regardait d'un œil paternaliste tout en lisant les pages financières du *Montreal Herald*, alors que Jean tentait toujours de séduire Florentine, qui

résistait à ses avances. Comment succomber à cet amour charnel, à cet homme qui incarne si bien la réussite, sans sombrer dans le péché ?

Dans le cours de philo, les choses étaient encore plus complexes, encore plus énigmatiques. Comment concevoir l'inconcevable ? se demandait le prof au nom allemand, dans le très grand auditorium. Souriant derrière ses grosses lunettes, il disait :

— Écrivez sur une fiche l'énoncé suivant : « L'affirmation écrite au verso de cette fiche est fausse » ; sur l'autre côté, écrivez : « L'affirmation au recto est vraie. » Laquelle des deux affirmations est vraie ? demandait-il en se frottant les mains devant un auditoire médusé.

Cela ressemblait drôlement à l'histoire du Canada. Le Canada est un pays. Le Québec est un pays. Les deux énoncés pouvaient-ils être vrais en même temps ?

* * *

Heureusement que, le samedi soir, dans les discothèques, le monde était moins compliqué. Ici, il n'y avait pas de révolution. Les jeunes Canadiennes françaises paraissaient ouvertement intriguées par les origines de Maurice. « Bientôt, se disait-il, je serai canadien et on ne me posera plus ces questions sur mes ancêtres qui me différencient du reste de l'humanité. » Elles voulaient à tout prix savoir d'où il venait.

— D'où tu viens ? De quelle race es-tu ? demandaient-elles.

Le matin, en se rasant, il se demandait : « De quelle race suis-je ? » Et quand il leur disait qu'il était Juif, elles ajoutaient :

— Juif catholique, sans doute, puisque tu parles français.

Au moins, elles ne craignaient plus les *French kiss* et portaient des jupes en cuir très courtes.

Voici même que les vieilles habitudes de la drague s'établissaient à Montréal. Maurice se fit de nouveaux amis, tous sépharades, qui avaient en plus l'habitude de s'attarder au restaurant *Chez Vito* de la Côte-des-Neiges. Des étudiantes, qui se préparaient à devenir infirmières, semblaient être les seules clientes de cet établissement situé tout près de l'Université de Montréal et de l'hôpital Sainte-Justine. Elles évoquaient invariablement ces silhouettes féminines en blouses roses discrètement transparentes froufroutant dans des couloirs blancs.

Les Juifs originaires des pays arabes découvraient qu'ils plaisaient à ces jeunes filles en voie de se libérer des contraintes qu'avaient subies leurs mères. Elles se laissaient approcher par ces jeunes à l'allure décontractée, riant de tout et de rien, et parlant si bien le français. Commençait alors la navette, de table en table.

— Et vous, mademoiselle, laissez-moi deviner, vous êtes infirmière ?

« Mon Dieu, devaient-elles se dire, que ces noirauds parlent bien français. Sont-ils arabes ? Sont-ils espagnols ? Sont-ils français ? Et puis, ils savent don' parler aux femmes, avec cette assurance, cet air un brin autoritaire. »

Ensuite ils se rapprochaient encore davantage d'elles en dansant un slow, en haut, au *Crazy Horse*, où un vieux bonhomme aux cheveux longs, blancs et hirsutes jouait de l'orgue. Combien de futures familles québéco-sépharades avaient pris leur envol ici, à l'angle de la rue Lacombe et de la Côte-des-Neiges, malgré les rabbins orthodoxes, gardiens de la foi, qui prévenaient leurs ouailles contre le mariage « mixte » ? Ou était-ce justement grâce à eux ? Le délice de transgresser des interdits, des frontières invisibles, devait certainement s'emparer de ces jeunes Juifs, car tout visait à les séparer d'elles : les milieux scolaire et universitaire, les cercles d'amis et les familles, même les cafés et les restaurants qu'elles fréquentaient semblaient se situer dans un autre monde.

Mais la langue française et certains endroits, comme le restaurant *Chez Vito*, permettaient enfin qu'on les aborde. Ces femmes respiraient la générosité et la soif de connaître. Peut-être, comme les sépharades, cherchaient-elles à se détacher de leur milieu traditionnel. Elles avaient sans doute, elles aussi, un père autoritaire et silencieux qui répondait toujours par un non dès qu'on lui demandait quelque chose; des fêtes à la maison qui ponctuaient les saisons; une mère vouant une admiration sans bornes au père, le soutenant coûte que coûte. En plus, n'appartenaient-elles pas, comme les Marocains, à une famille nombreuse? Sépharades et Québécoises pure laine, ne venaient-ils pas, tout compte fait, des mêmes familles?

Parmi ces jeunes Juifs francophones, qui avaient en commun d'être venus au monde dans un pays arabe et de l'avoir quitté trop tôt, certains s'étaient inventé toutes sortes d'origines pour épater et faire rire les filles. Il était difficile de ne pas se laisser prendre au jeu. Peut-être finissait-on par croire à ces origines imaginaires. Charly était tunisien et commençait une carrière d'enseignant à la PSBGM où il était « *substitute teacher* ».

— Charly, qu'on lui demandait, pourquoi que tu t'appelles Charly avec un *y* en plus et pas Charles comme tout le monde?

Sa mère était britannique, expliquait-il, et sans doute que son père l'était aussi, mais alors comment se faisait-il qu'il fût né en Tunisie?

— C'est une histoire compliquée, soupirait-il derrière ses lunettes fumées, en s'accoudant sur la nappe comme s'il allait commencer à éclairer tout le monde.

Mais là, l'autre Charlie, Charlie-Bébert, lui aussi tunisien (d'ailleurs il n'y avait que les Tunisiens qui s'appelaient Bébert), profitait du silence de son copain et prenait la parole. Il affirmait avec insistance que ses origines étaient encore plus exotiques. Il y avait du Tremblay dans sa famille.

— Je vous le jure sur la tête de ma grand-mère qui est enterrée à Djerba, qu'il disait.

— Chut! grondait quelqu'un, t'as pas honte, *haram*, c'est péché. Laisse ta mémé tranquille, la pauvre.

— Mais c'est vrai, qu'il insistait. Mon père, il vient de Matane. C'était un grand pêcheur de crevettes, il avait combattu dans l'armée canadienne et il a rencontré ma mère à Casablanca, lors du débarquement, alors que la famille de ma mère avait fui les Allemands.

— Bon, bref! s'impatientaient les autres.

— Eh bien, par admiration pour de Gaulle, ils m'ont appelé Charles.

Là, les filles s'esclaffaient, mais ce n'était pas fini.

— Vous savez maintenant pourquoi je m'appelle Chebat? Eh bien, ma mère a judaïsé mon père qui s'appelait Chabot. O.K. les potes?

C'était au tour des gars de rire, pliés en deux.

— Attention, disait le Britannique, vous faites trop de bruit, Vito, le grand patron va tous nous virer...

Et si toutes ces histoires étaient vraies? La dernière blague qui circulait, c'était que même le grand écrivain québécois qui venait d'être reconnu en France en écrivant *L'Avalée des avalés*, eh bien, même lui, des bruits couraient qu'en réalité il était sépharade. Après tout, son héroïne n'était-elle pas juive?

« Qu'est-ce que c'est que ces Nord-Africains? se disait Maurice, qui ont tous des ancêtres qui en Amérique, qui en Angleterre? C'est tout juste s'ils ne sont pas parents avec la reine d'Angleterre. »

Les rencontres du Carrefour international, près de la Côte-Sainte-Catherine, étaient plus sérieuses. Elles étaient animées par deux religieuses. L'organisme, disait-on, appartenait à l'archevêché de Montréal. Les autorités catholiques savaient comment organiser ces échanges, comme ça, mine de rien. D'ailleurs, les religieuses, plutôt effacées, étaient serviables, amicales et accueillantes, sans jamais pousser trop loin leur curiosité. On devinait

qu'elles étaient des sœurs même si elles ne portaient pas d'habit de religieuse. (Jean Simmons en cornette et Robert Mitchum, mal rasé, sur une île déserte.) Elles rendaient accessible cette maison de trois étages de la rue Wilderton où, pendant des heures, les jeunes exilés dissertaient, draguaient, bouquinaient à toute heure, les portes étant toujours ouvertes. Combien de jeunes exilés — juifs ou musulmans — n'ont-ils pas aussi rencontré leur premier amour ici, sous les auspices de l'archevêché... La bibliothèque du Carrefour, bien fournie, comptait des livres de Lionel Groulx, de Gabrielle Roy et plusieurs sur le Tiers-Monde, ainsi que sur les luttes qui s'y livraient: Franz Fanon, Berque et, curieusement, un auteur du nom de Memmi, qui fut une véritable découverte pour Maurice. Qu'un Juif nord-africain eût pu parler de ce que c'était que d'être juif d'un pays arabe et dans la langue tiers-mondiste, en plus, cela ne s'était jamais vu. Ainsi être juif arabe était une chose possible, puisqu'un auteur français d'origine tunisienne l'affirmait. «Nous acquérons enfin nos lettres de noblesse», pensait Maurice. Le Juif aussi était un dominé, un damné de la terre, et non pas un oppresseur-capitaliste-allié du diable américain, exploiteur des Arabes et des Canadiens français, comme l'affirmaient certains syndicalistes et même un auteur très lu dans son manuel d'histoire du Québec. En plus, Memmi était admiré par les indépendantistes québécois qui se reconnaissaient dans son *Portrait du colonisé*, mais ils ignoraient qu'il était juif et sioniste. «Enfin quelqu'un qui parle en notre nom», se disaient les sépharades.

Au Carrefour, des discussions très vives avaient lieu avec des Palestiniens, eux aussi chassés de chez eux. Juifs sépharades, Palestiniens, Libanais, Maghrébins, Hongrois, Roumains, Africains, Vietnamiens, tous avaient fui un pays qui avait été le leur et cherchaient au Canada plutôt qu'au Québec — car le Québec était encore plutôt une affaire de famille — une nouvelle terre d'asile, his-

toire de prendre un *break* avec le nomadisme. Et puis, les nationalistes québécois, même s'ils s'inspiraient des nationalismes tiers-mondistes, se montraient encore indifférents à ces étrangers qui, selon eux, venaient peupler le Canada anglais. Sans doute cette indifférence était-elle réciproque. Toujours est-il qu'au Carrefour tous ces jeunes se sentaient chez eux. Ne partageaient-ils pas un sens commun de l'exil et de la déroute ? N'avaient-ils pas, au-delà de leurs pays d'origine et de leurs nationalités, parcouru tout compte fait les mêmes itinéraires ? Et puis, être étranger parmi d'autres étrangers, cela dégageait curieusement un air de famille, comme si le parcours de chacun les rendait tous solidaires.

Grâce à l'hospitalité discrète, généreuse et combien désintéressée de ces religieuses, tout ce monde se rencontrait sur un terrain neutre ; Juifs et Arabes se côtoyaient, discutaient, se fréquentaient, sans avoir été expressément invités à le faire. Pourquoi les Juifs anglophones du Québec n'étaient-ils pas de la partie ? Pourquoi étaient-ils aussi peu sensibles à la cause du Québec et si peu enclins à l'ouverture dès qu'il s'agissait d'un environnement québécois ? Pourquoi se trouvaient-ils à des années-lumière de ce dialogue que des franco-catholiques enclenchaient ? Les Juifs anglophones en étaient encore au rapprochement judéo-chrétien, alors qu'ici le dialogue était planétaire et réunissait des habitants du Nord et du Sud de la planète. Le durcissement des Juifs anglophones était-il dû à leur histoire européenne ? Était-il dû à l'histoire du Québec ? Finalement, les Juifs anglophones et les nationalistes québécois étaient comme chargés de répulsion électrique. Ils étaient faits pour se rejeter. Cette compassion pour l'étranger, cette générosité gratuite, offerte sans méfiance et toujours disponible à tous, quelles que fussent leurs appartenances, était admirable et si humaine chez les catholiques.

Sans doute les jeunes filles, nombreuses à fréquenter ce lieu, étaient-elles toutes indépendantistes. Ces ren-

contres devaient leur paraître excitantes d'exotisme. Et puis, plusieurs d'entre elles, plus proches de Geneviève Bujold que de Joan Baez, venaient au Carrefour international pour améliorer leur espagnol, langue qu'elles apprenaient à l'université et que nombre de sépharades connaissaient. Comment ne pas s'éprendre d'elles? N'était-ce pas un peu, beaucoup, passionnément, surtout pour elles que tous ces sépharades, repoussés par leurs vis-à-vis juifs anglophones et séparés d'eux par tout un univers linguistique mais aussi culturel, se retrouvaient là? D'ailleurs, il y avait toujours un coreligionnaire unilingue anglophone qui se retrouvait au Carrefour, un peu égaré, cherchant lui aussi à draguer une militante *cute* du RIN. Après tout, toute une légende les précédait. Le malheureux, qui n'aurait évidemment jamais osé glisser un mot d'anglais dans ces lieux sacro-saints du Tiers-Monde de langue et de culture françaises, s'aventurait donc dans un français boiteux, hésitant, d'une lenteur telle qu'on aurait voulu le prendre par les épaules pour le secouer, pour l'aider à articuler une idée sur l'indépendance du Québec. Pendant ce temps, les sépharades attendaient patiemment qu'il finisse par terminer sa phrase, tout en sachant très bien qu'il visait, par son intervention, à attirer l'attention d'une militante indépendantiste avec qui il aurait engagé une conversation. Que faire? Aider ce pauvre anglophone unilingue qui allait invariablement associer les Juifs francophones aux angoisses que suscitait chez lui le RIN? Le laisser trébucher et montrer son ignorance du Québec? Attendre les réactions des jeunes filles francophones, qui allaient réagir par un «OHHHHH!» scandalisé qu'il pût faire de grossières associations entre le mouvement indépendantiste et le fascisme, ce que inévitablement, il allait faire? (C'était une question de temps et de débit.) Ou bien fallait-il, en tant que Juif, se sentir solidaire de sa paranoïa et risquer de perdre toute l'attention de cette riniste, dont le rimmel cachait mal à la fois son impa-

tience et son attraction pour Maurice? (« Ah! qu'il est *cute*, devait-elle penser à propos de Maurice. Et arabe. Enfin un Arabe, un vrai qui comprendra ma lutte, mon combat. Un frère colonisé.») Dans ces circonstances, lorsqu'un coreligionnaire anglophone tentait de s'aventurer dans les subtilités de la discussion en cours, les Juifs franco-arabes rougissaient pour lui, alors qu'ils rivalisaient d'attentions à l'égard de ces filles du RIN, en minijupes, la bouche en cœur, les cheveux frisés, sentant le patchouli. Ils avaient un peu honte que des coreligionnaires, aussi brillants et si bien éduqués, fussent si gauches dans leur façon de parler français, et ils auraient eu parfois envie de leur crier: « Vous ne voyez pas que vous créez des caricatures de nous en parlant de cette façon! Cachez-vous, retournez à vos ghettos dorés et ne dites surtout pas que vous êtes juifs, car vous ne l'êtes certainement pas. Être juif, c'est être solidaire des opprimés de la terre, c'est se battre contre la misère et les injustices, comme vous le faites aux États-Unis et au Canada anglais, mais pas ici. Pourquoi, pas ici? »

Finalement, les Juifs francophones, fiers de bien parler français, volaient au secours de ces anglophones si peu subtils lorsqu'il s'agissait du Québec, et prenaient cela en souriant. Après tout, se disaient-ils, ils étaient des anglophones, pourquoi devaient-ils parler français correctement? Et puis, ne maîtrisaient-ils pas l'américanité? Les sépharades n'avaient qu'à bien se tenir s'ils voulaient aussi avoir accès au rêve américain dont les anglophones détenaient la clé.

Francophones et anglophones étaient aussi séparés par des luttes distinctes. Si les anglophones s'intéressaient au « *Peace movement* » ou aux « *Civil rights* », les francophones se passionnaient pour les mouvements de libération du Tiers-Monde et s'identifiaient davantage à Cuba qu'aux courants américains. Les anglophones auraient sans doute souhaité s'enrôler dans les *Peace Corps* américains, cette organisation créée à l'instigation

de Kennedy pour aider les pays en voie de développement, en construisant des routes et en mettant sur pied des services de santé (dont la majorité des Américains eux-mêmes ne bénéficiaient pas). Mais on recrutait uniquement des Américains. Bientôt, les Canadiens allaient créer *The Company of Young Canadians* (la Compagnie des jeunes Canadiens). Toujours à imiter leurs voisins, ces Canadiens.

Les filles anglophones de Sir George, en talons hauts, minijupes et manteaux maxi, portaient toujours du rouge à lèvres et elles étaient lourdement maquillées. Elles faisaient beaucoup penser à Sherry Perlstein. En fait, les anglophones n'étaient pas laides, mais leur maquillage ne semblait pas les avantager. Les étudiantes francophones fréquentaient, elles, la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, et étaient d'un autre monde. Elles ne lisaient certainement pas les mêmes revues de mode que les anglophones. Jamais fardées, avec leurs chaussures à talon plat, leurs bas gris transparents ou tout blancs, comme s'ils avaient été empruntés à des religieuses — leurs enseignantes —, elles portaient des blouses de couleur crème ou blanche et une courte jupe noire qui semblait vouloir constamment monter au-dessus des cuisses. Pour s'asseoir, elles la rabaissaient en se tortillant, tout en déposant leur cigarette sur les grands cendriers noirs des immenses tables de travail. Puis elles tournaient la page, l'air sérieux et combien aguichant...

Parlaient-elles, dans l'intimité, comme les personnages de *Menaud, maître-draveur*? Étaient-elles en train de se dire à propos de Maurice qui, timide, les regardait à peine: « *Belle pièce d'homme*, ce gars-là. *Planté droit; haut en couleur, et des yeux noirs tapis comme ceux d'un fauve sous la broussaille ombreuse des sourcils** » ?

---

* Les mots en caractères italiques sont de Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur, Fides, 1937, p. 39-40.*

Et elles ne portaient pas de lunettes. Contrairement aux Anglaises de Sir George, tout en elles s'exprimait, leur corps, leurs vêtements, leurs regards. Tout parlait, tout disait qu'elles avaient une soif de connaissance et une envie folle de parler, de découvrir de nouvelles choses, de faire connaissance avec des gens venus d'ailleurs. Elles ressemblaient très peu aux femmes décrites dans les romans que lisait Maurice pour percer l'âme des femmes canadiennes-françaises. Elles étaient d'une autre race. Ni Marie Didace, ni Florentine Lacasse. Elles étaient des Québécoises. Celles des romans étaient des Canadiennes françaises. Et puis, malgré ses lectures, il ne parvenait pas à leur adresser la parole. Était-ce lui qui avait tant de difficultés à exprimer ce qu'il ressentait ou elles ? « Il existe beaucoup de difficulté chez les Canadiens français à verbaliser leurs sentiments ainsi que beaucoup de sobriété et de pudeur. Cette réserve pour exprimer son amour se retrouve aussi chez les femmes qui montrent aussi de la réserve dans leurs marques de tendresse surtout devant des tiers*. » Il était clair que les livres ne suffisaient pas à apaiser leur soif à elles. Maurice surprit leurs yeux qui l'effleuraient pendant une fraction de seconde. De plus, elles avaient le regard souriant. Il n'était pas possible de se concentrer dans cette bibliothèque. Gardaient-elles ces allures discrètes lorsqu'elles partageaient un joint, dans ces endroits enfumés qu'elles fréquentaient le samedi soir ? « Akkhh, mon Dieu, se disait-il, en rencontrer une, juste l'écouter parler avec cet accent de Louise Forestier ou de Renée Claude. La regarder des heures et des heures, pendant qu'elle m'explique comment elle va changer le monde... »

* * *

* Philippe Garigue, *La Vie familiale des Canadiens français*, PUM, 1962.

Les étudiants juifs de Sir George étaient solidaires du mouvement noir américain et se mobilisaient contre la guerre au Viêt-nam, qui s'intensifiait. Paradoxalement, ils saluaient la victoire des Israéliens mais s'opposaient farouchement à l'engagement des Américains dans le conflit. Ils se préoccupaient beaucoup de la présence envahissante de l'armée américaine qui plaçait des bases de missiles un peu partout en Europe et même au Canada. Mais ces problèmes n'apparaissaient pas comme ayant une coloration spécifiquement canadienne. À l'université, certains étudiants avaient l'air de vrais fils à papa, roulant même parfois en voiture sport, et ils ne voyaient aucune contradiction entre leur comportement et leurs idées de gauche. Les professeurs, presque toujours gauchistes et anti-*establishment*, semblaient apprécier leurs occupations d'activistes, leur donnant même les meilleures notes, comme si leurs activités sur le campus avaient permis d'espérer la fin du capitalisme. Les plus militants d'entre eux projetaient de poursuivre leurs études à Berkeley, où les frais d'inscription étaient exorbitants.

Le soir, la télévision montrait des confrontations à n'en plus finir dans les campus américains entre les manifestants étudiants et les policiers. Des centaines de milliers de jeunes Américains manifestaient contre la guerre au Viêt-nam. « *Tune in, turn on, drop out* », recommandait un gourou blond qui devait avoir au moins quinze ans de plus que la moyenne de ses adeptes. Ils écoutaient religieusement Joan Baez et chantaient *We shall overcome.*

Sur l'écran de la petite boîte, des villages vietnamiens brûlaient, des femmes et des enfants, les vêtements en flammes, couraient en hurlant comme des animaux traqués. Une annonce de Volvo vantait les mérites de cette auto et assurait que sa conduite vous dispensait de consulter un psychiatre. Suivait celle de Shell et du tigre dans votre carburant. Les présidents américains se suc-

cédaient et continuaient de promettre la paix. Un Viêt-cong grimaçait: un militaire sud-vietnamien, révolver au tympan, lui tirait une balle dans la tête, en direct. (D'autres atrocités auraient lieu plus tard, sous un autre régime, mais la télévision n'aurait pas accès à celles-là.) *One two three four what are we fighting for.* Des bonzes s'immolaient régulièrement à Saïgon. Des leaders américains étaient assassinés aux États-Unis: à peine Robert Kennedy avait-il annoncé la mort de Martin Luther King et prié les Noirs américains de contenir leur colère que lui aussi, il allait être victime d'un attentat dans l'hôtel où il venait d'annoncer sa candidature à la présidence. L'Amérique, ce n'était plus un rêve, cela ressemblait à un cauchemar. Les ghettos noirs flambaient. « *Burn baby ! burn !* » clamait un dirigeant des *Black Panthers*. Et des Noirs américains se ressourçaient dans l'Islam. Ces troubles pouvaient déborder au Canada. Des bombes n'avaient-elles pas éclaté à Montréal? On avait même volé des armes et des munitions dans des casernes de l'armée canadienne. Tout indiquait que cette flambée de violence avait commencé à s'infiltrer au Canada.

Dans la famille de Maurice, on craignait les indépendantistes; les manifestations du RIN renforçaient les craintes. Des orateurs enflammés excitaient des foules en colère; on lançait des pierres au nouveau premier ministre du Canada, lui-même un Canadien français, qui avait séduit le pays tout entier. Un premier ministre canadien, qui était arrivé en sandales au Parlement, dansait dans les discothèques, fréquentait Barbra Streisand et le jet-set; ça ne s'était jamais vu. Un premier ministre du Canada devait être un vieux bonhomme, la mâchoire pendante, bafouillant dans un français incompréhensible. Dès que Trudeau apparaissait sur les pelouses d'Ottawa, cette capitale paisible et très anglaise, les filles couraient derrière lui pour l'embrasser et lui poser un œillet à la boutonnière, comme s'il avait été l'un des Beatles. Avaient-ils tort, les parents de Maurice, lorsqu'ils

se demandaient ce que voulaient les Canadiens français ? Pourquoi chahutait-on Trudeau ? N'était-il pas l'un des leurs ? Ne dirigeait-il pas le pays ? Cela ne leur suffisait pas ? Que voulaient-ils de plus ?

Pierre Trudeau était l'invité de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal à l'occasion du défilé du 24 juin. Assis à la tribune, sur un balcon de la bibliothèque municipale, en face du parc Lafontaine, il recevait des projectiles. Quelque chose avait explosé dans la foule et on lançait des pierres en direction de l'estrade. Les invités se levaient, dans le désordre, Trudeau cherchait à éviter les projectiles. Allait-on l'assassiner ? Des policiers à cheval, balançant de longs bâtons, se ruaient sur la foule.

Marie se souvenait que tout avait commencé de la même façon en Égypte. Trois ans avant la Révolution, sur la place Mohammed Ali, des manifestants n'avaient-ils pas tenté de renverser la statue du fondateur de la dynastie égyptienne ? Quelle fière allure avait ce cavalier sur son cheval blanc dressé sur ses pattes de derrière. « Il avait aussi un regard vengeur de conquérant, pensait Maurice. Comme s'il menait une armée à l'assaut d'une forteresse. Le lendemain, la statue était recouverte d'un long drap blanc. Avait-elle été endommagée ? Annonçait-on ainsi une mort ? »

Curieusement, sur le campus de Sir George, les militants ne craignaient pas les indépendantistes. On tentait même de nouer des alliances avec eux, des leaders de l'Union générale des étudiants québécois prononçaient des discours dans l'auditorium bondé et l'Association étudiante de l'université allait bientôt recevoir un ancien ministre qui projetait de fonder un nouveau parti indépendantiste.

* * *

Pendant ce temps, des cafés et des bistros avaient poussé partout dans Montréal, donnant à cette ville des airs de bohème évocateurs de certains quartiers de New York ou de Paris. Par moments, ces cafés paraissaient avoir existé de tout temps ici, attendant le moment propice d'accueillir le monde, le temps que les gars aux cheveux courts, drus et hérissés, les laissent pousser jusqu'aux oreilles, même jusqu'aux épaules, et que les filles défassent leur chignon crêpé de trois étages pour libérer leur chevelure jusqu'ici figée au Spraynet. Parfois, ces cafés dégageaient une senteur d'intérieur, comme si des gens avaient transformé leur salon pour recevoir de parfaits étrangers en plein milieu de la ville. On avait fait le ménage dans la rue Saint-Denis. Cela sentait le Lysol et le Old Dutch dès qu'une jeune serveuse en jeans serrés ou un barman moustachu, un bandeau rouge fleuri autour du front, vous posait deux grosses bières écumantes sur la petite table ronde, après l'avoir essuyée. Et quand les visiteurs partaient, quelqu'un à la porte leur disait: « Vous reviendrez ! » Les Québécois renouaient ainsi avec d'anciennes coutumes qu'ils avaient mises en veilleuse, médusés qu'ils avaient été par la froideur intimidante de la grande ville. Soudain, les trottoirs de Montréal étaient devenus trop petits. Il ne suffisait plus de transformer les intérieurs, il fallait aussi prendre place à l'extérieur et vivre enfin dans cette ville qu'on avait si longtemps négligée. Les cafés se prolongeaient sur les trottoirs et, lorsque ceux-ci étaient trop étroits, on les agrandissait. Les enseignes de tous les cafés arboraient cette nouvelle fierté qui montait au ciel en même temps que les bouffées de marijuana. Les bars s'appelaient maintenant *Les beaux esprits* ou *Les belles rencontres*, ou même *Les retrouvailles*. (Des policiers, les cheveux en brosse, surveillaient toutefois ces épanchements d'un œil soupçonneux, assis en retrait dans leurs voitures ronronnantes. Comment allaient-ils contenir cette éclosion ?)

Et puis, sur la rue Sherbrooke, en plein défilé de la Saint-Jean, fut renversée la statue du saint patron des Canadiens français.

* * *

Pourquoi l'amour charnel avait-il eu si mauvaise réputation ? C'est ce que Maurice avait envie de demander à l'auteure de ce roman qui dépeignait si bien les gens de Saint-Henri. Pourquoi Jean Lévesque était-il si dur avec une femme tellement fragile ? Pourquoi ne lui avait-il pas dit des mots doux, chose que même Jean Gabin savait faire ? Et puis, qu'était-il arrivé à Azarius au retour du front ? Avait-il survécu ? Réal Godbout racontait à Moe qu'à son retour de la guerre, où il avait perdu une jambe, personne ne se levait pour lui céder sa place dans le tramway de Montréal. On le regardait même de travers. Ça lui apprendrait d'aller se battre pour aller sauver l'Angleterre, alors que tout le Canada français avait dit non à la conscription, d'une seule voix. Il lisait leur réprobation dans leurs regards, disait-il à Moe.

Mais Moe savait que le Canada avait changé d'attitude. Comme tant d'autres pays, il avait refusé de recevoir des réfugiés juifs durant la guerre, mais maintenant il leur ouvrait ses portes. Même des Canadiens français partaient en Europe porter secours aux millions de personnes déplacées par la guerre qui erraient dans les décombres des villes en ruine. C'était au tour de Moe d'expliquer ces choses-là car sa vieille mère parcourait les journaux où étaient inscrits les noms de millions de personnes portées disparues qui étaient recherchées par leurs proches au Canada. « Si, par miracle, elles ont survécu », devait-elle se dire. Et puis son fils, celui qui était parti au front, avait découvert l'Europe et ne voulait plus revenir au Canada.

> ...dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur. On est parti avec des buts imprécis, vers une destination aléatoire et changeante que le voyage lui-même se chargera d'arrêter. Ainsi l'on va, encore chanceux de savoir d'où l'on vient.
>
> (Jacques Ferron, *L'Amélanchier*)

Francine Bellemare s'asseyait toujours à la même place dans cette bibliothèque qui occupait le premier étage de l'édifice situé au coin de l'avenue Esplanade et de la rue Mont-Royal. Elle paraissait s'y être installée dès l'ouverture, à dix heures. Maurice la voyait de dos en traversant le hall d'entrée sombre, avant de pénétrer dans la salle de lecture éclairée par les rayons jaunes du soleil d'automne. Sa longue chevelure brune se détachait des rouges et des ocres de la montagne qui se profilait derrière les grandes vitres de la pièce. En s'approchant d'elle pour aller s'asseoir de l'autre côté de la table, il pensait au pinceau d'un peintre. Elle était assise seule, ses fiches de notes étalées devant elle, face à la rue Mont-Royal, dont les toits des maisons et certaines enseignes étaient visibles de l'intérieur. Il s'était assis à une distance respectable, quelques chaises plus loin, avec, à sa droite, la vue de la montagne. Cette annexe de la bibliothèque Saint-Sulpice conservait tous les registres, périodiques et vieux journaux du Québec. Que venait-elle faire là ? Elle était plus affairée que d'habitude. Les employés, qui semblaient bien la connaître, lui apportaient des documents à sa table pendant qu'elle travaillait. Maurice, quant à lui, cherchait ce qui avait pu se passer dans ce pays avant son arrivée, mais il se sentait aussi coupable car, en fait, il devait préparer un travail

pour Poirier sur la revue *Parti pris*. Comment ne pas fouiner ailleurs ? Il y avait toujours quelque chose à découvrir qui était plus excitant que ce sur quoi il fallait travailler. Il venait ici tous les vendredis, n'ayant pas de cours ce jour-là. On lui avait même obtenu des exemplaires reliés d'anciens numéros de journaux, il pouvait toucher le papier vieilli, sentir presque les odeurs de ce passé qu'il n'avait pas connu. Montréal avait le même maire depuis près de dix ans. Toujours rassurante la démocratie. Même la révolution au Québec avait été tranquille. Tous ces prêtres en soutane noire qui entouraient les premiers ministres du Québec, à la une de *La Presse*. Des flashs d'un soir de novembre lui traversaient l'esprit. Il n'y avait pas si longtemps, il était venu à la JIAS, située tout près dans cette même avenue, au coin de la rue Rachel. Cette organisation d'entraide lui avait fourni un manteau pour son premier hiver au Canada. Francine en était à sa cinquième cigarette.

La montagne emplit maintenant la salle, projetant ses couleurs vives sur les vitres des rayons cadenassés où sont rangés des registres à reliure verte. Parfois on entend les klaxons dans la rue Mont-Royal tandis qu'un grand monsieur, historien connu et très vieux, tourne avec beaucoup de précaution les pages jaunes et raidies d'un vieux journal. De l'autre côté de la rue se trouve le centre sportif de l'Université de Montréal, autrefois le Y (*Young Men's Hebrew Association*) de la communauté juive. L'annexe de la bibliothèque Saint-Sulpice devait bourdonner d'activités en langue yiddish à peine deux ans plus tôt, puisque l'édifice abritait déjà la bibliothèque juive. A-t-on célébré dans cette rue l'indépendance de l'État d'Israël, ce 14 mai 1948 ? Francine sait-elle que cet édifice appartenait à la communauté juive ?

Au coin, rue Saint-Urbain, où Maurice ira commander un hamburger et des frites tout à l'heure, Jim, alias Dimitri, prépare son menu du jour, assisté de Yolande, sa femme, une Québécoise qui lui a appris à faire des

fèves au lard dont tous les clients raffolent, même ceux de *Beauty's*, en face, qui délaissent parfois ce restaurant et son *smoked meat* pour se payer des bines chez Jim. Le hamburger est préparé à la grecque avec du persil, et Dimitri ne manque jamais de demander à Maurice s'il l'a aimé lorsqu'il passe à la caisse. Il arbore son éternel sourire de satisfaction, car Maurice lui fait signe d'un hochement de tête que, oui, c'était bon et achète une tablette de chocolat et du chewing-gum, que le bras poilu de Dimitri ira chercher en dessous de la caisse dans le cabinet vitré. Maurice suit son geste et ensuite pose son regard sur le grand visage de Dimitri et sur ses cheveux châtains clairsemés; il remarque, derrière sur le mur, une affiche bleue de Crète avec la mention « *Visit Greece* ». Dimitri Yanacopoulos est le nom marqué sur le permis, près du dollar traditionnel apposé sur le mur entre deux bandes de *scotch tape*. Sur la vieille caisse, le slogan « Le Québec sait faire ! » est inscrit sur un carton rectangulaire portant l'emblème du gouvernement du Québec. Dimitri a même un accent québécois, sauf que ses *j* sonnent comme des *z*. Sa femme lui parle en grec pendant qu'il remue la friteuse et elle prononce même son prénom à la manière hellénique.

— *Dzim, thio patatès**, lui dit-elle, tandis que deux clients se sont assis au comptoir.

— Toushuite, répond Dimitri.

Maurice remonte l'escalier sombre de la bibliothèque en se disant qu'il faudrait bien trouver un angle qui plairait à Poirier pour son « *term paper* » de la session. Il fallait fouiller dans la revue *Parti pris* pour comprendre la solidarité nécessaire entre les damnés de la terre.

(Peut-être qu'il pourrait interviewer Dzim et Yolande et leur demander comment, malgré l'oppression qu'ils subissaient, ils sont tombés amoureux. En avaient-ils été libérés par l'amour ?)

---

* Deux frites (en grec).

«Que disait donc *La Presse* au lendemain de l'indépendance d'Israël?» se demande-t-il en sachant qu'il perdrait son temps, comme d'habitude, à fureter ailleurs que dans son sujet de recherche. Parlait-on des réfugiés arabes? Et à l'occasion de la guerre de Suez, huit ans plus tard, y était-il question de ces autres réfugiés, juifs cette fois, dont il faisait partie?

Normal qu'avec toutes les cigarettes qu'elle fume, Francine Bellemare n'ait pas faim. Fumer coupe l'appétit. Elle discute avec la responsable car l'un des registres a été emprunté et elle se demande dans combien de temps elle pourra le consulter. Elle regarde ses fiches qu'elle range dans une petite boîte grise en les classant. Elle éteint sa cigarette dans le grand cendrier noir et lorgne la tablette de chocolat de Maurice. L'emballage est détaché, Maurice a pris un gros morceau qu'il est en train de croquer. Elle est en face de lui, l'historien étant parti.

— S'cusez, je peux-tu vous en prendre un? dit-elle avec un sourire gêné.

— MMM, bien sûr, servez-vous, dit-il en poussant vers elle la tablette.

Elle se penche, semble tirer sa jupe vers ses genoux, de sa main droite ramène autour de l'oreille ses longs cheveux bruns et fins et avance une longue main aux doigts effilés.

Le chocolat, les vieux journaux, les grandes tables en bois tièdes de chaleur sous ses doigts, le passé dégageait une autre odeur ici, en face de cette femme vêtue d'une blouse de taffetas roux. Un léger goût fruité imprégnait l'air de la salle, comme si l'on cueillait des myrtilles au flanc de la montagne et qu'on allait vous les offrir dans un pot de confiture ancienne, avec un verre d'eau et une cuillère. Le soleil s'était couché tout en haut du boulevard Saint-Laurent, comme d'habitude, et les grandes tables jaunes se réfléchissaient dans le fond noir des vitres, se mêlant aux petites lumières rouges des automobiles qui remontaient la rue Mont-Royal.

Un boulanger avait posé dans un grand four des pains à cuire. Les lecteurs avaient rangé leurs affaires et se dirigeaient vers la sortie. Francine s'attardait au vestiaire, son cartable d'écolier posé par terre. Il était debout derrière elle, si près qu'il pouvait sentir l'odeur de ses cheveux, attendant son tour pour prendre son manteau trois-quarts en laine bleue de la marine américaine, acheté au *Surplus de l'armée/Army surplus*, rue Notre-Dame. Elle s'était tournée, cherchant quelque chose dans son sac, et le fixa droit dans les yeux d'un regard étonné et craintif.

— Mademoiselle..., lui dit le préposé du vestiaire en lui tendant un long imperméable roux foncé.

Il était sur ses gardes. Allait-elle lui demander pourquoi il fouillait dans le passé du Québec, son passé à elle, dans cette bibliothèque du gouvernement québécois ? C'était une de ces intellectuelles de l'Université de Montréal, pas une de ces filles qui allaient danser dans les discothèques. Qu'est-ce qu'il lui répondrait à la question : « D'où tu viens ? »

Il faisait noir dans l'avenue de l'Esplanade ; il lui avait ouvert la porte et, en sortant, elle était allée chercher son paquet de cigarettes dans la poche de son imperméable.

— Vous travaillez sur une thèse ? demanda-t-elle en aspirant profondément.

— Une thèse ? Non, je fais un travail sur une revue.

Elle avait traversé la rue et marchait lentement vers l'avenue du Parc.

— Vous venez souvent à la bibliothèque, je vous vois là tous les vendredis.

— Oui, je fais une maîtrise en histoire et je cherche un sujet pour mon mémoire.

— Vous n'avez pas encore trouvé de sujet ?

— Il y a un journal qui s'appelait *L'Avenir* qui m'intéresse.

— Vous êtes prof ?

— Ça se voit?

— Pas vraiment...

— En fait, je suis enseignante, mais j'ai pris congé pour faire une maîtrise.

— ...

— Et vous, vous posez beaucoup de questions, que faites-vous?

— Un bac à Sir George.

— Vous êtes anglophone?

— Non, pourquoi?

— Pourquoi étudiez-vous dans une université anglaise?

Ils contournaient le parc sombre et passaient devant une petite fontaine, modeste et discrète, de pierre grise, vestige d'une autre époque, d'une autre ambiance. Elle était dédiée à Louis Rubenstein, champion du monde de patinage artistique et échevin de Montréal.

L'autobus remontant l'avenue du Parc était bondé. Francine déposa son billet dans la petite boîte près du chauffeur et prit sa correspondance. Maurice cherchait sa monnaie.

— Je me suis inscrite à un cours sur le cinéma à Sir George, une session intensive de quatre cours qui commence en février.

Il y eut un long silence entre eux qu'il ne savait comment briser.

Elle descendait, elle aussi, à la rue Bernard. Devant l'arrêt du bus qui traversait Outremont, elle regarda le menu du restaurant et, en se tournant vers Maurice, elle lui dit:

— J'ai faim. J'pense que je vais manger quelque chose, fait que... à la prochaine. Ça m'a fait plaisir de vous rencontrer. Je m'appelle Francine Bellemare.

Elle lui tendait la main.

— Est-ce que je peux «vous joindre», dit-il, bredouillant, s'embrouillant dans sa syntaxe, la bouche desséchée par le chocolat, tout en avançant sa main moite.

— Ben oui, répondit-elle, pourquoi pas ?

Le restaurant sentait le *smoked meat* dès qu'on en franchissait la porte. Sur les étagères, entre les grands verres à *sundae* au contenu plastifié, des piments jaunes et rouges étaient comprimés dans de grands bocaux en verre, des cornichons dans d'autres, et au plafond pendaient de gros morceaux de viande fumée. Sur le mur recouvert d'un miroir, les « spéciaux », étaient inscrits en français et en anglais, à la craie, dans des bulles en forme d'ellipses dessinées au feutre bleu.

Francine commanda un *club sandwich* et Maurice, une bière.

— Vous ne mangez pas ?

— Oui, tiens, un club aussi, mais sans bacon, dit-il à la serveuse en blouse bleue.

Il avait soif et chaud. Il cherchait ses Export sans filtre qui lui rappelaient Michel Tremblay.

— Elles sont fortes. Ça vous étourdit pas ?

Elle fumait des Du Maurier. « Impossible de sentir quoi que ce soit avec ces cigarettes », pensa-t-il.

La serveuse déposa la bière.

— Quelque chose à boire ? demanda-t-elle à l'intention de Francine, en tournant les pages de son calepin.

— Une O'Keefe.

Maurice versa sa bière dans son verre et en but la moitié d'un coup. Il savait que Francine le regardait. Elle avait toujours cet air étonné, comme si elle voulait l'interroger. Elle avait enlevé son imperméable.

— Vous n'avez pas chaud ?

— C'est vrai qu'il fait chaud, dit-il en enlevant son manteau.

En vidant son verre, il osa enfin regarder ses prunelles noisette.

— Je trouve mes séminaires intéressants, mais c'est l'histoire de ma famille qui m'intéresse vraiment.

« Sa voix est chaude », pensa-t-il. Elle parlait lentement comme si elle méditait ; elle n'était pas du tout

tendue comme lui. S'il pouvait attirer l'attention de la serveuse, il commanderait une autre bière. Il tenait en la soulevant sa bouteille vide, mais Francine se tourna vers la serveuse, affairée, qui portait deux assiettes sur un bras et une autre dans une main :

— Pourriez-vous nous apporter deux autres bières s'il vous plaît ? demanda-t-elle tout naturellement, comme pour l'apaiser.

Maurice avait fini la moitié de son *club*. « Ne pas avaler les cure-dents », se dit-il.

— Vous aviez faim, remarqua Francine.

Il se versa sa deuxième bière. Elle avait elle aussi fini son verre, mais elle mangeait lentement.

— La session à Sir George..., ce sont des films français de l'entre-deux-guerres... C'est quoi ton nom ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, délaissant le vouvoiement.

Il avait envie de lui tenir la main, de toucher ses doigts fins, mais elle mangeait ses frites avec les doigts. Elle portait un léger rouge à lèvres rose.

S'essuyant les doigts et le bout des lèvres avec la petite serviette en papier, la bouche encore pleine, elle versa sa bière en penchant le verre pour qu'il n'y ait pas de mousse et prit une Du Maurier de son paquet posé sur la table.

— Hein ? Comment t'appelles-tu ?

— Maurice.

— Maurice quoi ? dit-elle en allumant la cigarette.

« Ça y est, se dit-il, faudra déballer toute mon histoire. »

— Ben Haïm.

— Es-tu arabe ?

— Non, juif. Disons juif arabe.

— Comment ça, juif arabe ? Tu es musulman ou juif ?

« Un verre de bière, ça délie la langue, encore un ti-coup et je pourrai tout lui raconter », pensa-t-il. Elle buvait aussi vite que lui.

— Un dessert ? demanda la serveuse. J'ai de la bonne tarte au citron, de la tarte aux cerises... Prendrez-vous du café ?

— Non rien, répondirent-ils tous les deux.

— On est bons pour lire les lignes de la main, nous aut', lui dit-il en prenant ses doigts.

Il remarqua qu'elle aussi avait les mains moites. « C'est bon signe », se rassura-t-il.

— Vous avez... tu as des mains d'artiste, lui dit-il en lui caressant la paume de la main gauche, mais la serveuse était de retour et déposait l'addition sur la table.

En sortant du restaurant, quand il lui mit la main sur l'épaule, elle esquissa un bref mouvement pour l'éviter, l'air agacé.

— Où demeures-tu ? demanda-t-elle.

— Sur Barclay.

— C'est où ça, dans l'ouest ?

— Non, dans Côte-des-Neiges... Écoute, Francine, aurais-tu envie d'aller prendre une bière sur la rue Crescent ? Je connais une place le fun. Ou bien au *Chat noir*...

— Tu te tiens au *Chat noir* ?

— Des fois.

— Non, je suis fatiguée. On pourrait prendre un café chez nous, si ça te tente.

Habitait-elle seule, avait-elle des co-locataires ? se demandait-il en la suivant dans l'autobus.

Une odeur d'encaustique les accueillit dès qu'elle ouvrit la porte de son appartement de la rue Maplewood, où un banc d'église était appuyé le long du mur du hall d'entrée. Le plancher avait été sablé et astiqué à la cire et il luisait comme si Francine venait tout juste de s'y établir. Elle avait décapé toutes les boiseries : les portes et leurs poignées, les cadres des fenêtres, même les meubles. Tout avait été dénudé, on y respirait encore le vernis à l'essence. Maurice s'assit sur une chaise berçante face à une petite télévision posée sur un coffre, comme pour

reprendre son souffle, étonné que l'on pût être aussi passionné pour le bois. Elle lui montrait les meubles qu'elle avait achetés chez un antiquaire.

— C'est beau le bois ! disait-elle en caressant le dos des chaises. On dirait que ça respire.

Débarrassé de ses couches, le bois retrouvait son état pur, innocent. Plus il avait de couches, plus il s'éloignait de son état primitif. Était-ce elle qui disait cela ?

Elle avait allumé de l'encens dans le salon et s'affairait à la cuisine à déboucher deux bouteilles de bière.

Elle venait d'un village qui s'appelait Yamachiche. Elle y avait enseigné dans une école secondaire pendant six ans. Ils étaient huit enfants dans sa famille. Sa jeune sœur étudiait aussi à Montréal, en philo, au collège Sainte-Marie, et vivait « accotée avec un gars ».

— Et toi, demanda-t-elle, as-tu des frères ou des sœurs ?

Elle voulait savoir d'où il venait, mais elle ne posait pas la question rituelle.

— Quel est ton signe ? demanda-t-elle. Et le nom de la ville où tu es venu au monde ?

Bientôt, elle lui demanderait l'heure et le jour de sa naissance, et lui ferait sa carte du ciel.

Il avait commencé prudemment en parlant des réfugiés juifs d'Égypte. Il se revoyait, dans ce village de l'Isère, entourant le père Evelin avec d'autres expatriés sur cette photo qu'il conservait précieusement. Francine parlait d'autres réfugiés qui étaient venus à Yamachiche de Boston, un soir de juillet, dix ans après leur déportation au Massachusetts. Il comprenait très bien son histoire. Ses ancêtres avaient commis le même crime que les réfugiés d'Égypte, ils étaient restés attachés à la France. Une vraie marâtre, celle-là, à abandonner tous ses enfants éparpillés sur tous les continents. (Ce n'était pas Francine qui disait cela.)

Elle avait un ancêtre acadien qui avait été déporté au Massachusetts, se répétait Maurice, en se demandant

s'il pouvait se rapprocher d'elle sur le parquet. La fille de cet ancêtre devait épouser un Bellemare. Elle se leva pour aller changer de disque. Léonard Cohen chantait que Jésus était un marin et Suzanne servait du thé et des oranges « *that come all the way from China* ». C'était la première fois que Maurice rencontrait quelqu'un qui avait eu des déportés dans sa famille, ici même, en Amérique, cette terre de liberté et de promesses. (Mais c'était quand même avant la Révolution américaine, se rassurait-il.) Les seules déportations dont il avait entendu parler étaient celles des réfugiés juifs, durant la guerre.

Après la conquête par les Anglais, le Canada était devenu accessible à l'immigration britannique, mais demeurait fermé aux Acadiens, expliquait-elle.

« Es-tu allée en Acadie ? » avait-il envie de lui demander, mais elle poursuivait tout en éteignant sa cigarette.

Les réfugiés acadiens au Massachusetts n'avaient pu regagner le Canada qu'après avoir reçu une permission du gouverneur britannique. Ils furent autorisés à s'établir au Québec à cause de leur religion et arrivèrent sur une goélette par la Grande-Rivière. Les Yamachichois les accueillirent, le seigneur de la région leur ayant offert une concession dans une forêt.

— Je ressemble plus à la famille de ma mère. Du côté de mon père, les Bellemare se tiennent entre eux. J'avais besoin de quitter Yamachiche.

Plutôt tranquilles, les Bellemare. Par contre, du côté des ancêtres acadiens, l'esprit de rébellion couvait. L'un d'eux se joindrait à l'armée américaine au cours de la Révolution et en entraînerait d'autres avec lui, sous le slogan « *Osez être libres !* »

— Pas de révolutionnaires chez nous, regrettait Maurice, juste un oncle nationaliste qui vendait des abonnements pour un journal qui s'appelait *La Liberté*.

Ils se racontaient leur passé, comme s'il s'était agi des origines du monde. Maurice embarquait sur cette goélette qui transportait des Acadiens, parcourait la mer

et les rivières. Il connaissait bien cette histoire. Francine racontait que son sac de couchage avait fait trois fois le tour de la Gaspésie. Tous les étés, elle partait seule. Peut-être avait-elle aperçu le bateau sur lequel il était arrivé. Combien de temps avait-il attendu pour rencontrer cette fille ? Il fallait remonter le cours du temps avec elle et frayer, comme un saumon, dans la mémoire de ses rivières.

En lui faisant l'amour sur le sac de couchage, il pouvait voir le reflet des étoiles sur le parquet traité pour luire au clair de lune. Ou peut-être voyait-il l'eau du ciel nocturne ? Quoi qu'il en fût, Maurice sentait qu'ils n'étaient pas seuls, le bois après tout respirait, on l'entendait craquer dans l'obscurité, comme si quelqu'un marchait sur la pointe des pieds pour ne déranger personne. Il était charmé d'être accompagné de tous les ancêtres de Francine dans ce premier voyage d'amour au Québec.

* * *

Le lendemain matin, sortant de la douche, enturbannée d'une serviette blanche, Francine enfilait ses jeans, dont elle ajustait la ceinture. Elle cherchait une blouse dans la commode et se frottait les cheveux.

— Aimes-tu tes œufs brouillés ou au miroir ?

Elle s'en allait pieds nus à la cuisine, laissant flotter derrière elle une senteur épicée de patchouli, caractéristique des magasins indiens. L'appartement était sombre ; de grands arbres surplombaient l'immeuble, leurs branches défeuillées obstruant partiellement la vue des fenêtres, tel un parapluie dont l'étoffe se serait détachée pour laisser poindre les taches bleues du ciel. Elle répondait au téléphone dans le salon. Son appartement paraissait plus désordonné que la veille, des tableaux étaient adossés au mur, attendant d'être accrochés ; des documents s'entassaient sur la tablette du foyer. Sur le mur de la salle de bains au miroir embué, une affiche récla-

mait la libération de prisonniers politiques. Elle était encore au téléphone. Sur la table de la cuisine traînait la revue *Pilote*; il la feuilleta en attendant que Francine termine sa conversation. Il y avait de longs silences, comme si on formulait, à l'autre bout du fil, des explications complexes. Elle parlait de comité de soutien, d'un procès qui était reporté, d'une grève de la faim.

— Et les gars, demandait-elle, y tiennent-tu le coup? ... Oui, j'ai fouillé ça hier à la bibliothèque... Non, il n'y a pas de précédent.

À la cuisine, le café et les toasts refroidissaient, les œufs allaient être secs. Elle s'était rassise.

— Pis, comment as-tu aimé ta nuit sur la rue Maplewood? demandait-elle, taquine, comme si, après avoir raccroché, elle entrait dans un autre univers.

— Je suis en forme. J'ai encore sommeil, mais je me sens bien. Grâce à Dieu, comme on dit chez nous.

— Grâce à Dieu ou grâce à moi?

— C'est une expression courante.

— Je le sais, voyons! T'aimes pas ça qu'on te taquine, toi. Es-tu toujours sérieux?

— ...

— Des amis de ma sœur sont en prison, sans aucune forme de procès. Ils distribuaient des tracts qui, paraît-il, incitaient à la violence, à la sédition, je ne sais trop. Et ça va plutôt mal, on essaie de s'organiser.

— ...

— Je te présenterais bien à mes amis, mais ils risquent de te demander si t'es un intello progressiste ou un petit-bourgeois pépère. Qu'est-ce que tu leur répondrais?

— J'suis juste un étudiant fauché qui vit encore chez ses parents.

Il n'aimait pas la tournure que prenait la conversation. Il aurait préféré que Francine fût moins bavarde et plus réservée, comme elle l'était la veille. Elle le provoquait par ses taquineries. Elle cherchait, à sa façon, à savoir ce qu'il pensait. Il était bousculé par cette rencontre. Il était

avec une de ces révolutionnaires dont on parlait à la télévision, pas une de ces jeunes filles sages qui participaient à des *sit-in* à Sir George. Si sa mère le voyait...

Elle paraissait aussi très affairée. Elle militait dans un parti indépendantiste qui allait être dissous pour permettre la création d'une nouvelle formation politique, et était en train d'organiser une réunion en vue d'un regroupement qui devait avoir lieu l'an prochain. Ses occupations lui laissaient peu de temps libre. Elle lui expliquait qu'elle n'avait pas de *chum* régulier, car elle ne voulait pas une relation permanente « dans le moment, mais on pourrait bien se voir, de temps en temps ».

Tandis qu'il se dirigeait vers la Côte-des-Neiges, les feuilles rouges amassées sur le trottoir s'envolaient à son approche, lui ouvrant le chemin. Il marchait sur un tapis de nuages.

Rue Barclay, les trottoirs étaient nus. Les arbres, ici, avaient été rasés lorsqu'il avait fallu construire ces maisons en briques rouges, toutes identiques, qui maintenant abritaient des immigrants. Aussi le soleil était-il aveuglant en ce samedi matin, alors qu'il s'approchait de l'appartement de ses parents, près de la rue Légaré. Rien ne pouvait déranger les Ben Haïm. Le père lisait tranquillement *La Presse*, la mère à la cuisine réchauffait ce qui avait pris toute la journée à cuire la veille. Odeur de *bamia* et de feuilles de vigne, même recette que dans les romans d'Albert Cohen.

Maurice se dirige vers sa chambre à coucher après un bref salut à son père et un petit baiser à sa mère.

— As-tu mangé? lui demande celle-ci. Viens, on va se mettre à table.

— Bof, non, pas maintenant. J'ai besoin de dormir.

Dans son lit, la porte fermée, le rideau bleu tiré, il veut se retrouver avec cette femme qu'il a rencontrée. Sa peau a retenu ses odeurs. Replonger dans sa maison en bois, sentir encore ses cheveux avant de s'endormir.

Sa mère a dû ouvrir la porte de sa chambre, car

l'odeur de sa cuisine est entrée, comme une vague d'eau de mer. « Non, pas encore cette mer-là », se dit-il, en pensant à toutes ces traversées qui l'ont séparé de sa ville natale et ensuite de Françoise. « Mer, mère ». Qu'il est drôle, il fait même des jeux de mots en dormant, il est poète dans son sommeil. Sa mère joue dans ses cheveux. Il connaît bien ce geste, mais c'est très loin cela. Pourquoi est-elle venue dans sa chambre ? Il lui a bien dit qu'il ne voulait pas manger, juste dormir. Elle risque de lire dans ses pensées, ses rêves, elle risque de lui trouver quelque bobo qui l'empêchera de sortir. « Non, a-t-il envie de dire, laisse-moi, je me sens bien. » Mais elle lui parle dans sa langue, elle est inquiète pour lui. Comme il est vulnérable lorsqu'il est couché.

— Depuis combien de jours tu n'as pas mangé ? murmure-t-elle. Viens, le repas est prêt. On est à table. On t'attend. Même ta sœur et son mari sont là. Viens. Comment elle s'appelle ? Tous ces jours que tu découches, ce n'est pas une fille de chez nous, je le sais, c'est une Canadienne. Est-ce qu'elle sait aimer ? Si au moins c'était une fille de chez nous, une Orientale, une femme de la Méditerranée. Est-ce qu'elle sait faire la cuisine ? Ces Canadiennes, elles mènent les hommes, elles ont des carrières. Qu'est-ce que tu vas faire lorsque tu voudras avoir des enfants ? La voisine a mis son mari à la porte, il buvait trop. Mais pourquoi buvait-il, le pauvre ? Elle n'était jamais là.

Une vague le ramène toujours ici, rue Barclay. La rue Maplewood est tout en haut de la côte. Toute une pente à remonter. « Encore un p'tit effort, se dit-il, nager, sortir dedlà ». Il parle un peu comme dans les romans, poursuit sa conversation avec Francine, mais comme la rive est loin. Trouverait-il de quoi se nourrir, s'il montait si haut ? Et tous ces arbres qui ont vu tant de choses. « Même les arbres ont une âme, lui avait dit sa mère. Lorsqu'on les abat, ils versent des larmes. » Pourquoi ici les a-t-on déracinés ?

* * *

Quatre samedis de suite, en plein hiver, il accompagna Francine à la cinémathèque de Sir George. Un homme au pantalon trop large, qui ressemblait à Raymond Devos, venait directement de Paris avec ses propres bobines et commentait le film après chaque projection. Ce collectionneur de tous les vieux films d'avant-guerre les avait conservés, disait-on, dans sa baignoire. Il se battait maintenant contre l'État français qui voulait nationaliser sa cinémathèque. Les étudiants francophones, pourtant nationalistes, lui manifestaient ouvertement leur appui.

Le Crime de monsieur Lange, À propos de Nice. La caméra, elle aussi, montrait des choses qu'on ne voyait pas à l'œil nu. La caméra-stylo. Écrire avec une caméra. Francine se passionnait pour le cinéma. Comment combinait-elle histoire et cinéma ? Et la poussette qui dévale les escaliers, le sabre qui s'élève et shlac ! un jet de sang sur des lunettes rondes. Après les représentations et la causerie du conférencier parisien, les discussions se poursuivaient à la cafétéria, où Francine présentait Maurice à ses « *chums* » de l'autre université. Ces derniers empruntaient du matériel au Vidéographe et tournaient dans des usines, caméra au poing. Durant tout un mois, les oreilles de Maurice bourdonnaient de cinéma et de révolution. La poussette qui dévale les escaliers... où avait-il vu cette scène ? Dans le film d'Eisenstein ou dans la revue *Pilote* ?

— Le mois qui vient, disait-elle, je serai bien occupée.

Comme si elle ne l'était pas déjà. Elle faisait de l'animation sociale pour des comités de citoyens dans la circonscription de Sainte-Marie. Il fallait rendre accessible l'information, pour que le monde se prenne en main. Les militants se mobilisaient pour soutenir des prisonniers politiques. Il était même question d'un projet d'émissions pour une télévision populaire. Ses séminaires étaient presque terminés ; elle avait trouvé son sujet

de recherche et était prête à commencer la rédaction de son mémoire. Comment trouvait-elle le temps de tout faire ?

Lorsque Maurice rentrait chez lui, la rue Barclay paraissait appartenir à une autre planète. Pourquoi n'organisait-on pas ici aussi des assemblées pour les gens de ce quartier ? Les Grecs, les Portugais et les sépharades auraient pu recevoir une autre information que celle qui leur provenait de la télévision. On les considérait comme perdus d'avance et réfractaires aux mouvements progressistes. Des militants marxistes avaient tenté de distribuer des tracts, mais ils étaient pris à partie. Les voisins grecs sympathisaient avec la Junte ; au Rialto, on avait chahuté Melina Mercouri venue prononcer un discours contre les colonels. La maison de briques rouges avait un nouveau propriétaire qui avait quitté le Portugal avec sa famille, mais continuait d'admirer le régime de Salazar.

Au *Bistro* de la rue de la Montagne, le jeudi soir, le grand roux à moustache se promenait partout pour vendre ses châtaignes fumantes. « Chauds, chauds, les marrons », criait-il. La patronne à l'éternel chignon était assise, comme d'habitude, à la caisse, sur son haut tabouret, derrière le comptoir, en face de la petite porte à la poignée métallique. Les petits carreaux des vitres étaient givrés, le vent froid menaçait de happer ce consommateur qui jouait debout avec elle au 421, une cigarette pendante aux lèvres. Elle leva à peine la tête lorsque Maurice entra, même pas dérangée par le souffle d'air hivernal qui l'accompagnait. Il y avait du monde au bar en zinc, de la boucane dans l'air, il faisait bon sentir l'*espresso*. En descendant quelques marches, on se retrouvait quelque part en France. Les tables étaient toutes prises. Il était déjà sept heures et Francine n'était pas arrivée. Ils avaient convenu d'aller voir *Docteur Jivago* à l'Impérial. Il lui fallait attirer l'attention du garçon au tablier blanc, derrière le comptoir du bar, moustachu lui aussi. Pourquoi tous les Français avaient-ils une moustache à Montréal ? Le garçon était occupé à vérifier la liste des réservations pour un client. Maurice s'impatienta, puis, surpris, reconnut Arthur, portant un béret et des lunettes métalliques rondes, conversant

avec le garçon. Qu'est-ce qu'il fichait ici ? Il se fraya un chemin parmi les consommateurs pour aller à sa rencontre.

— Hey Arthur, what are you doing here ?

— Hi Mo ! What have you been doing with yourself ?

— What have you been up to ?

— *Nothing much, I'm completing my law degree.*

— Qu'est-ce qu'on vous sert ? demanda enfin à Maurice le garçon au tablier blanc, daignant remarquer sa présence.

— Une Molson.

— T'es toujours bénévole à l'Organisation qui plante des arbres ?

— Oh ! de moins en moins, je suis impliqué dans une organisation qui aide les déserteurs de l'armée américaine.

— Des déserteurs...

— Oui, nous faisons des démarches pour qu'ils obtiennent l'asile politique au Canada.

La Molson était froide. « Francine devrait arriver d'une minute à l'autre », pensa-t-il en ramassant sa monnaie. Puis il fixa la petite porte vitrée. Merde ! Il neigeait. Une gorgée pour oublier le froid. *Docteur Jivago*. Omar Sharif. Voilà un Égyptien qui avait bien tourné.

— Nous avons reçu vingt-trois déserteurs de l'armée américaine le mois passé, rien qu'à Montréal, et d'autres s'en viennent. Il faut arrêter le carnage au Viêt-nam.

— Et de quoi vivent-ils ? Ils travaillent ? Ils ont le droit de travailler ?

— Ben non, justement, mais des membres de l'organisation (elle s'appelle *Fight The War*) ont accepté de loger deux ou trois déserteurs chez eux en attendant le permis de résidence. Chez moi, j'en ai deux.

— T'habites plus chez tes parents ?

— J'habite dans le ghetto McGill, sur la rue Milton, précisa-t-il en souriant.

Arthur hébergeait donc chez lui, rue Milton, deux déserteurs de l'armée américaine. « L'armée américaine à Montréal », se répétait Maurice.

— Des déserteurs, pas des *draft dodgers*, ces fils de bourgeois qui brûlent leurs cartes sur les campus. Les déserteurs viennent des classes les plus pauvres et ils y ont goûté à l'enfer, ils ont vu ce que l'Amérique fait aux Vietnamiens, poursuivait Arthur.

Maurice tentait de s'ajuster. Arthur avait créé ici une filiale d'une organisation pancanadienne, se répétait-il.

— Ils seront traduits en cour martiale s'ils retournent chez eux. Je les aide pour qu'ils puissent obtenir l'asile politique.

Devant le silence de Maurice, Arthur lui demanda avec cet accent anglo-québécois qui inévitablement l'agaçait :

— Et toi, que fais-tsu de bon ?

— Eh bien, moi, soupira Maurice qui n'avait rien de révolutionnaire à annoncer, j'ai quitté ma job chez des Américains (« Quelle honte ! Avoir travaillé pour des Américains. J'ai eu tort de le lui dire... ») et je fais maintenant un bac à Sir George.

— Ah oui ? Qu'est-ce que tsu étudzies ?

— Oh... la littérature.

— Ah oui ? Pis, as-tu lu finalement Gabrielle Roy ?

— Gabrielle qui ? Ah oui, je suis un cours sur la littérature canadienne-française. Le prof est québécois, répliqua Maurice (puis, pour faire plus dans le vent), et il nous parle beaucoup de Cuba, où il vient d'assister à un gros congrès des mouvements de libération du Tiers-Monde.

— Vraiment ? Comment s'appelle-t-il ?

— Poirier, il est très impliqué dans des mouvements révolutionnaires.

— Je le connais. Il n'est pas québécois, il est acadien. C'est un progressiste. Sais-tu comment je le connais ?

— ...

— Il siège sur mon conseil d'administration.

— Ton conseil d'administration ? Ça a l'air de toute une organisation, ton affaire...

— Non, c'est juste des bénévoles. J'avais besoin de l'appui de plusieurs personnes pour démarrer, pis on a décidé de former une association locale affiliée avec Toronto. Ce sont des personnes qui luttent pour faire respecter les droits civils. Il y a des gens comme Lemieux, Leclerc, Champagne, Hébert.

— Hébert, l'ami de Trudeau ?

— Oui, j'ai dû former un organisme de soutien avec des gens connus, des figures publiques, pour qu'on nous prenne au sérieux.

— Il y a juste des Québécois dans ton affaire ?

— Non, il y a aussi des Anglais. Humphrey par exemple est mon président honoraire. Mais ceux qui m'intéressent, ce sont les progressistes, et il y en a plus du côté francophone. Des vrais progressistes, c'est de plus en plus difficile à trouver du côté anglais. La gauche au Québec se réveille enfin, Maurice. Des changements s'en viennent. Tu vas voir...

(On entendait un bruit de chaises qu'on déplaçait, car des clients quittaient leur table.)

— ... un monde plus humanitaire, plus égal, poursuivait Arthur.

— Tu veux faire la révolution, c'est ça ?

— Toujours cyniques, les sépharades. Juge par toi-même, Maurice (Arthur ne prononçait plus « Morris »), est-ce que c'est révolutionnaire que d'aider les gens qui croient à des principes plus élevés que le profit et le pouvoir ? Aux États-Unis, comme au Québec d'ailleurs, c'est ça la véritable révolution. Je dirais même que ce n'est pas la révolution, mais la désobéissance. Il faut encourager la désobéissance, l'organiser, Maurice. Les vrais patriotes américains aujourd'hui sont ceux qui désertent l'armée. Faut pas écouter Nixon qui dit que ce sont des traîtres au rêve américain.

«Il a l'air très convaincu», se dit Maurice. Il était devenu un vrai exalté, il avait dû rencontrer une de ces Québécoises qui étudiaient à McGill par goût d'exotisme.

Et, soudainement, après avoir bu ce qui restait de bière dans son verre:

— Vous, les sépharades, ça doit vous faire peur tout ça. C'est pas de cette Amérique-là que vous rêviez. Mes parents aussi ne comprennent pas ce qui se passe. Y comprennent pas que je m'implique.

Puis, sur le ton de la confidence et une main dans ses cheveux:

— Ma grand-mère, elle a soixante-dix-huit ans astheure, mais elle, elle comprend ça. Elle assiste à nos réunions..., racontait-il en souriant.

— Et Israël, t'as laissé tomber?

— Non. Mais, ici, il y a des choses plus urgentes, une guerre qui tue des milliers d'innocents. On peut pas rester les bras croisés. En Israël, les Israéliens se débrouillent. Quoique, avec les territoires qu'ils occupent, les problèmes risquent de commencer.

Le verre à la bouche, Arthur changeait de registre et ajoutait, taquin:

— Pis toi, Maurice, tu dragues toujours? C'est pour ça que tu viens au *Bistro*. C'est mieux que chez Eaton's, eh? demandait-il en ricanant.

— Non, j'attends une fille. On s'en va voir *Docteur Jivago*...

— *Docteur Jivago*! Allez voir plutôt *In the heat of the night*. Tu vas voir le racisme chez nos voisins américains. Il joue à la cinémathèque de McGill, puis c'est moins cher.

— Et toi, tu viens souvent au *Bistro*?

— Non, j'ai rendez-vous avec des leaders étudiants de l'Université de Montréal. Nous devions dîner au fond de la salle, là-derrière, mais il semble qu'il n'y a pas de place.

— T'es fait pour faire de la politique, Arthur. C'est

pas un hasard si tu portes le même nom que l'ancien ambassadeur américain à l'ONU.

— Comme je te l'ai déjà dit, «*it runs in the family*». C'est de la parenté. C'est un grand-oncle du côté de ma mère, qui s'appelait aussi Goldberg, précise-t-il en riant, mais rassure-toi, y avait pas d'inceste dans la famille.

Francine venait d'entrer. Elle portait son manteau angora roux. Elle regarda du côté des tables, se faufila lentement entre les consommateurs, remarqua Maurice. Son visage se détendit. Elle avança ses lèvres roses. Elle sentait le froid, son patchouli se mêlait à l'odeur des Gitanes. «Enfin, elle est arrivée», se dit-il. Avec ses bottes d'hiver, elle était plus grande que lui. Il était fier d'être avec elle.

— Ça fait-tu longtemps que t'attends?

— Non, je viens juste d'arriver.

— Menteur, hurla Arthur, ça doit faire quinze minutes qu'il regarde la porte... Je me présente: Arthur Goldberg.

Il prit la main de Francine et la baisa. «Quel style! N'importe quoi pour impressionner les femmes, ces révolutionnaires», pensa Maurice.

— Je te présente Arthur, un ami. Arthur, c'est Francine Bellemare.

— Bellemare? J'ai un Bellemare qui est sur mon conseil d'administration. Il s'appelle Benjamin. Vous le connaissez peut-être? On l'appelle BB!

— Non j'ai pas d'autre parenté à Montréal, juste une sœur.

— Non? Vous n'êtes pas de Montréal?

— Je viens d'une petite ville près de Louiseville, ...Yamachiche.

— Francine, veux-tu t'asseoir, manger quelque chose avant d'aller au cinéma?

— Louiseville? Je connais ça. Ils font de la sculpture dans ce boute-là, j'pense...

— Laisse-moi le temps d'arriver. On peut bien rester

debout s'il n'y a pas de place. C'est bien ça, de la sculpture sur bois.

— Pis les fascistes auraient aussi un camp d'entraînement, paraît-il...

— Bon... est-ce qu'on mange ou quoi?

— T'es ben énervé, Maurice. Tu me coupes la parole tout le temps, qu'est-ce que t'as?

— Un camp d'entraînement? Vous êtes ben informé!

— Je suggérais à Maurice que vous alliez voir *In the heat of the night* à McGill...

« Il était entreprenant, ce con-là! Quand allait-il partir? » se demandait Maurice.

— ... Vous travaillez à Montréal?

— Non, je fais une maîtrise en histoire à l'Université de Montréal.

— Et à la jolie demoiselle, qu'est-ce qu'on lui sert? interrompit le barman.

Décidément, les hommes étaient trop entreprenants, ce soir.

— Une O'Keefe, s'il vous plaît. Non, attendez, qu'est-ce qu'on fait Maurice? On mange-tu une bouchée?

— Ben... c'est ce que je te demande depuis tout à l'heure.

— Bon, bien moi, O.k., je prendrai un sandwich au pâté pis une O'Keefe.

— Même chose pour moi, sandwich au pâté...

— Deux sandwichs au pâté, deux, et une O'.....Keefe, répéta à voix haute le garçon.

Arthur Goldberg surveillait la porte et semblait reconnaître du monde qui arrivait. « Ouf! qu'il s'en aille, se disait Maurice. Il a bien changé depuis l'époque où on plaçait des lettres dans des enveloppes, il avait l'air plutôt timide dans ce temps-là. »

— Mes chums sont là, je dois vous quitter. Au plaisir, Francine. Mo, téléphone-moi, je suis dans le livre de téléphone. On ira prendre une bière ensemble.

— Salut, Arthur! entendait-on au loin. On a été un

peu retardés par la réunion, disait une jeune femme dont l'allure évoquait celle des étudiantes qui fréquentaient la bibliothèque Saint-Sulpice.

Arthur devait sans doute les emmener dîner ailleurs, le restaurant étant toujours bondé. Il gesticulait en ouvrant la petite porte, visiblement content et de bonne humeur. « Un vrai meneur celui-là, il pourrait vendre n'importe quelle salade s'il était représentant », pensa Maurice.

— Sais-tu que ton copain connaît des gens de l'UGEQ, dit Francine, pendant que Maurice se demandait s'il devait commander une autre Molson.

— Des gens de quoi ?

— L'UGEQ.

— C'est quoi, l'UGEQ ?

— L'Union générale des étudiants du Québec. La fille qui est entrée là, c'est la vice-présidente.

— *Big deal* ! Ça t'impressionne ?

— Ben non, pourquoi que t'es de mauvaise humeur ? T'as pas assez mangé ?

— ...

— Qu'est-ce qu'il fait, Arthur ?

— Écoute, je te raconterai tout ça plus tard. Le film commence dans une demi-heure, faudrait peut-être se dépêcher.

— Veux-tu la moitié de mon sandwich ? C'est trop pour moi.

Durant la projection, Francine mettait la main à la bouche et étouffait son rire, comme une collégienne, au moment les plus tristes du film. Lorsque des paysages superbes étaient étalés sur toute la largeur de l'écran, elle se tournait vers Maurice et lui chuchotait, narquoise :

— C'est-tu beau, hein ?

À la sortie, elle lui demanda :

— Pis, as-tu aimé ce bon petit film de propagande américaine ?

Cela le rendit triste. Il aimait cette fille qu'il avait cherchée dans toutes les bibliothèques de Montréal, et voilà qu'elle rejetait tout ce en quoi il croyait, les films américains, le rêve américain, même le rêve familial. Sa mère, assise devant la télévision, se lamentait des troubles qui avaient lieu en Amérique et de tous ces jeunes révoltés qui allaient faire entrer le communisme au Canada. Qu'allaient-ils devenir? Combien de fois allaient-ils recommencer leur périple? Son père réprouvait les agissements des jeunes conscrits américains qui brûlaient leurs cartes devant les caméras et refusaient d'aller se battre au Viêt-nam. Sa sœur et son mari se moquaient de ces hippies. Maurice avait osé afficher sa sympathie envers eux devant son père. Qu'avait-il dit pour que sa mère s'interpose?

— Ne parle pas sur ce ton à ton père.

Et il y avait eu tout un silence entre eux. Lorsqu'il était avec Francine, il pensait à ses parents et, chez eux, il pensait de plus en plus comme elle.

Heureusement qu'il pouvait se blottir contre elle et oublier ses tiraillements, car dans ses rêves son beau-frère portait un casque, comme les policiers en Harley Davidson qui, à la télévision, fonçaient sur les manifestants, et il sympathisait avec le maire Drapeau, le maire Daley de Chicago et tous les maires du monde qui tentaient d'imposer l'ordre à ce monde anarchique. En tant qu'ancien boxeur, il saurait faire la leçon à tous ces rebelles. Et puis, sa femme, la sœur de Maurice, bien entendu, l'appuyait. Elle disait:

— Pourquoi tu te rases pas la barbe, Maurice? Coupe-toi les cheveux. Tu veux ressembler à ces révolutionnaires?

Sa mère ajoutait:

— As-tu vu le manteau de l'armée qu'il porte, ton frère? Il a l'air d'un cosaque avec ses bottes.

— Ça doit être cette Canadienne qu'il a rencontrée et qui appelle ici à minuit qui l'a changé. On ne le reconnaît plus, concluait son père.

Qu'est-ce qu'il avait à vivre encore chez eux ? Francine était prise un samedi sur deux. Si, au moins, elle avait plus de temps à lui consacrer. Peut-être devrait-il déménager dans l'immeuble où elle habitait ? Un appartement était à louer au même étage.

— ... Et de plus je suis antisémite.
Je ne supporte pas cette rage qu'ils ont
d'avoir raison, de faire la leçon aux autres.
— C'est ce que tu fais tout le temps.
— Et qui te dit que je ne me dégoûte pas?
répliqua Mangeclous.

(Albert Cohen, *Mangeclous*)

Le vendredi, en fin d'après-midi, les étudiants de Sir George et de McGill avaient déjà envahi le *Boiler Room* de la rue Crescent. Les joueurs d'échecs occupaient les vieux bancs d'église, accoudés sur les tables massives, les yeux fixés sur les pièces, une grosse bière à portée de la main. «*Me and Bobby McGeeeee*», hurlait Janis Joplin de sa voix enrouée dans le petit juke-box. Ça changeait du *Chat noir* et de James Brown toujours à crier: «*Take her to the bridge, Take her to the bridge*», entre deux *plains* collés serré. Il n'y avait pas moyen de gagner contre le Suisse qui battait tout le monde. «Suisse allemand», avait-il précisé. Chez Eaton's, racontait quelqu'un, on avait reçu un appel à la bombe. Un coup de fil anonyme avait prévenu la direction et tout le monde avait été évacué du grand magasin. Les jeunes anglophones du *Boiler Room* ne semblaient pas se sentir menacés par les felquistes; ils paraissaient même sympathiser avec eux. «C'est vrai, reconnaissaient certains d'entre eux, que les Canadiens français n'avaient pas de *chances égales* pour obtenir des emplois.» L'un d'eux était même en train de raconter qu'il avait vu, de ses yeux vu, deux candidats postuler pour le même emploi et, alors que le Canadien français était bilingue, c'était l'anglophone unilingue qui l'avait décroché. «*So don't tell me there's no injustice, man.*» C'était contre l'*establishment* que le FLQ luttait,

contre l'ordre des privilèges solidement ancrés qui laissait peu de place à la créativité et multipliait les injustices. Invariablement, quelqu'un allait cogner sur le juke-box et la voix de Dylan, nasillarde et monocorde, accompagnerait les joueurs d'échecs. « *I ain't looking to compete with you...All I really want to do baby is be friends with you...* »

Ici, on lisait des journaux étudiants révolutionnaires. Il ne fallait surtout pas se montrer avec le magazine *Time* sous le bras. C'était le journal anglophone *Logos* qui traînait sur les tables. Il faisait partie du grand réseau des journaux underground nord-américains. Comment fabriquer du LSD. Comment en absorber sous surveillance pour éviter de sombrer dans un voyage sans issue. Cet hallucinogène avait ouvert les consciences de milliers d'individus qui étaient devenus de nouvelles personnes. Par contre, certains s'étaient tués en se prenant pour des oiseaux, se laissant planer du haut du mont Royal. Le journal défendait les nouvelles valeurs. Il dénonçait le pouvoir du capitalisme et s'élevait contre le profit et l'exploitation. Il prônait aussi l'amour libre et montrait, en gros plan, le visage épanoui d'une femme au moment de l'orgasme. Le plaisir était inoffensif, procurait une paix intérieure, permettait l'harmonie avec l'univers. C'était son refoulement qui provoquait désordre et déséquilibre. C'était simple, après tout, pourquoi n'y avait-on pas pensé plus tôt? Dans la même atmosphère libertaire et révoltée, Charles Manson et sa tribu avaient tué la femme de Polanski, la belle Sharon Tate, qui était enceinte, et d'autres encore qui étaient avec elle dans ce palace d'Hollywood où habitait le jeune couple. N'avaient-ils pas écrit avec le sang de leurs victimes partout sur les murs : « *Pigs* » ? Selon Manson, ils ne méritaient pas de vivre parce qu'ils étaient riches et donc des profiteurs. Les journaux underground analysaient froidement cet assassinat sans vraiment le condamner. Manson subissait son procès.

— Tu ne trouves pas que c'est bizarre le nom qu'il porte, ce fou ? disait le Suisse. Il s'appelle Manson, Fils de l'Homme, et il se prend pour un dieu avec sa tribu qui le suit, comme s'ils étaient hypnotisés, des vrais robots. Ils vont passer le reste de leurs jours en prison. Même pas la chaise électrique. Ils sont inconsistants, ces Américains. Il y a quinze ans, ils ont tué les Rosenberg parce qu'ils étaient communistes...

— Est-ce qu'ils n'avaient pas remis des secrets sur la bombe atomique aux Russes ? glissa Maurice.

— *Bullshit,* cracha le Suisse, en allant chercher d'une main ferme, comme pour accentuer son affirmation, le cavalier de Maurice. Ils n'ont jamais réussi à le prouver.

Il allait encore une fois le battre. Maurice se disait qu'il fallait qu'il soit maso pour jouer avec lui.

Le Suisse ne prenait aucune consommation. Il venait avec son gros saint-bernard qui s'affaissait, on ne savait trop comment, dans l'espace étroit en dessous des bancs d'église de ce bar *hip,* où des chanteurs *in* tels que Charlebois ou Léonard Cohen venaient faire leur apparition. Il regardait les joueurs, jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui cédât sa place. N'avait-il pas besoin d'uriner, ce gros chien ? se demandait Maurice. Il restait là durant des heures, pendant que son maître prenait un malin plaisir à battre tout le monde, son éternel cure-dents aux lèvres.

C'était un drôle d'endroit pour donner rendez-vous à un propriétaire de journal. Marcel Bercovitch montait un magazine juif de langue française et se cherchait un rédacteur en chef; il avait placé une annonce dans un journal étudiant. Ce nouveau journal allait s'appeler *Temps Nouveau,* avait-il dit à Maurice au téléphone. « *Temps Nouveau* comme dans la chanson... vous savez, le début d'un temps nouveau. » Ç'avait été toute une surprise pour Maurice que de recevoir le coup de fil de Bercovitch, absorbé qu'il était par *Trente Arpents,* le roman de Ringuet :

— Monsieur Ben Haïm ? demandait une voix essoufflée à l'accent légèrement guttural. Je m'appelle Marcel Bercovitch.

— ...

— Serait-il possible de fous rencontrer ?

— Me rencontrer ? avait marmonné Maurice dans l'appareil, penché sur *Trente Arpents*.

« En tout cas, si i's veulent venir me qu'ri, disait Euthérius Badouche, y vont avoir de la misère en torrieu. Ni une, ni deux, j'monte dans le bois, i's pourront toujours chercher* »

— Bien oui. On pourrait se rencontrer au centre-ville, lundi soir ?

— Non, je pars dimanche pour Toronto. Ce soir, fous n'êtes pas libre ?

Lorsque Maurice lui avait proposé le restaurant de l'hôtel Reine-Élisabeth, où Bercovitch avait loué une chambre, il répondit que là il y avait « trop de vieux ».

— Où allez-fous, monsieur Ben Haïm, le vendredi soir, parce que si je comprends bien, fous n'êtes pas religieux...

Maurice le reconnut dès qu'il franchit la petite porte du *Boiler Room*. C'était un monsieur trapu qui ressemblait à Ben Gourion. Des favoris blancs entouraient ses mâchoires, une immense chevelure blanche, hirsute, couvrait sa tête et lui donnait un air de lion. La vague d'air froid qui l'accompagna lorsqu'il ouvrit la porte irrita tout le monde, même le gros chien du Suisse, qui poussa un long soupir et changea de position pour s'affaisser sur les pieds de Maurice. Monsieur Bercovitch paraissait plus vieux que la plupart des habitués, même si certains des joueurs d'échecs frisaient la cinquantaine. Maurice se rappela immédiatement que ce personnage était interviewé à la télévision française de Radio-Canada dans une émission très écoutée diffusée en début de soirée.

---

*Ringuet, *Trente arpents*, Flammarion, 1938.

— Pourquoi voulez-vous créer un journal juif de langue française, et indépendantiste en plus ? lui demandait-on.

— Parce que l'indépendance, c'est l'avenir du Québec, avait-il répondu avec un accent parisien, se rappela Maurice.

Comment se faisait-il qu'au naturel, lorsqu'il n'était pas à la télévision, il avait un accent allemand ?

— Il doit être fou, ce type, avait dit Ben Haïm père. Il va nous foutre dans le pétrin. Qu'est-ce qui lui prend d'aller dire ces conneries à la télévision ? Il veut mêler la communauté à des affaires qui ne nous concernent pas.

Il n'était pas le seul Juif à être devenu célèbre en épousant la cause des indépendantistes. Un autre, plus jeune, aux cheveux longs, manifestement anglophone par contre, était aussi interviewé par les mêmes journalistes. Il exigeait que l'Université McGill devienne une université de langue française et organisait une manifestation monstre à cet effet sur la rue Sherbrooke. Qu'est-ce qui leur prenait à tous de vouloir changer le monde ?

Visiblement, Marcel Bercovitch avait plus de cinquante ans, peut-être même soixante. Il avança une grosse main aussitôt que Maurice tenta de s'extirper de l'espace étroit où il était assis, et s'installa en face de lui, le Suisse s'étant déplacé vis-à-vis d'un autre joueur, sur la même table massive. Il commanda un schnaps, puis un cognac. Enfin, il était prêt à parler. Il tenait entre les doigts un cigare rabougri et éteint qui paraissait humide de salive d'avoir été mastiqué.

— Fous ne prenez rien, monsieur Ben Haïm ? Seulement de la bière ? Alors, fous êtes de Casablanca ?

— Non, lui dit Maurice, d'Alexandrie.

— Ah, fous n'êtes pas marocain ?

Le cigare réapparut sur ses lèvres, qu'il ne quittait que brièvement pour se retrouver entre l'index et le majeur de la main gauche de monsieur Bercovitch lorsque ce dernier avait une longue phrase à prononcer. L'homme

s'interrompait, comme s'il venait de se souvenir qu'il devait vérifier le numéro d'un cheval sur lequel il avait parié et consultait une grande feuille pliée qu'il avait tirée de la poche de son paletot. À un autre moment, ce fut une longue feuille enroulée qu'il sortit de la poche de sa veste et qui paraissait provenir d'un téléscripteur. Il semblait être en ligne directe avec l'Agence télégraphique juive. Maurice était surpris de constater que des événements reliés de près ou de loin à des Juifs y étaient retranscrits sous forme de nouvelles, dans un style télégraphique. Il lui montrait les toutes dernières nouvelles en provenance des grandes capitales. Il en voulait à Golda Meïr et à ce qu'il appelait la clique au pouvoir en Israël. La question des territoires semblait beaucoup le préoccuper :

— On n'a pas besoin d'un Grand Israël, répétait-il. La propagande israélienne est mal faite. Ils ne comprennent rien aux communications, nos dirigeants, marmonnait-il. Ça leur prendrait des intellectuels comme fous, monsieur Ben Haïm, des gens plus subtils que ces colons qui font tout pour que le monde les déteste.

— ...

— Alors, parlons peu, parlons bien. Vous êtes écrivain, je suis propriétaire de journaux. J'en ai trois à Toronto et je veux en avoir un aussi à Montréal. Nous ferons des affaires ensemble. À Toronto, les gens ont l'esprit trop pratique, c'est pourquoi j'aime Montréal et les Québécois. Ici, ce sont les idées, la culture ; ici, c'est riche...

— ...

— Et puis, ce n'est pas bon pour le judaïsme que l'on pense que tous les Juifs sont du côté des Anglais. Il faut que les Québécois comprennent qu'on peut être juif et francophone, et même indépendantiste. Pourquoi pas ? Après tout, à Toronto, ils ont toutes sortes d'allégeances. Pourquoi pas à Montréal ?

« Me voici dans les affaires, pensait Maurice, le journalisme ça peut donc être payant. Mais comment aborder l'épineuse mais combien nécessaire question d'argent ? » Bercovitch continuait de parler de ses journaux. On finissait par s'habituer à son accent.

— Vous êtes dans un milieu où les jeunes aiment écrire. Vous connaissez sans doute d'autres jeunes intellectuels. Voici pour eux une occasion unique d'écrire dans un journal.

— ...mais, monsieur Bercovitch, vous les payez comment... combien, vos collaborateurs ?

— Ne vous inquiétez pas du comment. Bronfman achètera de la publicité, la famille Pascal aussi et nous irons chercher des familles marocaines riches. En tant que Marocain, vous devez connaître de riches Marocains, vous devez fréquenter une synagogue marocaine...

— Monsieur Bercovitch, je ne suis pas marocain...

— Ah oui c'est vrai, vous êtes égyptien.

— ...

— De toute façon, dites-moi quels seraient vos projets d'articles, monsieur Ben Haïm, si vous aviez à sortir un journal, un mensuel pour commencer. On verra après si l'on peut paraître plus fréquemment.

— Eh bien ! On pourrait faire des articles sur le FLQ...

— Non, non, pas le FLQ. Cela va faire peur aux lecteurs. N'oubliez pas que nos lecteurs, au début, seront des Juifs. Il ne faut pas leur faire peur. On ne veut pas qu'ils quittent le Québec parce qu'on n'aura pas de lecteurs. Soyons plus subtils ; écrivons des choses qui touchent à leur santé pour commencer. Comme le premier numéro sortira en mai-juin, on pourrait explorer les dangers de la crème glacée pour le cholestérol. Que faire pour empêcher les crises cardiaques par exemple. En été, il faut des choses légères ; après, en hiver, les choses sérieuses, quand les intellectuels sont de retour.

Et puis, avec des choses légères, les lecteurs vont s'habituer à nous. Même des lecteurs lettrés ont besoin de choses légères. Nos annonceurs non plus, faut pas leur faire peur.

— Vous tenez à rassurer vos lecteurs...

— Il faut surtout ne pas faire peur aux Juifs. Vous savez, ils ont peur de tout ce qui se publie sur eux et n'est pas écrit en yiddish ! Ils seraient prêts à vous payer pour qu'on ne publie rien sur eux. C'est une tactique vieille comme le monde : vous ne dites que du bien de moi et je vous achète de l'espace publicitaire ; ou même mieux, ne dites rien et je vous finance.

— ...

— Monsieur Ben Haïm, vous n'avez pas faim ? Venez je vous invite à manger dans un restaurant juif.

— Un restaurant juif ouvert le *shabbat* ?

— Non, non, venez il y a des restaurants juifs qui ne sont pas religieux.

Dans le taxi, monsieur Bercovitch était en train d'engueuler copieusement le chauffeur qui ne savait pas où se trouvait le restaurant *Brown Derby's*.

— Comment ! vous ne connaissez pas le restaurant *Brown Derby's* ? Depuis quand fous avez votre permis de taxi ? On fous laisse conduire un taxi et fous ne connaissez pas Montréal ? Ce n'est pas bon pour votre business, monsieur. Monsieur Ben Haïm, dites-lui où se trouve le restaurant *Brown Derby's*.

— ... Euh, je pense que c'est sur...

— Comment ! vous aussi vous ne savez pas...

(« Maudits caves ! devait se dire le chauffeur. Vont-ils enfin me dire où ils veulent aller ? » Le chauffeur parlait français avec un très fort accent portugais. Sans doute était-il arrivé à Montréal depuis peu.)

— Van Horne et Victoria.

Le taxi partit en trombe, ses roues arrière projetant une bonne pelletée de *slutch* sur le trottoir de la rue Crescent.

De quelle époque sortait ce vieux ? De quel pays venait-il ? Depuis combien de temps vivait-il au Canada ?

Dans le taxi, cigare au bec, monsieur Bercovitch s'extasiait sur Montréal.

— J'aime cette ville unique au monde et française, regardez comme c'est beau, disait-il en désignant, de son doigt qui tenait le cigare, la tour de l'Université de Montréal, pendant que le taxi approchait du chemin de la Reine-Marie en longeant le cimetière de la Côte-des-Neiges. Vous savez, monsieur Ben Haïm, confiait-il en posant sa main sur celle de Maurice, vous avez de la chance de vivre ici. J'ai vu toutes les grandes villes en Amérique du Nord et elles se ressemblent toutes. Vous pouvez être à Cleveland ou à New York, c'est toujours la même ville. Les rues sont identifiées par des numéros. À Montréal, on sent qu'on est dans une ville où il y a de la vie, disait-il en accentuant le *v*, à cause de la variété, de la culture des Canadiens français. Il y a ici quelque chose qu'on ne retrouve nulle part en Amérique. Lorsque j'arrive par avion, j'ai toujours un pincement au cœur.

— Tournez à droite sur la rue Decelles, commandait-il rudement au chauffeur, et ensuite à gauche sur Queen Mary, parce que vous ne pouvez pas tourner à gauche si vous continuez tout droit...

L'entrée du *Brown Derby's* était bondée. Dans une file d'attente désordonnée, des gens attendaient qu'on les place tandis que d'autres clients passaient des commandes au comptoir du *delicatessen*, près de la caisse. Monsieur Bercovitch se faufila devant tout le monde, comme s'il était chez lui. Une femme au tablier blanc le reconnut :

— *Hello, mister Bercovitch!* lui dit-elle, toute de gentillesse. *A table for two? This way, please.*

Une vue panoramique de Jérusalem s'étalait sur une partie du mur, le désert sur l'autre. « Décor familier », pensa Maurice. L'endroit pouvait se trouver aussi bien à Miami qu'à Tel-Aviv.

— Fous aimez le *smoked meat* ? Je sais que les Marocains aiment le couscous, mais c'est pas encore servi dans les restaurants de Montréal, expliquait monsieur Bercovitch en marchant. De dos, il avait une carrure à la Edward G. Robinson.

— *Two smoked meats, please,* commanda-t-il, sans même s'informer de ce que Maurice souhaitait prendre.

— *On rye bread ?* demanda la serveuse.

— *Of course, on what other kind of bread do you want to put a smoked meat ?*

— *French fries ?*

— *Yes.*

— *Do you want your smoked meat lean, mister Bercovitch ?*

— ...

— *Anything to drink ?*

— *One cognac and...* qu'est-ce que vous prenez, monsieur Ben Haïm ?

— *A Molson.*

— Chaque fois que je viens à Montréal, je prends une chambre à l'hôtel Queen Elizabeth, mais je viens toujours manger ici. J'aime l'atmosphère et le manger.

— Vous êtes de Toronto ?

— Non je suis né à Vienne. Je suis parti très jeune en Israël, puis un de mes fils a décidé d'immigrer au Canada et je l'ai suivi. J'ai aussi une sœur à Montréal. Vous parlez hébreu, monsieur Ben Haïm ? Tous les Marocains parlent hébreu.

Devant les hésitations de Maurice, à qui l'on n'avait pas enseigné l'hébreu dans les écoles anglaises d'Alexandrie, monsieur Bercovitch, curieusement, n'insista pas, ce qui n'était pas dans sa nature. Il voulait sans doute le ménager. « Drôle de spécimen », pensait Maurice, alors que la serveuse posait le cognac et la Molson sur les napperons en papier de la table, sur lesquels était reproduite la même vue panoramique de Jérusalem. Était-il l'un de ces descendants des Khazars qui s'étaient conver-

tis au judaïsme dans la nuit des temps, quelque part dans les steppes d'Europe de l'Est, là où vivaient les cosaques en pantalon bouffant et Attila, le roi des Huns ?

Le *Brown Derby's* n'était pas l'endroit de prédilection de Maurice. Cela évoquait un air de famille, un air de cousins lointains, d'Europe de l'Est cette fois-ci. C'était trop manifeste. Cela lui rappelait immanquablement les grosses vieilles femmes juives, leurs deux mains pleines de sacs de marché remplis de poisson, *gefult fish*, saumon et *tutti quanti*, attendant l'autobus qui longeait la rue Victoria. Dès qu'elles montaient, elles provoquaient invariablement une dispute avec le chauffeur, ce qui gênait Maurice. À ces moments, il se sentait pris d'un malaise qui commençait dans le ventre et lui montait à la tête. Ces grands-mères, quelles que fussent leurs origines, se ressemblaient. Elles lui faisaient penser à celles qui, en Égypte, bavardaient familièrement avec le marchand de quatre-saisons, lui faisant même part de leur commisération pour la situation de telle ou telle voisine, comme s'il l'avait connue, et, ensuite, revenaient à la négociation, puis recommençaient... bavardaient, discutaient, se plaignaient du sort de telle autre. Les « marchandages » duraient une éternité. Ces femmes de la rue Victoria — leurs consœurs —, ne voyaient-elles pas qu'ici elles étaient dans un autre univers ? Il avait alors envie de les repousser hors du véhicule, une fois pour toutes ; pourquoi ces maudites bonnes femmes étaient-elles juives ? Ou encore pourquoi ces Juives étaient-elles si emmerdantes, bloquant l'entrée, empêchant les gens de monter, faisant naître des germes d'antisémitisme pour des générations de chauffeurs d'autobus à venir ? Chacun d'entre eux devait certainement raconter à ses enfants et à ses petits-enfants ce qui lui arrivait à l'angle de Victoria et de Van Horne.

— C'est peut-être vrai que les vieilles Juives, elles ne sont pas toutes comme ça, devait-il leur confier, mais j'en ai pas vu d'autres, je n'ai vu et connu que celles-là.

— Il date de quand votre transfert? demandait le chauffeur en français, sachant très bien que ces bonnes femmes ne le parlaient pas.

— *What is the time on your transfer?* répétait-il, en anglais cette fois, irrité.

— *Vey,* répondaient-elles, pendant que d'autres passagers attendaient, grelottants, sur le trottoir. *Vey. I just got the transfer from the other bus. Is it my fault if it got wet?*

— *But I can't see the time on your transfer. Why did you keep it in the rain?* insistait le conducteur.

D'autres bonnes femmes avaient perdu leur ticket de correspondance et ne s'en apercevaient qu'une fois à l'intérieur de l'autobus, lorsqu'il fallait le présenter au chauffeur. « Quelle pagaille, se disait Maurice, quelle honte que de vivre au coin de Van Horne et Victoria! Nos grands-mères marchandent et s'engueulent avec les chauffeurs d'autobus pour une maudite correspondance. Ils vont vraiment croire que nous sommes tous comme ça. Pour l'amour du ciel, elles vont créer une émeute, payons-leur un autre ticket. »

Pendant qu'il se remémorait ces scènes, des vieux s'étaient approchés de la table pour parler avec monsieur Bercovitch. Ils commençaient leur conversation en anglais, remarquaient la présence de Maurice, puis poursuivaient en yiddish. Pensaient-ils que Maurice était son fils?

— ... parce que si vous voulez devenir journaliste, il faut commencer quand on est jeune. Vous êtes jeune, après ce sera plus compliqué... le mariage, la famille, les enfants. Puis, peut-être, devenir écrivain. Vous pourriez écrire sur votre expérience de sépharade au Québec. C'est une révolution en soi ça, non? Vous devez avoir un grand-père rabbin. Tous les sépharades en ont dans leur famille. Allez! écrivez, ne perdez pas votre temps...

— Moi, écrire ? Je n'ai rien à dire, et même si j'avais des choses à dire ça ne pourrait intéresser personne. J'ai l'impression parfois que nos histoires de Juifs orientaux n'intéressent personne. Et puis, on a l'air d'être venus d'une autre planète. Il y a comme une anomalie...

— Ça prendrait au Québec quelques bons écrivains juifs de langue française qui nous décriraient, nous, Juifs sépharades ou ashkénazes, tels que nous sommes, avec nos bons côtés, mais aussi avec nos mesquineries et nos méchancetés.

— La communauté juive ne manque pas d'écrivains, certains sont même de langue française. Pourquoi vous ne les contactez pas ?

— Ce sont des écrivains déjà établis, et puis ils ne sont pas indépendantistes.

— Qui vous dit que je le suis, indépendantiste ?

— Vous avez écrit sous un pseudonyme dans le journal étudiant de Sir George, monsieur Ben Haïm.

— C'était par défi, pour provoquer les Juifs anglophones. Comment avez-vous pu trouver mon numéro de téléphone ?

— C'est mon neveu qui dirige le journal.

Il mastiquait son bout de cigare qui se promenait sur ses lèvres :

— Regardez ce que font tous ces propriétaires de petits journaux juifs : ils glorifient les riches et n'ont plus le sens critique. Une vieille tradition héritée des ghettos. C'était la seule façon d'assurer leur emprise sur la communauté. D'une part, il y avait les rabbins et, de l'autre, les représentants qui étaient intéressés par le pouvoir des *goyim*. C'est paradoxal, mais tout à fait naturel. Les dirigeants de ces journaux connaissaient leur pouvoir. Il y en avait même, comme je vous le disais tout à l'heure, qui soutiraient de l'argent à des riches pour ne pas médire sur eux. Et ça marchait, ça marche encore !

— Vous séparez le monde en bons et en mauvais. Vous êtes cynique.

— Non, désillusionné, comme disent les Anglais.

— Dans les ghettos, c'était une question de pouvoir? Il n'y avait pas des gens désintéressés, qui avaient le sens de la communauté, qui voulaient son bien?

— Vous êtes encore jeune.

— Revenons à la revue, si vous voulez bien. Les immigrants s'en foutent éperdument du Québec et ne parlent même pas français. Pourquoi voulez-vous qu'ils achètent votre revue? Vous ne trouvez pas qu'ils sont racistes en n'apprenant pas le français? J'ai l'impression qu'ils méprisent les Canadiens français. Rien qu'à voir le chauffeur de taxi de tout à l'heure... Vous avez remarqué comment il baragouinait le français. C'est inacceptable. Ça ne se verrait dans aucun pays au monde.

— Monsieur Ben Haïm, vous essayez de me faire parler. Vous savez, il ne faut pas être radical. Vous êtes jeune, impatient et intolérant. On devrait être reconnaissant envers les immigrants qui parlent français. Il vaut mieux qu'ils le parlent mal que pas du tout.

— Vous étiez interviewé à la télévision l'autre soir. Pourquoi êtes-vous pour l'indépendance du Québec?

— Eh bien! si vous avez vu l'émission, vous avez entendu ce que j'ai dit.

— Oui, mais c'est quand même étonnant. Vous êtes une personnalité de la communauté juive. C'est un peu, euh... anormal, non?

— Anormal? L'État d'Israël, c'était anormal. Pourtant, nous l'avons fondé. J'ai été parmi les combattants de l'indépendance. Nous avons réussi à renvoyer les Anglais...

— ... et les Arabes, ajouta Maurice pour le provoquer.

— Ah non! Vous ne connaissez pas votre histoire, monsieur Ben Haïm. Les Arabes qui ont cru à la propagande des pays voisins sont partis de leur propre gré. Je n'ignore pas qu'il y a eu quelques massacres — des deux côtés —, mais en général les fondateurs de l'État ne voulaient pas qu'ils s'en aillent...

— *I'm sorry I've kept you waiting. We're so busy tonight. Here are your two smoked meats on rye. Enjoy your meal, mister Bercovitch,* déclara la serveuse, de sa voix cajoleuse, en posant les assiettes sur la table.

Les serveuses au tablier blanc ressemblaient à celles de la chaîne Murray's, sauf qu'ici certaines d'entre elles avaient des numéros tatoués sur l'avant-bras, comme les préposées de la boulangerie Cantor, à côté, qui vous tendaient votre miche par-dessus le comptoir.

« Au moins le *smoked meat* sent bon », se dit Maurice. La viande était juteuse, il allait mordre dans les tranches tendres.

— Pourquoi je suis pour l'indépendance du Québec ? Parce que ça me semble inévitable et que c'est un bon investissement pour l'avenir, pour la jeunesse juive. Il faut qu'on cesse d'assimiler les jeunes Juifs aux anglophones. Et puis, je dirais sans doute aussi parce qu'il faut empêcher les fascistes de prendre le pouvoir.

— Alors, c'est vrai qu'il existe des nazis parmi eux ? C'est ce que disait un journal juif qui se publie à Côte-des-Neiges.

— Cette femme qui publie ce torchon est une folle. Je la connais. Je n'ai pas dit : « nazis », j'ai dit : « fascistes ».

— C'est pas la même chose ? lui demanda Maurice en cherchant sa fourchette. Les frites risquaient de refroidir.

— Il y a bien des fascistes en Amérique latine. Sont-ils nazis ? C'est pas automatique. Il faut comprendre que le courant fasciste au Canada français était plutôt naïf, mais il avait des appuis dans les milieux catholiques.

— Alors, c'est vrai ce qu'on dit sur les sympathies fascistes des Canadiens français ?

— Monsieur Ben Haïm, vous m'étonnez ! Vous étudiez à l'université et vous faites des généralisations. À moins qu'à l'Université Sir George, on vous raconte des faussetés historiques...

— Mais ils ont refusé d'aller se battre contre les nazis...

— J'ai combattu dans la *Hagannah*. Monsieur Ben Haïm, vous avez quel âge ? Vingt-six, vingt-sept ?

— Vingt-trois...

— Vous avez l'air plus âgé... Avez-vous fait au moins votre service militaire en Israël ?

— Je ne suis jamais allé en Israël, et à la guerre des Six Jours, ça s'est fait très vite. Il n'y avait plus de place dans l'avion...

— Ce que je peux vous assurer, c'est que personne ne souhaite se battre. Si vous aviez été un Canadien français, seriez-vous allé vous battre pour défendre des étrangers ? Je ne parle même pas des Juifs, ni des Anglais d'Angleterre, mais des Français. Pendant deux siècles, est-ce que les Français n'avaient pas oublié les Canadiens français ? Et est-ce qu'on savait vraiment ce qui se passait en Europe ? Pourtant, malgré la mentalité de l'époque, des Canadiens français par milliers sont allés défendre la France, et cela en tant que volontaires.

Il s'essuyait la bouche avec une petite serviette en papier. Allait-il rallumer son cigare ?

— C'est ça, le Québec. Les Canadiens français sont des rebelles. Ils veulent pas qu'on leur dise quoi faire, surtout pas les Anglais. Et ce pauvre de Gaulle qui voudrait les récupérer. C'est comme pour les Mirage, il ferait tout pour de l'argent. Le Québec est un pays riche et de Gaulle le sait. Vous savez, monsieur Ben Haïm, c'est toujours facile de juger les autres.

Le *smoked meat* était plutôt gras et les frites trop sèches. Bercovitch le traitait comme un élève. Il lui reprochait de ne pas avoir fait son service militaire en Israël et il lui donnait une leçon d'histoire sur le Québec. Pour qui se prenait-il, ce vieillard ? Il vivait à Toronto et prétendait connaître les Québécois.

Mais voilà que monsieur Bercovitch devenait moins sérieux :

— Dites, monsieur Ben Haïm (allait-il arrêter de l'appeler monsieur ?), la prochaine fois que je serai à Mont-

réal nous pourrions peut-être rencontrer des intellectuelles, demanda-t-il en mettant l'accent sur la dernière syllabe. Ça rendra nos discussions plus excitantes, vous ne pensez pas? On pourrait visiter une discothèque... Mais parlons un peu du journal. Si je vous accordais la responsabilité de la rédaction, en combien de temps pourriez-vous monter le premier numéro? Il faudrait le sortir au début de l'été, vous savez.

Monsieur Bercovitch ne parlait toujours pas de salaire. Combien allait-il payer? Il lui faisait penser à son père, qui faisait la sourde oreille chaque fois qu'il avait besoin d'argent. Il fut convenu que Maurice allait mettre sur papier ses idées de reportages ainsi que des noms de collaborateurs, et qu'il allait lui présenter le tout à son prochain séjour à Montréal.

— *Did you enjoy your meal, mister Bercovitch?* demanda la serveuse à la voix caressante. *Shall I serve you some hot coffee?*

Il se vantait de connaître tout le monde. Il connaissait Pierre Nadeau, le journaliste renommé de Radio-Canada, tel autre qui animait une émission à la radio; il aurait aussi connu l'écrivain Yves Thériault, autrefois.

— J'ai connu le jeune homme qu'il avait appelé Aaron dans son roman. Qui n'aurait pas voulu quitter un grand-père comme celui du jeune homme? Pas de télévision, pas de cinéma. C'était un vrai ascète, son grand-père. Je lui disais: « Moishe, si tu continues d'être aussi sévère avec ton petit-fils qui habite encore chez toi parce qu'il a perdu ses parents, tu feras de lui un chrétien, il va quitter les siens, oublier, rejeter ce que c'est être juif. » Thériault c'était un type bien; il aimait les étrangers, tous ceux qui venaient vivre à Montréal. Il les côtoyait, il leur posait beaucoup de questions. Ils appelaient ça le dialogue judéo-chrétien.

Bercovitch affirmait qu'il s'entendait bien avec cet écrivain parce que, comme lui, il n'était pas religieux:

— En tout cas, il ne m'a pas paru très pratiquant.

J'étais venu à Montréal voir ma sœur. Tout le monde recevait les Juifs à bras ouverts, peut-être parce que le Canada n'avait pas été très accueillant durant la guerre. On m'avait même invité pour prononcer une causerie dans les années cinquante à la bibliothèque juive. C'est là que j'ai rencontré des écrivains canadiens-français. J'avais donné une petite causerie sur la *Hagannah*. Il y avait beaucoup de monde, j'étais surpris que tant de Canadiens français s'intéressent à la lutte d'indépendance d'Israël. Parmi eux, il y avait plusieurs indépendantistes québécois. Peut-être que nous représentions pour eux quelque chose d'autre que le capitalisme américain. C'était ça, l'idéal socialiste israélien. Aujourd'hui avec la mafia de Golda Meïr, c'est une petite clique qui dirige Israël.

Il passait tout naturellement d'Israël au Québec et vice-versa, comme si la province faisait partie de son réseau, qu'elle était une région spécifique de la topographie juive et qu'elle faisait partie de son histoire personnelle.

— Vous savez, monsieur Ben Haïm, la communauté juive a toute une histoire d'attachement au Québec. C'est pourquoi nous devons fonder un journal qui sera lu par les Canadiens français et par les Juifs, en tout cas par ceux qui parlent français, comme vous et moi. Lorsqu'on passe devant l'édifice de cette ancienne bibliothèque juive, personne ne sait aujourd'hui que c'était le centre de notre vie culturelle jusqu'aux années 1960. Aujourd'hui c'est la bibliothèque du gouvernement du Québec et rien n'indique, pas une plaque, rien, que c'était un centre important de notre communauté. Et sur l'ancien centre sportif de l'Université de Montréal, si vous regardez attentivement, vous verrez les lettres de la *Young Men's Hebrew Association* et une étoile de David qui s'efface graduellement. Il faut empêcher l'oubli, monsieur Ben Haïm, vous comprenez pourquoi on doit publier un magazine juif de langue française. Le Québec sera indépendant et nous, on nous aura oubliés. Il faut

développer chez les Juifs le sentiment de leur appartenance au Québec, car cela ne s'enseigne nulle part, ni dans nos écoles ni dans les écoles catholiques, monsieur Ben Haïm. C'est pour ça que même nos anciennes institutions comme cette bibliothèque sont oubliées...

— C'est l'annexe de la bibliothèque Saint-Sulpice dont vous parlez.

— Appelez ça comme vous voulez, vous savez de quoi je parle.

— Pourquoi un journal? Écrivez tout simplement au gouvernement du Québec. Ils vous placeront une plaque, c'est tout.

— Monsieur Ben Haïm, c'est un exemple pour vous expliquer mon projet de journal... Vous, les sépharades, vous n'avez pas encore acquis cette appartenance que nous, les ashkénazes, ressentons par rapport au Québec, en tout cas ceux qui parmi nous ont la mémoire des souvenirs. Nos racines au Québec sont si profondes que même des familles canadiennes-françaises ont des origines juives...

Voici qu'il divaguait maintenant!

— Des Canadiens français qui sont juifs!

— Peut-être pas pour les rabbins, mais savez-vous, monsieur Ben Haïm, que des Marranes s'étaient établis en Nouvelle-France, alors que le régime français interdisait aux Juifs l'accès à la colonie?

— Des Marranes?

— Oui, vous savez, ceux qui s'étaient convertis lors de l'Inquisition, mais qui en cachette continuaient de pratiquer le judaïsme.

C'était sans doute pour cela que les Québécois étaient persécutés, pensa vaguement Maurice. Ils avaient des origines juives.

— On pourrait publier des numéros sur chacune de ces familles canadiennes, comment dit-on, « pure laine » ? qui continuaient, ici même, de pratiquer la religion juive, mais en cachette. Il fallait qu'ils affichent leur soi-

disant catholicisme pour qu'on les croie. Comme en Espagne, sous Ferdinand le Catholique, qui avait lui-même une grand-mère juive. Avec le temps, malheureusement, ils ont fini par adopter le catholicisme. Ils seront très fiers d'apprendre quelle est leur origine. Ils raffolent de généalogie au Québec. Un numéro par famille. Il y en a des centaines aujourd'hui. Imaginez les Gélinas, les Lacourse, les Desmarais. Tous ces gens sont fiers de leurs origines. Ils voudront tous avoir des numéros de luxe, sur papier glacé.

En payant la facture à la caisse, monsieur Bercovitch mit toute sa monnaie dans la petite boîte bleue et blanche de *Keren Hayesod/Jewish National Fund*, posée près du comptoir vitré.

— Pourquoi ce n'est pas écrit en français: Fonds national juif? s'enquit-il sèchement auprès du gros bonhomme, derrière la caisse, en soulevant la tirelire.

— *Did you enjoy your meal?* lui demanda ce dernier.

* * *

Un samedi matin, rue Maplewood, pendant que Francine était à la salle de bains, Maurice observait par la fenêtre des jeunes qui descendaient des meubles d'un camion et les transportaient dans l'appartement d'en face. Fin avril, tout le monde déménageait à Montréal. Les meubles et les vêtements prenaient l'air sur des camions au toit ouvert qui parcouraient les rues à la recherche de nouvelles adresses. On attendait le printemps pour changer de voisins et de quartier. Les jeunes gens portaient dans les bras des poufs et des plateaux en cuivre qui avaient un je-ne-sais-quoi de déjà-vu. Dès qu'il les entendit parler entre eux, il comprit: des Arabes avaient loué l'appartement d'à côté. Ils rigolaient entre eux en transportant un vieux divan dans l'escalier et passaient de l'arabe au français comme des Libanais.

— Qu'est-ce que tu regardes par la fenêtre ? demanda Francine, la tête penchée sur l'épaule, en se frottant les cheveux.

— Je pense que tu as de nouveaux voisins.

— Ça doit être Nabil qui a fini par louer le logement.

— Nabil ? C'est un Arabe ?

— Je t'ai pas dit... Il est venu plusieurs fois visiter le logement pis on a jasé. Il a l'air bien fin.

C'était au tour du séchoir de vrombir.

— D'où il vient ?

— ...

— Hein ? D'où vient-il ?

— Je t'entends pas, parle plus fort.

— Tu peux pas te sécher les cheveux plus tard, non ?

— Non, j'ai une réunion à deux heures.

Des Arabes allaient loger à côté de chez elle. Enjôleurs comme ils sont, pensait-il, ils finiront par se faire inviter chez elle. Il craignait soudain de perdre Francine. Si, au moins, il s'était décidé, il aurait loué cet appartement. Avec son prêt d'étudiant, il se serait débrouillé, on lui aurait même accordé une bourse s'il ne vivait plus chez ses parents. Pourquoi avait-il raté sa chance ? Un appartement juste à côté de celui de Francine !

Elle s'était approchée, posant son appareil sur la télévision.

— Qu'est-ce que t'as à être si pensif tout à coup ? Tu sifflotais lorsque je suis entrée sous la douche. Hein, qu'est-ce qui t'énerve ? demanda-t-elle en lui mettant les mains dans les cheveux.

— Laisse-moi tranquille... Ce sont des dragueurs ces gens-là, ils vont te faire la cour dans pas longtemps.

— Rassure-toi, c'est déjà fait.

— Comment ça ? Ils t'ont fait la cour ?

— Ben non ! mais Nabil, il est bien fin.

— Tu prononces son nom comme si tu l'aimais.

— Il est *cute*.

— Bon. D'où il vient ?

— Il est palestinien.

— Tu veux dire arabe israélien.

— En fait, il vient du Liban, mais il est palestinien. Il n'aime pas ça qu'on dise qu'il est arabe, ni même un réfugié. Ça lui fait perdre son identité.

— Comme ça, il t'a fait la cour, quoi. Tu es au courant de toute sa vie, hein ? Dis-moi.

— On a jasé. Quel mal y a-t-il s'il m'a fait la cour ? Je lui ai dit que je sortais avec un gars.

— Tu lui as même pas dit qu'on sortait ensemble, c'est ça ?

— Maurice, es-tu en train de *freaker* ?

— *Freaker* ! Parle donc français au moins.

— Qu'est-ce tu veux que je dise, que t'angoisses, ça fait-tu plus français ? J'ai un Palestinien comme voisin et tu paniques.

— Combien de fois il est venu te voir ?

— Travailles-tu pour la GRC ?... Bon, faudrait que j'aille faire mon marché. J'ai ma liste d'épicerie à faire. Toi, qu'est-ce tu fais ?

— ...

— Si ça t'inquiète tant que ça, déménage chez nous, tu feras connaissance avec Nabil...

— Habiter chez toi ?

— Bien oui, ça fait six mois qu'on sort ensemble, fait qu'aussi bien. De toute façon, t'es toujours rendu ici... Il y a juste une autre chose que je voulais te dire.

— Quoi ?

— On va former un comité de soutien pour le peuple palestinien, au Parti, en février...

— Ah oui ?

— ... et nous organisons, pour l'an prochain, une soirée de solidarité.

— Pourquoi tu me racontes tout ça ?

— Parce que Nabil s'est proposé pour diriger ce comité.

— Comment ça, il est membre de votre Parti ?

— J'pense bien.

Vers midi, lorsqu'ils eurent fini de tout monter, on sonna à la porte.

— Aaallô ! s'exclama Francine comme si elle accueillait un membre de sa famille. Ça a pas été trop dur, le déménagement ? Entre, Nabil, je te présente mon copain, Maurice. Maurice, c'est Nabil. Je te sers-tu un café ?

C'était un jeune homme mince. Vêtu d'un jeans, les cheveux brun-roux, il sentait le savon. Il avait même eu le temps de prendre sa douche, pensa Maurice.

— Non merci, dit-il, en serrant fermement la main de Maurice. Mes amis m'attendent dans le camion. Je t'ai apporté un petit cadeau pour te remercier pour l'appartement.

— Pour l'appartement ? Oh ! J'ai juste glissé un mot au concierge.

Il lui tendait une petite boîte emballée dans du papier doré.

Lorsque vous sortiez de l'édifice gris sombre du boulevard Dorchester, vous n'étiez plus la même personne qu'à l'arrivée. C'était pourtant ce boulevard que l'on empruntait deux ans plus tôt pour aller à l'île Sainte-Hélène par le pont Jacques-Cartier, où, en plein milieu du fleuve, une route en spirale vous conduisait directement sur l'emplacement de l'Expo. Sur les lampadaires, au milieu de l'artère, le sigle en pattes d'oie de l'Exposition universelle s'enroulait autour des drapeaux comme l'anneau d'un bouquet de fleurs. En auto ou en autobus, cela donnait l'impression de rouler sous une haie d'honneur. Toutes les nations du monde étaient représentées sur ce boulevard. En sortant du bâtiment par la porte à tambour, on découvrait que les drapeaux étaient encore là, même si les visiteurs de l'Expo étaient partis depuis longtemps, et cela rappelait de bons souvenirs.

On respirait mieux en sortant de l'édifice. Vous vous sentiez plus léger, comme si le mouvement pivotant de la porte vous avait propulsé dans l'espace. Vous vous sentiez en parfaite symbiose avec votre nouveau pays, comme si l'air qui sortait de vos poumons allait rejoindre l'atmosphère canadienne et même les multiples strates du sol de ce pays dont vous faisiez désormais partie. On était enfin des Canadiens.

En arrivant à l'édifice, on se tassait dans les ascenseurs, surpris de découvrir autant de gens qui allaient bientôt recevoir la citoyenneté canadienne. On était habillés comme pour assister à un mariage. Tout le monde était sur son trente et un: des femmes en sari étaient venues avec leurs enfants; les hommes, tous en complet, portaient une fleur à la boutonnière. On était assis par rangées, sur des chaises en cuir bleu, au dernier étage de cet immeuble de la Cour de la citoyenneté. On attendait sagement le juge qui allait s'asseoir sur l'estrade devant le portrait souriant et aimable de la reine d'Angleterre, le front ceint d'un diadème, une écharpe en bandoulière sur le devant du corps. Au loin, on pouvait voir le fleuve et se remémorer chacun sa propre traversée.

Dans cette même salle, quelques mois plus tôt, le juge avait posé bien des questions. Marie et Haïm Ben Haïm avaient eu envie de lui confier tout ce qu'on leur avait dit sur le Canada. Voici, enfin, quelqu'un d'important qui voulait connaître leur avis sur ce pays.

— Connaissez-vous l'histoire du Canada? demandait-il.

Aurait-on osé lui avouer qu'on avait choisi le Canada parce que, justement, c'était un pays sans histoire? Se serait-il fâché, aurait-il été insulté? Et Haïm, en vrai commerçant, toujours familier avec de parfaits étrangers dès qu'on lui posait une question, avait commencé sa réponse par une longue tirade pour faire part au juge de tout ce qu'on lui avait dit sur ce pays.

— Votre Honneur, avait-il commencé.

Emphatique comme s'il s'était adressé à un magistrat du tribunal mixte d'Alexandrie, il semblait vouloir parler au nom de tous ceux qui étaient assis dans la salle.

— Nous avons parcouru tant de continents, vu tant de gens s'entre-déchirer, que nous en sommes venus à la conclusion qu'un pays sans histoire est un pays heureux.

Aussi sommes-nous en train de nous demander si nous ne sommes pas trompés de pays, parce que, depuis que le Canada a son drapeau à la feuille d'érable rouge...

Tout le monde riait dans la salle et le juge, embarrassé par cette réponse inattendue, lui avait coupé la parole :

— Correc', correc', monsieur Benhame. Au suivant, avait-il dit en cherchant des yeux d'autres futurs Canadiens.

Il valait mieux ne pas ouvrir un débat ici, dans une cour fédérale.

— Qui est Georges-Étienne Cartier ? demandait ensuite le juge à un jeune couple portugais qui s'était assis à la place des Ben Haïm.

— Il a découvert le Canada, récitaient-ils en chœur, souriants.

— Non, c'est pas lui, c'est un autre, répondait le juge, comme l'animateur d'un jeu à la télévision qui vous accordait toujours une autre chance, même si vous n'aviez pas la bonne réponse du premier coup.

Des gens de toutes les couleurs, de toutes les religions, étaient maintenant réunis ici pour réaliser enfin leur rêve. Des Hongrois, des Indiens, des Marocains et même des Égyptiens, coptes ou musulmans, qui fuyaient les guerres périodiques israélo-arabes. On sortit tous les livres sacrés des peuples de la terre pour que l'on puisse prêter serment à Élisabeth II, reine du Canada. À la fin de la cérémonie, on appela un à un chacun des membres de l'assistance et on lui remit un parchemin jaune où était inscrit son patronyme en grosses lettres gothiques noires. On était si fier de posséder enfin ce certificat que l'on était sûr d'entendre des applaudissements, comme lorsqu'on gagnait un prix à l'école et qu'on montait sur l'estrade pour serrer la main des dignitaires qui vous félicitaient. On entonna enfin l'hymne du Canada debout. Certains avaient les larmes aux yeux en lisant la feuille qui leur avait été distribuée à l'entrée :

« Ô Canada ! Terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux ;
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits. »

Dans une salle contiguë, la même cérémonie se déroulait en anglais et on entendait le même air. Les paroles qui traversaient les murs étaient toutefois différentes. C'était un chant à la gloire des rivières, des sapins et du Grand Nord, « *strong and free* »...

Mais, en français, le dernier couplet louangeait le Canada pour son « amour sacré du trône et de l'autel ». Il fallait déclamer :

« Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi ;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la Foi ;
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : "Pour le Christ et nos droits".

Les candidats juifs et musulmans qui avaient choisi de prêter serment en français tournaient la feuille en se demandant s'ils avaient la bonne version. Ils avaient bien posé la main tout à l'heure sur la Bible ou le Coran. Que se passait-il ? Peut-être que les versions juive et musulmane n'étaient pas prêtes à temps pour la cérémonie.

À la sortie, on s'embrassait et on se serrait la main : quel mariage !

Avec son certificat, Maurice se sentait fin prêt à affronter tous les chauffeurs d'autobus de Montréal. Mais il y avait aussi Francine.

En s'en allant chez elle, avec l'air d'*Ô Canada !* dans la tête, il se demandait si elle serait fière d'apprendre qu'il venait d'obtenir la citoyenneté. Drôle de pays, ce Canada, qui vous donnait le droit de participer à des

activités politiques et même de vous enrôler dans un parti sécessionniste, une fois que vous étiez devenu canadien. Comment pouvait-il adhérer au parti de Francine sans trahir le serment d'allégeance qu'il venait tout juste de prêter à la reine Élisabeth II du Canada? Pourquoi était-il si contrarié par le destin? Pourquoi n'avait-il pas rencontré une fille qui aimait le Canada? Il n'aurait pas eu à choisir.

C'était plus simple d'être canadien, cela ne vous séparait pas des vôtres. Et que penser de cette détermination qui caractérisait si bien l'attitude de Francine? Pourquoi n'éprouvait-elle aucun doute? C'était cela qui l'agaçait. «Comment fais-tu pour être si sûre de toi?» avait-il envie de lui demander. Sa détermination silencieuse semblait indiquer que, quoi que l'on pense, le Québec trouverait sa voie, tracerait inévitablement son destin, malgré ces nouveaux arrivés qui, comme lui, avaient constamment peur de ce que préparaient des militants de la trempe de Francine .

Elle avait fini par lui dire qu'elle l'aimait. Sa lenteur à manifester ses sentiments ressemblait tellement à la prudence des siens! Au Québec, on vous accueillait maintenant à bras ouverts. Mais l'amour, c'était autre chose. Il fallait d'abord montrer que vous n'étiez pas ici de passage, en route pour Toronto ou les États, que vous comptiez rester pour de bon. C'était un engagement qu'on exigeait, une forme de contrat, une *kettouba*. Et puis, bien sûr, le Canada vous surveillait puisqu'il était entré dans votre conscience. C'était donc plus simple d'être canadien parce que cela ne vous séparait pas de cette autre partie de vous-même.

— Il faut que tu comprennes que ce que je fais est important pour moi et que tu respectes mes choix, avait-elle chuchoté dans un moment de tendresse, ramenant une mèche derrière son oreille. Il n'y a rien d'autre qui compte plus pour moi que l'indépendance du Québec. Je veux consacrer toute mon énergie à cet objectif. À

moins d'avoir un enfant. Mais ça, faudrait pas trop compter là-dessus, je ne compte pas en avoir, pas tout de suite en tout cas. L'indépendance, c'est pas une fin en soi, c'est un moyen, c'est une étape à franchir vers un monde solidaire, humain.

Elle était occupée à régler ses comptes avec le Canada et à délivrer de l'oppression tous les peuples de la terre. Comment pouvait-elle l'aimer, lui, et être entièrement prise par ce qu'elle faisait? Une femme ne devait-elle pas s'occuper de l'homme qu'elle aimait? Francine allait jusqu'à le repousser. Elle voulait toujours avoir raison. C'était là une attitude contre nature. Une femme ne devait pas agir de cette façon-là. Si elle l'aimait, elle ne devait pas le contredire. Et cette sensibilité qu'elle éprouvait pour tous ceux qui souffraient sur la terre, cette solidarité avec les opprimés, c'était à se demander si ce n'était pas le produit de son éducation religieuse. Il admirait pourtant l'amour extraordinaire qu'elle éprouvait pour les démunis, les pauvres, les faibles.

Pour se sentir solidaire des luttes qui se livraient, il devait, lui, abandonner toutes les valeurs auxquelles il avait cru jusqu'à maintenant. L'Amérique promettait la réussite à ceux qui avaient le sens de la compétition et la détermination de réussir. Comment pouvait-on ne pas admirer les Américains? Francine et même Arthur voyaient en eux la cause de tous les maux. Les Américains, les capitalistes pouvaient-ils avoir tort à ce point? Étaient-ils à ce point inhumains? S'il lui avouait ses tiraillements, elle pourrait penser qu'il restait attaché à des valeurs bourgeoises. Et puis, un homme devait être fort, il ne devait certainement pas avouer ses faiblesses, ses erreurs. Il ne fallait rien laisser paraître.

Même faire partie du Québec nécessitait une lutte constante contre des courants contraires. La version française de l'hymne national canadien semblait avoir été conçue pour un peuple minoritaire qui n'avait pas prévu que l'on vienne se joindre à lui. Et voilà que des

Canadiens français, devenus des Québécois, voulaient, en plus, créer leur propre État. Il lui avait fallu s'adapter à des gens très différents qui habitaient le même territoire sans partager la même langue ni la même histoire, et chercher à reconnaître les points communs qui les définissaient à défaut de les unir. Comment embrasser la cause de Francine sans heurter personne, sans offenser qui que ce soit? Comment reconnaître qu'elle avait peut-être raison? Quelque chose l'empêchait de le faire. Elle était trop sûre de son projet.

Les jeunes de son âge dénigraient l'individualisme et ne juraient que par la collectivité et la commune. Il venait d'avoir vingt-quatre ans et il se comportait comme un vieux pour qui le monde change trop vite et qui ne se reconnaît pas dans les valeurs que partagent les gens autour de lui.

On lui avait bien dit de ne pas s'occuper de politique. C'était à eux, aux Canadiens français, de régler ces histoires-là. Pourtant, les nouveaux Canadiens se dépêchaient d'aller voter aux élections. Ne devaient-ils pas plutôt s'abstenir et permettre aux Canadiens français de se brancher une fois pour toutes? Il avait raison, cet historien québécois qui en voulait aux partis politiques et à la démocratie; cela, effectivement, divisait le monde. Mais il aimait cette femme. Son amour illimité pour les faibles de la terre. Quelle énergie! Quelle détermination! La force des grands fleuves coulait en elle.

Il avait lu dans *Québec-Presse*, ce journal que vendaient des militants audacieux en faisant du porte-à-porte jusqu'à la rue Barclay, qu'elle avait été élue deuxième vice-présidente du Groupement d'action populaire. Le GRAP donnait son appui, «sous certaines conditions», à la nouvelle formation politique qui venait d'être fondée et dont le chef était un ancien ministre. Celui-ci était la coqueluche de tous les journalistes, tant anglophones que francophones. Il devait d'ailleurs bientôt être invité à Sir George.

* * *

Dans son appartement de la rue Maplewood, Francine était absorbée par la lecture de documents. Elle préparait une autre réunion politique et aidait, cette fois-ci, un candidat proche du GRAP qui se présentait à l'investiture du Parti dans un comté du centre-sud de Montréal.

Après avoir ouvert la porte et émis un bref « Allô » ensommeillé, elle repartit tout droit, pieds nus, vers sa chambre à coucher pour y retrouver une cigarette qui se consumait toute seule dans un cendrier débordant de mégots. Maurice sentit qu'il allait perturber le silence de l'appartement enfumé et déjà sombre en cette fin d'après-midi. Elle s'était rassise à sa table de travail, lointaine et totalement indifférente à sa présence, et reprenait un document qu'elle avait laissé ouvert, à plat, sur le bureau. Lui, il était encore à la cérémonie d'assermentation.

— Ce nouveau parti va foutre le bordel. Ce type qui a été ministre a trahi son parti et tu l'admires..., lança Maurice, agressif.

— Qu'est-ce que t'en sais ? répliqua-t-elle. Le bordel... C'est le fédéral qui fout le bordel. Il est temps qu'on en sorte.

— Vous allez déclencher ce qu'on a déjà vécu lorsqu'on a quitté l'Égypte. On n'a pas envie de tout recommencer..., dit-il, et c'était comme s'il avait entendu la voix de sa mère.

Piquée au vif, Francine n'était plus la même. Elle avait un sourire forcé, ironique.

— Quitté quoi, Maurice ? demanda-t-elle avec lenteur, contrariée, comme si elle avait hâte de retourner à sa lecture.

« L'Égypte de mon enfance », pensa-t-il.

— Avez-vous vraiment vécu en Égypte ?... Dans quelle Égypte viviez-vous ? poursuivit-elle.

— Tu joues avec les mots.

— Non. Sérieusement, t'es-tu déjà demandé pourquoi vous avez dû quitter l'Égypte dès que les Anglais sont partis ?

— Parce que nous étions des Européens et qu'il n'y avait plus de place pour nous.

— Plutôt parce qu'il n'y avait pas de place pour les colonisateurs...

— Nous n'étions pas des colonisateurs, nous parlions même l'arabe.

— Pourquoi, à ce moment-là, vous ne vous identifiiez pas à leur lutte ?

— À leur lutte ? Qu'est-ce que t'en sais ? T'es comme ces gauchistes qui séparent le monde en bons et en mauvais. On a construit l'Égypte. Ce sont des Européens qui ont apporté l'électricité...

— Maurice, franchement, tu parles comme les Anglais de Westmount. Tu essaies d'avoir raison à tout prix.

— Comment peux-tu ne pas voir que ce nouveau parti est rempli de gauchistes, d'anti-Israéliens, je dirais même d'antisémites ?

— Anti-Israéliens, antisémites... Ça y est, les grands mots. Tu trouves juste que des Juifs occupent des terres arabes ?

— Est-ce qu'ils ont le choix ? Ce sont les Arabes qui ont déclenché la guerre. Et dans une guerre, il y a des perdants...

— Des perdants, dis-le à Nabil. Son village, près de Jérusalem, ils l'ont rasé. Il n'est même plus sur la carte. C'est ce qui arrive aux perdants. Au lieu de répéter ce que vous dit la propagande zioniste, tu devrais lire des auteurs juifs progressistes. Lis donc Lilienthal, Chomsky, Halévi. Abonne-toi à des revues, fais quelque chose.

— On dit pas zioniste, mais sioniste. Parle français, au moins.

— Tu es choqué ! Si tu n'es pas capable de te remettre en question, à quoi bon discuter ?

— O.K., mais écoute-moi. Ce bonhomme-là que

t'admires, il a tout pour devenir un dictateur: il est séducteur, enjôleur, charismatique, autoritaire. On a déjà connu tout ça, nous. Ça ne te fait pas peur?

— Charismatique, mon œil! C'est plutôt Trudeau qui l'est. Nous vivons dans un État policier et tu ne t'en rends même pas compte. C'est lui qui instaure un État policier et qui nous demande, à nous, Canadiens français, nos cartes d'identité parce qu'on ne pense pas comme lui. Les gars qui distribuent des tracts dans la rue pour réveiller le monde, ils se ramassent en prison. Est-ce que c'est assez démocratique à ton goût? Ma sœur, sais-tu seulement comment elle s'est débattue pour sortir son chum de prison? Le sais-tu? Maurice, pour l'amour du bon Dieu, réveille-toi, regarde autour de toi. On est tannés de cette démocratie-là, nous aut'. Faudrait bien que les immigrants se branchent un jour, maudit. Vivent-ils au Québec?

— Je ne suis pas un immigrant, je suis canadien depuis une heure.

Des hommes avaient osé pleurer à la cérémonie et, à l'entrevue, même le juge parlait français. C'était un vrai Canadien français. Marie, sa mère, était enfin heureuse de tenir enfin le rêve de sa vie entre ses mains: de vrais papiers d'identité. Mais ça, il n'avait pas mais pas du tout envie de le dire à Francine. Aurait-elle aimé apprendre que les Ben Haïm réalisaient le rêve de leur vie en devenant canadiens?

— Ils vous donnent un bout de papier et ça vous rend tout contents. Tu pourras aller voter aux prochaines élections, exercer ton droit démocratique. Pas vrai? Pour qui penses-tu qu'ils voteront, ces gens qui sont Canadiens depuis une heure? Pour qui?

Il était canadien et cela ne suffisait pas. Que fallait-il de plus? Comme si elle seule savait ce que ressentaient les Canadiens français, ce qui était bon pour eux et pour leur avenir. D'autres comme lui pouvaient-ils s'en mêler?

— Ils voteront pour qui ils voudront. Pourquoi es-tu aussi sarcastique? On n'est pas des vrais Canadiens, hein? C'est ça? Dis-le!

— Maurice, tu ne vois pas qu'ils cherchent à obtenir vos votes?

— Tu ne m'as pas répondu: on n'est pas des Canadiens, c'est ça? Combien de générations nous faudra-t-il pour que vous nous reconnaissiez comme des Canadiens? Combien? Au moins, les Anglais, ils ne remontent pas jusqu'au Déluge pour vérifier notre attachement au pays.

— Je comprends! C'est votre croix sur le bulletin de vote qui compte pour eux.

— Nos votes seulement? Il y des Grecs, des Italiens, des Noirs chez les fédéralistes, puis qui occupent des postes de direction. Pourquoi chez vous, chez les indépendantistes, vous ne faites pas la même chose, hein?

— C'est de la démagogie et vous embarquez.

— Vous finirez peut-être bien par gagner leur appui. Et il y en a qui parlent français chez eux, tu le sais aussi bien que moi, mais vous avez peur d'eux. C'est ça, vous avez peur.

— Peur de quoi?

— Qu'ils vous changent, comme ils sont en train de changer le visage du Canada anglais et de toute l'Amérique. Hein, c'est pas ça qui vous fait peur? Avoue-le, Francine.

— Accuse-nous donc d'être xénophobes, un coup parti. C'est sûrement notre faute, comme toujours. C'est sûrement parce que nous sommes racistes. Pas vrai?

— La moindre critique pour vous devient une accusation. Surtout si elle vient d'un étranger. Lorsque c'est un Anglais, au moins c'est clair, hein?

— Si tu n'es plus un immigrant, arrête de projeter sur nous tout ce qui vous est arrivé. Ouvre-toi les yeux pour l'amour et arrête de jouer le jeu du fédéral.

— Je ne suis plus un immigrant mais, dis-moi, est-ce que je suis canadien-français, est-ce que je suis québécois ? C'est ça que je veux que tu me dises.

Il était canadien, mais elle ne le considérait pas comme l'un des siens. Tout en elle semblait déclarer qu'on ne pouvait être canadien-français que de naissance, comme si cela prenait du sang bleu pour être québécois. Il y avait là quelque chose d'aristocratique, quelque chose d'inaccessible, d'infranchissable, un vrai mur. Maurice avait envie de la couvrir de sarcasmes : « Je m'excuse de n'être pas né ici, de ne pas être né canadien-français. » Il voulait lui crier aussi : « Maudit ! dis-moi quoi faire pour devenir canadien-français. Dis-moi quelles sont les étapes à franchir, les initiations à subir, les rites, n'importe quoi. Je suis prêt à tout pour me faire oublier, devenir vous, oublier ma différence juste un instant. Mais, bon Dieu, est-ce possible ? » Ce peuple, pensait-il en se l'avouant à peine, n'avait pas de pays : comment pouvait-il se joindre à lui ? Se disputait-il avec Francine ou avec lui-même ? Pourquoi ces Canadiens français n'avaient-ils pas créé un pays avant qu'il arrive ? Il n'aurait pas eu à choisir.

— C'est à toi de répondre à cette question. Est-ce que tu te sens québécois ?

Il voulait lui faire mal.

— C'est à moi de trouver la réponse. Et vous, la connaissez-vous, la réponse ? Vous n'êtes même pas capables de vous brancher avec votre indépendance. Regarde-toi, tu as vingt-sept ans et tu es encore étudiante. Peux-tu m'expliquer : t'es pas un peu vieille pour être étudiante ?

— J'étudierai jusqu'à cent ans. Et pourquoi pas ? Il faut être au courant de ce qui se passe dans le monde si on veut le changer. Au moins, nous aut', on se remet en question, on veut changer les choses. Vous aut', allez-vous un jour vous remettre en question ? Vous êtes-vous déjà révoltés contre vos pères, vos familles, votre monde ?

— Vous aut' ? De qui parles-tu quand tu dis ça ? Encore des immigrants ?

— Immigrants, ou Juifs, ou Grecs, ou je ne sais trop, vous êtes tous pareils. Vous êtes imbus de certitudes. Seigneur Dieu, que vous êtes supersûrs de vous-mêmes ! C'est ça, vous aut'. Quand tu parles de sens critique...

— Et Nabil, c'est pas un immigrant ? Tu l'admires pourtant.

— Non, c'est pas un immigrant, c'est un réfugié politique, pis il s'implique, il est solidaire, il cherche à libérer son pays.

— Peut-être qu'une fois son pays libéré il s'en viendra au Canada comme immigrant.

— Il viendra au Québec, pas au Canada, et il sera le bienvenu.

— Et moi, moi, je serais pas le bienvenu, c'est ça, hein ? Dis-le.

— J'ai pas dit ça.

— T'éprouves jamais de doute, Francine ? Tu ne doutes de rien ? T'as l'air si sûre de toi avec ton indépendance.

— Sûre de quoi ? On est sûrs qu'on la veut, cette indépendance, mais si on ne fait rien, ça arrivera pas tout seul. Et puis, si on était si sûrs que ça, on serait déjà indépendants. Au moins, nous, on les reconnaît, nos contradictions Quand vas-tu, Maurice, reconnaître les tiennes ? Vous vous pensez toujours plus fins que les autres, mais votre sens de la solidarité est pas bien bien fort. L'Amérique pour vous, c'est le *free for all*, celui qui réussira à mieux écraser l'autre.

— Quand tu parles des pauvres, je ne pense pas que tu penses à d'autres qu'aux Canadiens français.

— Si on n'y pensait pas, qui tu penses le ferait ? C'est certain que c'est à nous aut' qu'on pense en premier. Lorsque les Grecs, les Juifs, les Italiens ramassent de l'argent, pour qui tu penses qu'ils le font, pour nous les

Canadiens français, les *Pea Soup*? La cueillette de fonds chez les Juifs, c'est où que ça va cet argent-là? T'as travaillé pour eux aut', tu dois le savoir...

— Tu me mets toujours dans le même sac que tout le monde. Moi, je suis d'origine française.

— Tu me fais rire avec tes origines françaises. Tu me fais penser à cette pièce qui joue en ce moment où un homosexuel se découvre en s'épluchant, en s'enlevant les pelures qui l'empêchaient de se connaître. Eh bien, tu devrais faire comme lui et enlever toutes ces couches qui te bouchent la vue. Vous vous racontez des histoires et vous y croyez en plus.

— Tu sais, là, je commence à en avoir par-dessus la tête de tes reproches.

— Tu vois, qu'est-ce que je te disais? Tu ne veux pas qu'on te contredise, tu ne veux pas entendre ce que d'autres ont à te dire.

— Et qu'est-ce que je fais là? Je ne t'écoute pas?

— Non, tu veux juste t'en aller quand ça ne fait pas ton affaire. Examine objectivement le sens de ton histoire, d'où tu viens.

— M'en aller quand ça fait pas mon affaire? Comment tu sais, toi, d'où je viens? Après tout, c'est à moi de te le dire, non? C'est mon histoire.

— Ton histoire, ton histoire! Lis donc un peu des livres qui parlent justement de ton histoire. As-tu bien lu Memmi? Ou n'as-tu pris que ce qui te convient pour justifier l'occupation des terres palestiniennes?

— Là, ça va faire. Je pense que je vais partir. La moutarde me monte au nez. Tu n'es pas parlable. Tu dois avoir tes règles...

— Ça doit être parce que je suis une femme. Une femme chez vous, ça ne doit pas prendre beaucoup de place, hein? Tu n'es pas habitué à te faire dire des choses par une femme, hein? Avoue-le.

— Dis, là, tu me prends pour un Arabe ou quoi?

— Mais tu es arabe, t'as beau avoir ton certificat de la citoyenneté canadienne, tu es arabe. Tu viens de la même famille. Arabes, Juifs, Grecs, Italiens, vous êtes tous pareils. Autoritaires, catégoriques, des vrais patriarches. Ils vous ont chassés de chez vous parce que vous vouliez faire la loi, en vrais fils de bourgeois, en vrais fils du roi. Comment qu'il s'appelait déjà, cette face de poupon poudrée que vous adoriez ? Tobrouk ? Farouk, tiens !

— Tu mêles tout. Tobrouk, c'est une ville en Libye.

— Et voilà que ça recommence. Toujours à vouloir montrer que t'as raison. Ça ne t'épuise pas ? Ça doit te fatiguer à la longue. Les Anglais en Égypte, ils ont réussi à faire de vous des copies parfaites du colonisateur ; ici, ils n'ont pas tout à fait réussi leur coup. Ils auraient dû nous montrer comment être plus fins que les autres plutôt que de tout accepter, ils auraient dû nous montrer comment avoir toujours raison. Peut-être bien qu'on aurait fini par avoir raison d'eux autres.

— Les Anglais, les immigrants... c'est toujours la faute aux autres, jamais la vôtre. Regarde-toi, tu es toujours occupée à autre chose. Ton appartement est en désordre : des livres qui traînent partout, ces objets d'artisanat qui encombrent ton salon, une tapisserie à moitié finie, ces chaises décapées que t'as toujours pas peintes. Ça vous ressemble tellement bien de ne jamais finir ce que vous avez commencé...

— Et toi ? Ces livres que tu lis même si tu ne les aimes pas, parce que, comme tu dis, on t'a appris à finir ce que t'as commencé. C'est pas nono ça, suivre des règles plutôt que le sapristi de bon sens ? Si tu veux que je t'en sorte des contradictions, ce sera pas difficile. Veux-tu ? Ce Québec que vous habitez, le connaissez-vous ? Ce Québec que tu habites, Maurice, toi, l'aimes-tu ? Es-tu prêt à le montrer, cet amour ? Sinon, on finirait par croire que tu le méprises.

Il se demandait comment ils en étaient venus là. C'était une vraie chicane. Il voulait s'en aller plutôt que

d'afficher un signe de faiblesse devant cette femme qui parvenait si bien à l'ébranler.

Elle était silencieuse maintenant, comme si elle regrettait de lui avoir mis sur le dos toutes les ambiguïtés, les indécisions, les révolutions manquées du Québec.

Elle se leva pour aller prendre un kleenex de la boîte posée sur son bureau et se moucha, assise au bord du lit.

— J'pense que je suis fatiguée.

Il s'assit à ses côtés et posa son bras sur son épaule.

— On devrait prendre un temps de réflexion. Revoir objectivement notre relation. On est bien trop différents, disait-elle, en prenant un autre kleenex.

Pourquoi était-il si dur avec elle? Il la serra contre lui. Il la voyait fragile et vulnérable maintenant qu'elle était en larmes. Comme il aurait voulu la protéger! Assise à ses côtés, elle avait posé la tête sur son épaule, et Maurice, en tournant son visage, joue contre joue, sentait un filet de larmes lui glisser sur l'oreille, le long du cou. Le dos de Francine était courbé et ses épaules paraissaient si frêles. Il ressentit toute la fatigue, tout l'épuisement du Québec. Si une nation voulait naître sur ce continent, avait-on le droit de l'en empêcher?

* * *

La salle était bondée dans le sous-sol de l'église. Il s'était glissé comme un intrus dans cette assemblée d'investiture qui allait élire le candidat du Parti aux élections de la fin avril. Pour rejoindre Francine, il avait traversé la ville en métro, venant de l'ouest, et avait parcouru un long tunnel pour monter enfin les marches de l'escalier, traverser la rue Berri et pénétrer dans l'église. Il voulait se faire tout petit, convaincu qu'il commettait une double infidélité. Le Parti multipliait les assemblées d'investiture afin de se préparer pour les élections. La veille, Arthur Goldberg lui avait annoncé au téléphone qu'il allait poser sa candidature pour

représenter le Parti dans la circonscription de Côte-des-Neiges. Il était convaincu qu'il n'aurait pas d'adversaire au Parti et qu'il gagnerait l'investiture haut la main. Il cherchait des bénévoles qui l'aideraient à traduire des dépliants en grec et en portugais. Depuis les dernières élections, le comté était représenté au Parlement par un député juif.

La salle de l'église Saint-Louis-de-France était surchauffée, pleine de fumée. Une odeur de Gitanes montait jusqu'au plafond. Les jeunes filles en jupes courtes semblaient avoir définitivement quitté la bibliothèque Saint-Sulpice. Elles étaient tout affairées, comme si elles étaient venues ici aider à une naissance.

— Allô Maurice, veux-tu nous donner un coup de main? lui demanda Francine.

On déplaçait des tables, il avait à peine eu le temps d'enlever son manteau de la *US Navy* que l'on se préparait déjà à voter. Des gens se plaçaient en file devant des tables.

— Tiens place ton manteau là, lui dit-elle, en lui montrant du doigt un banc d'église.

— Es-tu militant du comté? lui demanda quelqu'un. Ça prend des militants aux tables.

Nabil le reconnut et vint lui serrer la main. Il était déjà engagé dans une conversation avec un homme plus âgé, barbu et cravaté, qui lui expliquait le bien-fondé d'une décision prise par une instance du Parti au cours d'une précédente réunion.

— C'est de valeur, lui disait-il, mais Antoine connaît bien la situation en Palestine. Au RIN, il dirigeait le Comité des relations internationales.

Francine, qui était allée aider des scrutateurs, s'approcha:

— J'espère que t'as pas trop mal pris ça, Nabil. Tony Ayoub, c'est un gars de Trois-Rivières. Je le connais. Il étudie pour être médecin. Vous pourriez peut-être travailler ensemble.

— Ayoub est syrien, dit Nabil. Qu'est-ce qu'il connaît à la question palestinienne ?

— Voyons don', c'est un Trifluvien, répliqua Francine. Son grand-père venait de Syrie. C'était un gros commerçant de Trois-Rivières. Mais Antoine est québécois, tu devrais lui téléphoner.

Comme elle partait chercher un café (« Je t'en apporte-tu un ou ça t'empêcherait encore de dormir ? »), Maurice eut l'attention attirée par des Grecs qui cherchaient à faire signer une pétition contre la junte. Les jeunes barbus qu'ils approchaient posaient sur le bord d'une table la cigarette qu'ils venaient de rouler et se levaient pour apposer leur signature. Une femme enceinte, qui risquait d'accoucher à tout moment, était assise derrière une table où elle recueillait les bulletins de vote. On lui demandait si c'était pour bientôt.

— C'est programmé pour le 29 avril, répondait-elle.

Installé près d'elle, Arthur serrait la main des votants et leur remettait un tract. Il remarqua Maurice et lui demanda d'emblée, lui aussi, s'il militait dans la circonscription. Il lui remit une feuille jaune ronéotypée, à l'encre noire et grasse, signée par un groupe d'« anglophones progressistes » qui donnaient leur appui au Parti aux prochaines élections. Un certain Marco s'était joint à eux. Il racontait qu'il écrivait une pièce de théâtre pour montrer toutes les ambiguïtés des Québécois originaires du *Mezzogiorno*.

On en était au deuxième tour de scrutin lorsqu'un candidat frisé d'une vingtaine d'années finit par gagner l'investiture. Les candidats défaits se rallièrent à lui et, dans son discours, il promit de remporter la victoire dans la circonscription. Emporté par l'atmosphère fébrile de la salle, Maurice s'était approché d'Arthur.

— T'es pas maso, Arthur de vouloir te présenter dans Côte-des-Neiges ? Tu sais que tu n'as aucune chance.

— C'est sûr, Maurice, que chez nous personne ne va voter pour eux aut', mais faut faire un geste pour mon-

trer notre solidarité. J'ai des gars progressistes de McGill et de Sir George qui vont travailler pour moi. Pis toi ? Tu veux pas nous donner un coup de main ? Ce sera une bonne expérience. Nous avons une réunion demain, peux-tu venir ? Voici l'adresse du local.

Les militants allaient poursuivre la fête à l'Union française. Une femme habillée en tzigane, les cheveux longs, la voix chaude, chantait derrière un micro, face aux tables :

« C'est le début d'un temps nouveau
La terre est à l'année zéro
La moitié des gens n'ont pas trente ans
Les femmes font l'amour librement
Les hommes ne travaillent presque plus
Le bonheur est la seule vertu »

* * *

À Sir George, à quelques jours des élections, les étudiants, anglophones pourtant, faisaient une ovation au chef du Parti venu prononcer une allocution à l'invitation d'une association étudiante. Que se passait-il ? Les avait-il conquis par son éloquence, par sa plateforme sociale ?

Maurice avait le sentiment d'abandonner ses parents, de les laisser tout seuls dans ce Québec qui naissait et qui n'avait été prévu nulle part dans les projets familiaux. Que pouvait-on reprocher au nouveau parti qui avait élu une poignée de députés au Parlement du Québec ? Il l'avait fait d'une façon strictement démocratique en recueillant l'appui d'une partie de la population, non à la façon des révolutionnaires qui préconisaient la violence. Si ce parti jouait le jeu de la démocratie, n'y avait-il pas espoir ? Il lui semblait que le Québec obtiendrait son indépendance, que c'était juste une question de temps. Si seulement il avait su qu'en posant le pied sur le sol de ce pays, il allait en même temps être séparé de

ses parents et même de sa sœur, qui parlait maintenant presque uniquement anglais et tenait toutes ses informations des postes de télévision de langue anglaise...

— Ces révolutionnaires vont mettre le Canada à feu et à sang en voulant séparer le Québec du reste du pays, criait-elle.

Ses parents allaient encore une fois être victimes du destin. Sa mère devait certainement se lamenter: son propre fils l'abandonnait en allant rejoindre une femme qui luttait, elle aussi, contre ce pays si généreux, si accueillant. Maurice s'apitoyait maintenant sur ses parents comme autrefois sur Florentine Lacasse. Ils étaient si vulnérables, répétant ce qu'ils avaient entendu à la télévision, se faisant tout petits sur le sofa du salon, se demandant si ce parti n'allait pas prendre le pouvoir. Il suffirait d'une crise et d'autres, plus radicaux, le remplaceraient, comme en Égypte. Qu'adviendrait-il alors de leur passeport canadien, de leurs maigres économies? Il faudrait encore une fois faire les valises. Pourquoi avait-on choisi de demeurer à Montréal? On aurait dû poursuivre le chemin jusqu'à Toronto. Mais, à l'époque, l'Agence juive – tout comme leur fille qui les appelait à Paris — s'était montrée rassurante.

— Non, leur disait-on. Vous serez bien mieux à Montréal. Et votre fils, il faut penser à son avenir. Le Canada, c'est l'Amérique. En plus, on y parle français, comme vous.

Il aurait mieux valu ne pas écouter ces Juifs ashkénazes qui tenaient tellement à peupler Montréal de Juifs francophones et méditerranéens.

Qu'aurait-il pu leur dire pour les rassurer? N'avait-il pas parcouru avec eux tous ces pays de la Méditerranée? N'avait-il pas cherché avec eux un pays d'accueil qui leur donnerait un passeport, une citoyenneté, un pays où ils ne seraient plus des étrangers? Il savait ce qu'ils ressentaient. Oui, le Canada avait répondu à toutes leurs attentes, mais il n'était pas prévu qu'ils découvri-

raient ici, sur ce territoire, un autre peuple. Cela avait bouleversé tous les plans. Ce peuple, de plus en plus, ne se reconnaissait plus dans le Canada. Que faire? Maurice savait ce que ses parents ressentaient, mais comment ne pas être sensible aussi aux sentiments de Francine? Grâce à elle, il se sentait appartenir à un monde nouveau. Un monde aux idées généreuses qui défendait l'égalité et la solidarité, un monde où toutes les rivalités, la compétition, le *free for all*, étaient abolis, un monde sur le point de surmonter les différences de classe, de race, un monde où toutes les religions avaient été rejetées pour faire place à l'amour. Et puis, n'était-ce pas ce rêve que l'on caressait à Alexandrie lorsqu'on pensait au Canada? C'était cette nouvelle façon d'aimer qu'il ne savait comment leur exprimer. Il y avait beaucoup de place dans cet amour, de la place pour eux et pour Francine. Ses parents n'entendaient-ils pas le cri d'amour du Québec, parfois rauque et lointain, mais toujours présent? Ne voyaient-ils pas que le Québec réclamait d'être aimé par ces centaines de milliers de gens qui habitaient son territoire mais ne parlaient pas toujours sa langue? Oui, c'était vrai qu'il fallait ouvrir bien des portes pour arriver à son cœur, mais voici qu'avec Francine c'était possible. Ce peuple auquel Maurice avait tant de fois rêvé, il lui devenait enfin possible d'en faire partie.

Jamais au grand jamais on n'allait répéter ici les injustices commises ailleurs. Ici, la révolution, c'était un grand cri d'amour qui unissait tout le monde. Maurice savait aussi que, dans les grands bouleversements, on perd le sens de la mesure. Si seulement il pouvait oublier ce qu'ils avaient vécu en Égypte. «Et puis, se disait-il aussi, cette femme ne m'attendra pas indéfiniment.» Car Francine revenait à la charge, le provoquant, le pressant de déménager chez elle, surtout après l'amour, lorsqu'elle se levait du lit, écartant le drap d'un coup sec pour aller chercher une Du Maurier:

— Avoue-le, t'es trop bien avec ta mère. Elle veut pas que son petit garçon la quitte et le petit garçon ne veut pas avoir à faire son lit le matin. Bon.

— Mais tu vois bien que j'ai pas d'argent, pas de job.

— Tu me racontes n'importe quoi. Si tu m'aimes, il faudra que tu quittes ta mère un jour. Il faudra bien que tu t'engages dans une relation autre que maternelle. En es-tu capable ?

À la fin août, Francine se préparait à passer des vacances à Cape Cod. Elle allait louer une voiture et faire du camping dans une forêt sur le Cap.

— T'en viens-tu ou dois-tu demander la permission à ta mère ?

À d'autres moments, elle semblait se fâcher pour de vrai.

— Veux-tu me dire quel genre de gars que t'es ? Un jour tu es chez moi, l'autre chez ta mère. Faudrait que t'achètes des bobettes en double. Veux-tu te brancher ?

Au Massachusetts, les dunes et les plages de Cape Cod lui rappelaient Alexandrie. Il pensait à son oncle Solly qui vendait des abonnements pour le journal *La Liberté*, cet organe sioniste qui luttait aussi pour l'indépendance de l'Égypte. Francine avait des couleurs qu'il ne lui connaissait pas, sa peau était aussi brune que la terre des bords de lacs, et, comme les femmes d'Égypte, elle portait des bracelets en or qui scintillaient au soleil et se reflétaient dans l'eau turquoise de la mer. En sortant de l'eau, toute mouillée, elle se blottissait contre lui et frottait le bout de son nez sur le sien. De petites gouttes d'eau salée coulaient doucement sur ses lèvres. En l'entourant de ses bras, buvant l'eau de sa bouche, il avait le sentiment de former avec elle un nouvel être.

Pieds nus dans le sable, il avait trouvé une cabine téléphonique et appelait ses parents pour leur apprendre sa découverte: une mer aussi chaude que celle d'Alexandrie, à huit heures de voiture de Montréal.

— Elle n'est pas agitée? lui demandait son père comme s'il prenait des nouvelles d'une proche.

— Non, *walahi el azim*, répondait-il en recourant au nom du Tout-Puissant en arabe pour donner plus de poids à son affirmation.

La nuit, une brise légère traversait les branches des conifères, laissant derrière elle comme un bruissement

de pluie sur le terrain de camping. Un parfum de résine était entré dans la tente. « Me laisser imprégner de sa senteur pour la vie », pensait Maurice en se serrant contre Francine.

Au retour, en s'approchant de Boston, une main ferme sur le volant, Francine racontait qu'à la bibliothèque de l'avenue Esplanade où elle poursuivait ses recherches elle avait découvert un manuscrit contenant le récit d'une Juive qui avait essayé de débarquer en Nouvelle-France, sous un faux nom, déguisée en garçon. Comme Maurice somnolait, elle lui dit :

— M'écoutes-tu ?

Comme il ne répondait pas, elle se mit à lui raconter tout haut l'histoire d'une femme du nom d'Esther Brandeau, qui aurait été une ancêtre des Gélinas et des Bellemare.

— On l'avait pas laissée débarquer parce qu'elle était juive. Ils étaient-tu bornés à l'époque ! Mais sais-tu quoi ? Le nom de fille de sa mère était Roger.

— Tu me conteras tout ça dès qu'on aura dépassé Boston, lui répondit Maurice, qui craignait qu'elle se trompât de chemin, les panneaux indiquant des contorsions d'embranchements à n'en plus finir.

— Tu es toujours à t'angoisser. Tu ne me fais pas confiance quand je conduis ou quoi ? Tu m'as coupé la parole. Qu'est-ce que je disais don' ? Ah oui, savais-tu que les Gélinas sont d'origine juive ?

— ...

— L'ancêtre des Gélinas en France s'appelait Jui Elli, sans doute une déformation de Juif Élie.

— Bon, les Gélinas ont eu un ancêtre juif. Et alors ? Pourquoi ça t'intéresse ? Ton nom c'est Bellemare.

— Parce que les Bellemare descendent des Gélinas, et aussi parce que cet ancêtre qui s'appelait Jui Elli, eh bien, sa femme était une Roger.

— Pourquoi tu me racontes tout ça ?

— Tu ne vois pas ?

— Non.

— Penses-y deux minutes. La mère d'Esther était une Roger, la femme de Jui Elli aussi.

— Pis ?

— Pis ! Esther Brandeau était parente avec nous aut', les Gélinas et les Bellemare. Elle venait sans doute rejoindre ici de la parenté.

— Ne me dis pas que t'as aussi une réfugiée juive parmi tes ancêtres !

— Seigneur que t'es moqueur ! Le plus drôle, c'est que Normand, le gars qui vit avec ma sœur Hélène, son nom de famille, c'est Roger. Ça en fait des coïncidences, tu trouves pas ? Penses-tu que c'est juste dû au hasard ?

— Le hasard ? Le hasard n'est pas juif !

* * *

Entre deux courses au Steinberg's de Côte-des-Neiges, Marie Ben Haïm attend l'autobus orange d'où débarquera sa petite-fille, Danielle, la nièce de Maurice. En rentrant de l'école, celle-ci s'installera tout de suite devant la télévision pour regarder *Passe-Partout* en mangeant ses céréales Kellog's. Ben Haïm père, polyglotte comme seuls le sont les Alexandrins, travaille, après sept ans de recherche d'emploi, chez un entrepreneur grec de papier-carton de l'avenue du Parc qui a su apprécier son accent hellénique de Juif égyptien et qui, fabrique des boîtes de carton pour les livreurs de pizzas.

Comme le bonheur est provisoire, Marie Ben Haïm lit dans ses tasses que des choses se passent ; la télévision le lui confirme parce que, après les émissions de *Fanfreluche* (« Fanfreluche va raconter une histoire à sa manière », dit la chanson) et de *Passe partout* (« Où sont tes amis ? Ils sont ici, ils sont ici », chantent les enfants), de *Cré Basile*, du Père Gédéon et de Réal Giguère qui ne cesse de pouffer de rire de tout son corps chaque fois qu'il reçoit un invité, eh bien, il y a le *Téléjournal*. Gaétan

Montreuil, le présentateur, ne cesse, lui, d'annoncer de mauvaises nouvelles, l'air inquiet, la mine basse, toujours sur le même ton.

Montréal avait perdu son calme. Un jour de grève des policiers, la foule avait fracassé les vitrines de la rue Sainte-Catherine et avait volé des bijoux, des appareils de télévision, des postes de radio. Cela rappelait à Marie les grands soulèvements d'Alexandrie contre les Anglais, au cours desquels les manifestants avaient fini par s'attaquer aux *Roumis*, aux Européens, autrement dit aux étrangers. Même à l'université, où était inscrit son fils, une émeute avait éclaté . La télévision montrait des rouleaux de papier qui se répandaient des fenêtres du dernier étage jusque sur le trottoir. Le centre informatique de Sir George Williams avait été saccagé. Plusieurs centaines de personnes manifestaient devant une autre université anglaise, sous l'œil méfiant des agents de police, qui, à cheval, balançaient de longs bâtons.

— Étais-tu là ? Il me semble avoir vu quelqu'un qui te ressemblait. Avec ta longue barbe, t'as l'air d'un rabbin. Fais attention, il paraît qu'il y a des antisémites au Canada. Ne te mêle surtout pas de politique. Pourquoi ils veulent faire de McGill une université française ? Il paraît que c'est un Juif qui a commencé cette histoire-là. *Magnoun*. Il est fou, disait-elle en arabe en tournant les trois doigts de la main près de la tempe comme le font les Méditerranéens.

Comment lui expliquer que cela n'avait aucun rapport avec le parti indépendantiste qui siégeait au Parlement ? se demandait Maurice.

* * *

On était au mois d'octobre. Les feuilles des arbres tourbillonnaient sur le trottoir de la rue Maplewood, et Francine devenait plus exigeante.

— T'en viens-tu ou t'en viens-tu pas ?

Ces femmes occidentales, elles savent ce qu'elles veulent. Le premier numéro de *Temps Nouveau* devait sortir incessamment et monsieur Bercovitch finirait bien par le payer. La production de la revue avait été maintes fois reportée, les annonceurs ayant pris du temps pour se décider à s'engager.

— Seagram's fait des vérifications, répétait Bercovitch au téléphone, de Toronto, à propos du plus généreux des commanditaires.

— Monsieur Bercovitch, le reportage sur les crèmes glacées et le cholestérol, quand voulez-vous que je le publie ? En plein hiver ?

— Monsieur Ben Haïm, c'est très simple, gardez-le sur la glace pour l'été prochain. Ça ne va pas fondre...

(Toujours aussi comique, le vieux.)

Dans l'appartement de la rue Barclay, les parents de Maurice étaient cloués devant leur téléviseur. Et Gaétan Montreuil, le ton neutre, la mine toujours sombre, continuait d'annoncer de mauvaises nouvelles :

— Qu'est-ce qui nous arrive ? Demandaient-ils. Des fous sont allés kidnapper un diplomate britannique. Qu'est-ce qui arrive au Canada ?

— Allez ! fermons cette maudite télévision. On pourra pas dormir et ton père travaille demain, disait Marie.

Elle cherchait son jeu de cartes.

* * *

Dans l'autobus 165 qui monte la Côte-des-Neiges vers la rue Maplewood, Maurice pose sa valise près du conducteur, le temps de chercher son billet. Il fait nuit noire à l'extérieur. Des photos d'hommes recherchés par la police sont affichées sur le panneau-réclame derrière le chauffeur. Peut-être que sa mère a raison de s'inquiéter. Il vient de se rendre compte qu'il vit, malgré lui, une autre rupture. Peut-il devenir québécois sans rompre avec ses parents ? Et puis, qu'est-ce qui arrivera du rêve

canadien? Faire partie du Québec, ce n'est pas une chose facile.

Il vient d'apercevoir, assis au fond du bus, un béret sur la tête, Arthur Goldberg, qui regardait au loin, les jambes écartées. « Pas encore lui, pense Maurice. Il est toujours tenace même s'il a perdu son dépôt aux élections d'avril. »

— Salut, Maurice.

— Pis ta grand-mère habite toujours sur la rue Kent face au parc?

— Ma grand-mère a toujours vécu toute seule. Mes parents restent à Côte-Saint-Luc astheure et y vont pas la voir souvent... Maurice, il y a des choses graves qui arrivent au Québec. Les fascistes ont pris le pouvoir, les libertés sont bafouées, il faut se mobiliser.

« Ça y est, le voilà qui recommence, celui-là, avec ses révolutions. Je devrais lui présenter ma mère, pense Maurice. Ils pourront angoisser ensemble. »

— C'est sérieux, c'est grave pour nous les progressistes...

— T'es sûr que c'est pas ta grand-mère qui te monte la tête, Arthur?

— Maurice, t'es jamais sérieux! Que pense Francine de ce qui arrive?

— Ben, je m'en vais justement la voir.

Et, en regardant la valise de Maurice:

— Partez-vous en voyage?

— Oh oui! C'est tout un trip, mon vieux.

— *Anyway*, donne-moi un coup de téléphone.

Des camions de l'armée sont garés rue Maplewood, près de l'université. Dans la cuisine de Francine, la radio annonce que le gouvernement a décrété des mesures d'urgence et que l'on procède à des arrestations dans les milieux « subversifs » de Montréal. Des journalistes trouvent des communiqués du Front de libération du Québec dans des cabines téléphoniques et les lisent directement sur les ondes.

— Les ravisseurs de Richard Cross veulent négocier leur départ pour Cuba, expliqua Francine. Je viens de lire dans *Québec-Presse* que ton chum Arthur fait partie de l'équipe de Mergler à qui la cellule du FLQ a demandé de faire les négociations en leur nom...

— Arthur ? Je viens de le voir dans l'autobus ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tiens, regarde, c'est écrit là. À moins que ce soit un autre Arthur Goldberg. Je m'en vais écouter la télé.

Il a éteint la radio et est allé rejoindre Francine au salon. Assis sur la chaise berçante, il est envahi d'une impression d'irréalité, comme s'il était somnambule.

« Nous sommes des travailleurs québécois et nous irons jusqu'au bout », déclare, imperturbable, Gaétan Montreuil.

Les autorités ont cédé à l'une des demandes du FLQ et diffusent son manifeste à la télévision d'État.

« Nous voulons remplacer avec toute la population cette société d'esclaves par une société libre, fonctionnant d'elle-même et pour elle-même, une société ouverte sur le monde.

« Notre lutte ne peut être que victorieuse. On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en réveil.

« Vive le Québec libre !

« Vive les camarades prisonniers politiques !

« Vive la révolution québécoise !

« Vive le Front de libération du Québec ! »

Devant l'image de l'annonceur qui prononce des mots de liberté et de délivrance, des paroles d'une prière viennent aux lèvres de Maurice.

— Shema'Israël...

— Qu'est-ce que tu dis ? lui demanda Francine.

— Ce sont des paroles d'une prière.

— J'ai mon voyage ! Tu m'avais pas dit que t'étais croyant.

— Moi, croyant ? Tu rigoles ! Non, grâce à Dieu, je ne crois plus à ces choses-là.

— Mais alors … Pourquoi tu pries ?

— J'n'sais pas.

Livres consultés

Abella, Irving, *La Tunique aux couleurs multiples. Deux siècles de présence juive au Canada,* Musée canadien des civilisations, Hull, 1990.

Dufresne, Jean-V., *et al, Octobre 70 un an après,* Hurtubise HMH, 1971.

Gélinas, Jean-Marie, *Histoire et Origine d'une des grandes familles du Québec,* document polycopié, 1990.

Hassoun, Jacques, *Juifs du Nil,* Le Sycomore, 1981.

Mizrahi, Maurice, *L'Égypte et ses Juifs, Le Temps révolu,* s.d.

Morhange, C., J. Stambouli, *et al. Juifs d'Égypte. Images et textes,* Scribe, 1984.

Pellerin, J.-Alide, *Yamachiche et son histoire,* Éditions du Bien public, 1980.

Shamir, Shimon (dir.), *The Jews of Egypt. A Mediterranean Society in Modern Times,* Westview Press, 1987.

Van Schendel, Michel, *L'Amour dans la littérature canadienne-française* dans *Littérature et Société candiennes-françaises,* actes du deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques,* publié sous la direction de F. Dumont et J.-C. Falardeau, PUL, 1964.

Documents cités

Abella, Irving, *La Tunique aux couleurs multiples, Deux siècles de présence juive au Canada,* Musée canadien des civilisations, Hull, 1990. (Le récit d'Esther Brandeau, p. 1-2.)

Garigue, Philippe, *La Vie familiale des Canadiens français,* PUM, 1962.

Manifeste du Front de libération du Québec, diffusé le 8 octobre 1970 (reproduit aussi dans Dufresne, Jean-V., *et al, Octobre 70 un an après, op. cit.).*

Refus global, manifeste. Dans Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, PUF, 1966, Annexe II.
Renaud, Jacques, *Le Cassé*, Éditions Parti Pris, 1968.
Ringuet, *Trente Arpents*, Flammarion, 1938.
Savard, Félix-Antoine, *Menaud maître-draveur*, Fides, 1937.

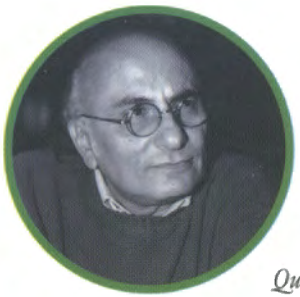
Extraits de textes de chansons

Leonard Cohen, *Suzanne, The Best of Leonard Cohen*, CBS, WET 90334.
Renée Claude, *Le début d'un temps nouveau*, chanson tirée du disque du même titre, composition : Stéphane Venne, Barclay.
Bob Dylan, *All I really want to do, Bob Dylan greatest hits*, vol. II, CBS Records CANADA LTD, 1971.

Une pensée respectueuse pour Gabrielle Roy
et pour Yves Thériault.

Florentine Lacasse et les gens de Saint-Henri sont, grâce à Dieu, comme dirait Maurice, et grâce bien sûr à Gabrielle Roy, bien vivants et habitent le roman *Bonheur d'occasion*, (prix Femina 1947), Boréal, 1993. L'univers de Moe et les personnages qui l'entourent sont, bien entendu, le fruit de l'imagination de Maurice Ben Haïm et n'appartiennent pas à l'œuvre de Gabrielle Roy.

Achevé d'imprimer en novembre 1999 chez
VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.
à Longueuil, Québec



VICTOR TEBOUL
Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler est avant tout un proverbe judéo-arabe, mais c'est aussi l'histoire d'un jeune juif sépharade : Maurice Ben Haïm. Chassé d'Égypte avec sa famille au cours de la guerre de Suez, il vit son adolescence en France avant d'émigrer au Canada au début des années soixante. Ben Haïm arrive à Montréal en pleine révolution tranquille. Immédiatement, tout son environnement le pousse vers le monde anglophone. Maurice est de nature curieuse. Il maîtrise parfaitement la langue de Molière et se rend vite compte que la réalité francophone est loin d'être marginale. Fasciné, il cherche à mieux connaître les Canadiens français mais exposé à un accent qui le déroute, il a de la difficulté à se faire accepter d'eux.

L'histoire de Maurice Ben Haïm accompagne les grands événements qui marquent le Québec. Juif et francophone, accepté par deux groupes qui ne se comprennent pas, Maurice navigue en pleine situation conflictuelle. L'homme silencieux n'a alors plus le choix. Il se met soudain à parler, franchit avec hardiesse les frontières ethniques et linguistiques, brave les tabous et révèle au lecteur des univers inédits.

Né à Alexandrie en Égypte, Victor Teboul vit au Québec depuis 1963. Docteur ès lettres de l'Université de Montréal, il a signé plusieurs ouvrages et de nombreux articles. Il a été l'auteur et l'animateur d'émissions diffusées à la chaîne culturelle de Radio-Canada, ainsi que le directeur-fondateur du magazine Jonathan. *Il est professeur au collège Lionel-Groulx.*

ISBN 2-921775-88-3

9 782921 775885